

DE LA PHILOSOPHIE DE LA NATURE,

OU

TRAITÉ DE MORALE POUR LE GENRE HUMAIN,

Tiré de la Philoſophie et fondé ſur la nature.

CINQUIEME ÉDITION, et la ſeule conforme au manuſcrit original.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
Juvenal *Satyr.* XIV.

TOME CINQUIEME.



A LONDRES,
et ſe trouve dans la plûpart des capitales
DE L'EUROPE.
M. DCC. LXXXIX.



SUITE DU LIVRE III
DE LA SECONDE PARTIE
DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

CHAPITRE V.

De l'Hermaphrodisme.

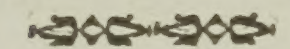
L'Homme seul.

Je ne fais pas un pas dans la carriere de la philoſophie, ſans m'appercevoir que mes anciennes connoiſſances ne ſont que de vieilles erreurs que les ſiecles ont conſacrées, & que tout le tems que j'ai employé à feuilleter les ouvrages des hommes, a été perdu pour l'étude du livre de la nature.

J'ai ſucé, pendant un grand nombre d'années, le lait de nos modernes phyſiciens; c'eſt alors que je regardois l'hermaphrodiſme

comme une chimere, & je ne manquois pas de ſophiſmes, ſoit pour infirmer la théorie naturelle ſur ces êtres, ſoit pour jeter des doutes juſques ſur les expériences.

A force d'étudier la grande chaîne des êtres, je me ſuis apperçu que la nature ne faiſoit point de claſſes & ne formoit que des individus : dès-lors le rideau qui me voiloit ſes opérations s'eſt entr'ouvert ; j'ai appris à voir les phénomenes avant de les juger, & j'ai cru aux hermaphrodites.



ARTICLE PREMIER.

De l'existence des Hermaphrodites.

QUAND je jette un coup-d'œil général ſur les corps animés, je m'apperçois que le globe eſt peuplé d'hermaphrodites : il y en a un nombre prodigieux parmi les végétaux ; par exemple, les fleurs qui n'ont qu'un ſexe ſont infiniment plus rares que celles qui réuniſſent dans la même corolle les piſtils & les étamines.

L'Homme seul.

Je fais la même obſervation, en remontant quelques degrés de la grande échelle des êtres : il y a des animaux, ſoit ovipares, ſoit vivipares, qui produiſent ſeuls ſans le concours d'un autre individu ; tel eſt le puceron parmi les inſectes, & le conque parmi les coquillages.

La nature a même pris ſoin dans ces claſſes ſubalternes de varier l'hermaphrodiſme : le limaçon qui réunit les deux ſexes dans le même organe, ne peut ſe féconder lui-même ; il

n'en eſt pas de même de quelques plantes biſexes, telles que le jaſmin, la tithimale & la perſicaire, qui réaliſent la fiction ingénieuſe de Platon ſur les androgynes.

Il faut bien ranger auſſi parmi les hermaphrodites, les végétaux que l'on greffe, & où on réunit deux, dix & vingt êtres pour en former un ; & cet inſecte qu'on partage en deux, dix & vingt morceaux pour en former autant d'individus.

L'hermaphrodite humain eſt un peu plus rare, parce que notre corps eſt une machine bien plus compliquée que celui des plantes & des coquillages : cependant il exiſte & on feroit un volume très-gros, ſi on raſſembloit tous les témoignages des ſavans ſur l'exiſtence de ces individus penſans, qui réuniſſent parfaitement ou imparfaitement les deux ſexes : les hiſtoriens de tous les peuples en ont parlé, auſſi bien que leurs poëtes & leurs théologiens; & il faut brûler tous les livres anciens & modernes, ou avouer que la nature fait des

L'HOMME SEUL.

hermaphrodites, ſur-tout entre les Tropiques, comme elle fait des nains en Laponie & des géants aux terres Magellaniques.

Il y a eu des loix dans la Grece & à Rome pour rayer de la ſociété les androgynes, & les anciens ne faiſoient guere de loix contre des êtres de raiſon, comme nos peres en ont fait contre les ſorciers.

Photius, l'homme le plus éclairé de ſon ſiecle, malgré ſon ſchiſme avec les papes, nous a conſervé un fragment de Diodore (*) ſur d'anciens hermaphrodites, qui va jeter quelques lumieres ſur cette partie de mon ouvrage.

La belle Haraïs de la ville d'Abas en Arabie, avoit épouſé Samiadès : à la ſuite d'une maladie violente, il ſe fit en elle une éruption & elle devint homme ſans ceſſer d'être femme : ſon époux qui l'aimoit, ſe tua de déſeſpoir.

Quelque tems après, un événement auſſi

(*) Voyez *Biblioth. de Photius*, page 1150. Ce fragment eſt du Livre XXXII de Diodore.

extraordinaire arriva dans Epidaure : une fille nommée Callo ſentoit que la nature tendoit à la faire changer de ſexe ; elle ſe fit faire une opération douloureuſe & ſes vœux furent exaucés : le médecin qui lui avoit prêté ſon miniſtere demanda une double recompenſe, l'une pour avoir guéri la fille, & l'autre pour en avoir fait un homme ; l'aventure ſe répandit dans la ville, & comme Callo avoit été prêtreſſe de Cérès, on l'appella en jugement pour avoir vu des myſteres qu'il étoit défendu aux hommes de voir : heureuſement il n'y avoit point d'Anitus parmi les juges d'Epidaure ; on ferma les yeux ſur la profanation & l'hermaphrodite fut ſauvé.

On n'avoit pas été ſi indulgent à Rome au commencement de la république : un Latin avoit épouſé un hermaphrodite, & peu ſatiſfait de ſon mariage, il avoit dénoncé ſon aventure au ſénat : les Aruſpices furent conſultés ſur ce phénomene, & l'arrêt qui intervint condamna l'accuſée à être brûlée vive. --

L'HOMME SEUL.

On n'avoit point encore à Rome les œuvres philosophiques de Cicéron & le poëme de Lucrece.

C'est sur-tout dans les climats chauds qu'on voit beaucoup d'hermaphrodites; Chardin, qui est du petit nombre des voyageurs philosophes, prétend qu'il en naît plus en un an à Surate, qu'en un demi-siecle dans les états du Nord; ils sont même si communs dans cette ville de l'Inde, que la loi, pour les faire reconnoître, les oblige à adopter des robes de femme, & à se coëffer d'un turban. Quelques-uns de leurs compatriotes les regardent comme des êtres sacrés à qui il faut rendre hommage, & d'autres comme des monstres qui ne sont bons qu'à être étouffés; pour le philosophe, il n'en fait ni des dieux, ni des monstres, il en fait des hommes.

Par une singularité assez difficile à expliquer, il se trouve que dans la Floride, climat du Nouveau-Monde qui correspond à peu près aux mêmes paralleles que le Mogolistan, il y

a eu auſſi un nombre prodigieux d'hermaphrodites; toutes les relations des voyageurs ſe réuniſſent en ce point; & avant la conquête du pays par les Européens, le peuple libre qui l'habitoit condamnoit à la ſervitude les hommes ainſi organiſés (*); ainſi les hermaphrodites étoient dans la Floride, ce que furent autrefois les Ilotes à Lacédémone.

Je ſais que l'exiſtence des androgynes Américains a été niée par le jéſuite Laffiteau; mais on ſait que ce jéſuite Laffiteau, ſans être auſſi ſavant que ſon confrere Hardouin, a cherché, comme lui, la célébrité dans les paradoxes; par exemple, il dit de ce grand nombre d'hommes habillés en femmes qu'on a trouvé dans la Floride, dans la Louiſiane & chez les Illinois, que ce ſont des prêtres de Vénus-Uranie, dont les Cariens ont apporté le culte dans le Nouveau-Monde. Pour détruire un fait, voilà bien des hypotheſes.

(*) *Abundat Floridia hermaphroditis, quorum ſervili operâ mancipiorum jumentorumque loco utuntur incolæ.* -- *Hiſt. Ind. occ. Aut. Jaſp. d'Ens, lib. II, page* 163.

L'HOMME SEUL.

D'abord on ſuppoſe que les androgynes de la Floride étoient des prêtres; & les voyageurs n'en font que de vils eſclaves.

Les prêtres de Vénus-Uranie, comme ceux de Cybele, s'habilloient en femmes, parce qu'ils étoient eunuques; mais certainement, avant la conquête du Nouveau-Monde, il n'étoit venu dans l'eſprit d'aucun Indien, de ſe mutiler à la façon de Combabus & d'Origene.

Voilà un beau motif pour faire peupler l'Amérique par une colonie Grecque, que de trouver un rapport d'étymologie entre le mot de Carien & celui de Caraïbe!

L'hypotheſe de Laffiteau ſur les hermaphrodites de la Floride n'eſt qu'abſurde; celle de ſon confrere Charlevoix eſt de plus atroce: ce jéſuite ſuppoſe que les eſclaves Floridiens qui s'habillent avec l'Alconand des Indiennes, ſont les Ganymedes des Caciques: comme ſi le dernier période de la dépravation humaine étoit compatible avec la vie active des ſauvages! comme s'il étoit poſſible qu'on portât

un habillement particulier, pour désigner qu'on fait métier d'outrager la nature !

Mon indignation s'allume & des larmes de sang sont prêtes à couler sur ce papier, quand je vois avec quelle férocité on a subjugué les indigenes du Nouveau-Monde, & avec quelle noirceur réfléchie on a écrit leur histoire : on a commencé par exterminer les possesseurs legitimes d'un vaste continent, & on a dit ensuite à leurs fils, en les rendant esclaves, que leurs peres étoient des Sodomites.

Malgré l'absurdité des conjectures étymologiques de Laffiteau & l'atrocité des hypotheses fanatiques de Charlevoix, il y a donc eu un grand nombre d'hermaphrodites dans la Floride ; & puisqu'ils y formoient un corps de peuple, il faut en conclure qu'il y a loin d'un monstre à un hermaphrodite.



ARTICLE II.

DES DIVERSES CLASSES D'HERMAPHRODITES.

L'HOMME SEUL.

PUISQU'IL y a des variétés dans l'efpece humaine, qui naiffent de la teinte diverfe des couleurs, il doit y en avoir auffi que produit la différente configuration des organes fexuels.

Je ne voudrois pas qu'on mît au rang des androgynes ces hommes qui ont l'organe générateur caché dans l'abdomen, & dont un mouvement violent trahit le fexe long-tems après l'âge de puberté : tel fut le prétendu hermaphrodite de Cayette, qui fut quatorze ans la femme ftérile d'un pêcheur, & qui dans la fuite rendit groffe une religieufe ; tel eft encore ce jeune époux, dont parle Zacutus Lufitanus (*), qui fe croyoit fille, & qui ayant eu recours au fcalpel d'un chirurgien, pour fe mettre en état de concevoir, devint homme

(*) *Obferv.* page 118.

tout-à-coup, & remercia la nature de ſa métamorphoſe.

Les hermaphrodites les plus communs dans notre zone tempérée, ſont ceux qui, avec un ſexe dominant, ont une ébauche informe de l'autre : l'individu qui peut faire uſage de l'organe générateur eſt alors un homme hermaphrodite, & celui qui peut concevoir eſt une femme hermaphrodite.

La ſeconde claſſe eſt formée de ces êtres ſtériles qui ayant le double organe dans le même degré d'imperfection, ne peuvent ni engendrer, ni concevoir; tel fut celui qu'on montra à Paris en 1751; & le negre, dont les papiers de Londres donnerent, il y a quelques années, la deſcription : tous deux avoient une voix de baſſe-taille, le corps velu, & une égale foibleſſe dans les deux organes ſexuels : la laideur étonnante de ces deux individus les empêchoit d'inſpirer le plaiſir, & l'imperfection de leurs organes de le goûter.

Je penſe auſſi qu'il faut ranger dans cette

classe ce Grandjean dont l'hermaphrodisme occupa Paris, il y a un petit nombre d'années : cet être malheureux avoit été baptisé à Grenoble comme fille, se maria à Chamberi comme garçon, fut condamné à Lyon comme profanateur du mariage, & enfin absous de tout délit en ce genre, par le parlement de Paris : il résulte du sage mémoire de Vermeil pour sa défense, que tout l'être de cet androgyne étoit un mêlange des deux sexes dans un égal degré d'imperfection, & qu'il étoit condamné par la nature à mourir sans postérité.

Un vrai hermaphrodite est celui dont parle Schenck dans ses observations, & qui pouvoit devenir en même tems pere & mere (*). Je mets dans ce rang les androgynes de Surate & ceux de la Floride; & je crois le phénomene possible, sans en attester cependant l'existence, jusqu'à ce qu'il ait été examiné avec scrupule par l'œil du philosophe.

(*) *Viro nupserat cui filios aliquot & filias peperit : nihilominùs tamen ancillas comprimere & in his generare solebat.*

PARTIE II.

Le plus parfait des hermaphrodites seroit celui qui pouvant s'unir avec succès à un homme & à une femme, pourroit encore engendrer seul par l'union des deux sexes qu'il posséderoit ; Molinet cite un fait semblable (*) ; & l'auteur anonyme de la *Chronique scandaleuse de Louis XI*, parle aussi d'un moine, qui, en 1478, mit au jour un enfant dont il étoit le pere (**). Malheureusement ces auteurs n'ont aucune autorité parmi les philosophes, & la force de leurs assertions ne sauroit me guérir de mon scepticisme.

Un fait de ce genre bien plus authentique est celui que fournit la dissection du cadavre d'un nommé Dupin, mort en 1754, âgé de dix-huit ans, à l'Hôtel-Dieu de Paris. M. Varocler, un des chirurgiens de cet hôpital, surpris du volume de sa gorge, l'examina avec plus d'attention, & trouva dans ce sujet les deux sexes réunis quant à l'organisation inté-

(*) Voyez *Les Dits & Faits*, page 174.

(**) Page 303.

L'HOMME SEUL.

rieure, & quant à l'extérieure (*). Le physicien qui a abrégé les mémoires de l'académie des ſciences de Berlin, dit ſur ce ſujet, qu'il y a une ſorte de poſſibilité à ce que le jeune Dupin pût ſe féconder lui-même ſans le ſecours d'un autre individu (**). Ce qui eſt poſſible dans notre zone tempérée, s'exécute peut-être réellement dans ces climats embraſés, où le ſoleil ſemble fournir à l'homme une ſurabondance de principes générateurs ; & en effet il eſt probable que s'il y a quelque lieu ſur ce globe, où l'homme ſe ſuffiſe à lui-même, c'eſt dans ces vaſtes déſerts de l'Afrique que le feu dévore en ſilence, & qui ſemblent à jamais inacceſſibles à un ſexe timide, à cauſe du ciel & des tigres qui ſe réuniſſent à en faire le tombeau de la nature.

(*) Il eſt difficile de révoquer en doute ce fait : on eut ſoin de préſenter à l'académie royale de chirurgie les organes ſexuels du cadavre diſſéqué, auſſi bien que le deſſein qu'en tira M. Pomard ; ce monument exiſte encore, & dépoſe en faveur de nos conjectures philoſophiques.

(**) *Mém. de l'Acad. de Pruſſe*, rédigés par M. Paul, tome VIII. --- *Appendix*, page 155.

ARTICLE III.

De l'intolérance des législateurs à l'égard des hermaphrodites.

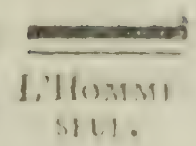
PARTIE II. C'EST un monument éternel de la démence des anciens législateurs, que la férocité avec laquelle ils ont traité les hermaphrodites : ils ont fait une conspiration générale pour les anéantir, comme les insulaires qui nous avoisinent ont fait des chasses pour exterminer tous les loups de la Grande-Bretagne.

Dans la Grece on étouffoit les androgynes comme des êtres contrefaits, dont l'organisation bizarre faisoit honte à la nature.

Romulus ayant donné un édit pour purger sa ville naissante des monstres nés & à naître (*), on en prit occasion dans la suite de massacrer les hermaphrodites ; car les Augures en firent

(*) *Monstruosos partus quisque sine fraude cædito*, art. XV des vingt deux loix gravées sur une table de bronze qu'on conserve au capitole, & connu sous le nom du *Double Décalogue de Romulus.*

des



des monstres, avant que les philosophes eussent décidé s'il y avoit des monstres (*).

Dans les siecles de barbarie, qui caractérisent le berceau des gouvernemens modernes, on a chargé les androgynes d'anathêmes, comme s'il étoit en leur pouvoir de ne naître qu'avec un sexe; & on les a exorcisés, comme si on ne pouvoit réunir deux organes générateurs, sans être moitié homme & moitié diable.

Ce fanatisme des Européens s'est rencontré aussi dans le Nouveau-Monde. Nous avons vu que les Caciques de la Floride rendoient

(*) Ceci fait allusion à un événement atroce arrivé à Rome, sous le consulat de Livius & de Néron. Un androgyne étant né dans cette capitale, les magistrats firent venir des Aruspices étrangers pour les consulter sur ce phénomene. Les charlatans sacrés de la Toscane ne manquerent pas de répondre que cette naissance étoit un prodige funeste qu'il falloit expier; & sur cette réponse absurde & atroce, le sénat fit renfermer l'enfant dans un coffre, & on précipita le tout dans la mer. --- *Id vero aruspices ex Etruriâ acciti fœdum ac turpe prodigium dixere : extorrem agro Romano procul terræ contactu alto mergendum vivum in arcam condidere, provectumque in mare projecerunt.* --- *Tit. Liv. lib.* XXI.

esclaves les hermaphrodites ; les Mexicains, encore plus barbares, les dévouoient à la mort.

Je voudrois bien savoir de quel principe sont partis les législateurs des deux mondes, pour traiter en scélérats des êtres qui avoient le malheur de n'être pas organisés comme eux.

Vouloit-on les punir de ce qu'ils n'étoient que des individus de l'espece humaine, imparfaits ? Mais on n'est pas plus coupable envers sa patrie, parce qu'on vient au jour avec un double organe, que parce qu'on naît privé d'un organe ; & l'hermaphrodite n'est pas plus un infracteur des loix sociales qu'un aveugle-né.

De plus, qui a dit aux législateurs que l'hermaphrodite est un être imparfait ? Une surabondance de principes générateurs ne fait pas plus un être mal organisé qu'une surabondance de sucs vitaux ; & l'hermaphrodite qui a deux sexes me semble encore moins disgracié de la nature que le géant qui a douze pieds.

Sans doute que les descendans des Lycurgue, des Romulus & des Montézuma ne

lisoient guere Platon ; ce philosophe, dont le génie étoit si grand & l'ame si belle, prétendoit que dans l'âge d'or, les hommes étoient androgynes, & qu'actuellement les êtres intelligens qui n'ont qu'un sexe, ne sont que des hommes dégénérés (*).

L'Homme seul.

Il y auroit peut-être moins de démence aux législateurs de punir les hermaphrodites d'être nés plus heureusement que le reste des hommes : leurs loix de sang rentreroient alors dans la classe ordinaire des institutions civiles dictées presque par-tout par l'amour-propre blessé, ou qui craint de l'être, & il en seroit du code contre les hermaphrodites comme de la loi

(*) Je suis bien loin de juger d'une classe de l'espece humaine par une statue ; mais j'en appelle aux amateurs qui ont vu l'hermaphrodite de la vigne Borghese, qu'on croit un ouvrage de Polyclès : il est difficile de voir un composé plus voluptueux des graces d'un sexe & de la vigueur de l'autre ; si le statuaire n'a pas travaillé sur un modele, il faut que son imagination se soit échauffée par la lecture de Platon : cette statue, au reste, représente plutôt un être parfait qu'un être dégénéré.

PARTIE II.

républicaine, qui condamnoit le libérateur de la patrie à l'oftracifme.

Si quelqu'un de ces légiflateurs barbares a raifonné un moment, il eft probable qu'il aura fait ce fophifme : tout être qui fe fuffit à lui-même n'eft point enchaîné par la nature à la fociété : or, l'androgyne qui peut jouir tout feul, fe fuffit à lui-même ; donc il ne fauroit devenir membre de la fociété ; donc les loix fociales doivent l'exterminer, comme la faulx extermine les plantes parafites qui dégradent un jardin.

Si ma foible voix pouvoit fe faire entendre dans les tombeaux de ces légiflateurs, qui ont tant abufé du raifonnement & de la raifon, voici quelle feroit ma réponfe à leur fyllogifme.

Qui vous a dit que l'homme qui fe fuffit à lui-même, eft l'ennemi né de la fociété ? pourquoi donc vos philofophes, qui travaillent à la perfection de l'efpece humaine, cherchent-ils à circonfcrire le cercle de leurs befoins ? Dieu fe fuffit à lui-même ; irez-vous blafphé-

L'Homme seul.

mer ſon nom, parce qu'il n'a pas beſoin de nous, & exterminer les ſages, parce qu'ils n'ont beſoin que de lui ?

L'androgyne ne ſe ſuffit à lui-même que dans l'acte voluptueux de la génération; mais les célibataires dont fourmillent vos états, par quels nœuds tiennent-ils à la ſociété ? ſont-ils des citoyens à la patrie, comme ces êtres que vous ſuppoſez de parfaits androgynes ? irez-vous donc, pour être conſéquens, maſſacrer tous les prêtres de Cybele, parce qu'ils ſe ſont eunuques; & tous vos riches célibataires, parce qu'ils ne ſe ſervent de l'organe générateur que pour outrager la nature ?

L'hermaphrodite eſt, dites-vous, un être ſurabondant; eh ! qui vous a donné le droit de corriger le cours de la nature ? par quelle affreuſe logique, ſur-tout, confondez-vous les plantes paraſites d'un jardin, avec les plantes qui vous empoiſonnent ?

O Lycurgue, ô Romulus, ô Montézuma, ſongez que pour avoir le droit de donner des

PARTIE II

loix à ſes egaux, il ne faut être ni petit, ni vain, ni jaloux; laiſſez-vous éclairer par le philoſophe qui ſe ſuffit à lui-même & ne maltraitez pas l'individu heureuſement organiſé, qui n'a pas beſoin de vos inſtitutions; diſtinguez l'être inutile de l'être malfaiſant, corrigez les coupables ſans les exterminer, & reſpectez les hermaphrodites.



ARTICLE IV.

CODE DE MORALE POUR LES HERMAPHRODITES.

L'HOMME SEUL.

SI l'hermaphrodite eſt un mêlange des deux ſexes dans un égal degré d'imperfection, il eſt condamné par la nature à un célibat éternel; la loi doit le regarder comme un vieil enfant, & d'ordinaire l'hermaphrodite qui eſt enfant par ſes organes générateurs, l'eſt auſſi par ſon intelligence.

Quand l'androgyne n'a qu'un de ſes organes parfaits, il doit adopter le ſexe qui domine en lui, & en prendre l'habit & les mœurs; ſinon il mérite d'être puni pour avoir trompé ſes concitoyens & trahi la nature.

La peine au reſte d'un pareil délit doit être dans l'opprobre plutôt que dans les ſupplices; un analyſte Anglois rapporte qu'un hermaphrodite d'Ecoſſe, qui s'étoit déclaré fille, ayant rendu mere une demoiſelle, fut con-

Partie II.

damné à être enterré tout vivant, comme la veſtale de Rome qui laiſſoit éteindre ſon feu ou perdre ſa virginité; je crois que la ſentence des juges a plus outragé la nature que le crime de l'hermaphrodite.

Le véritable androgyne, comme je l'ai déjà dit, ſeroit celui qui pourroit engendrer avec une femme & concevoir avec un homme: des êtres ainſi organiſés ſont infiniment rares: il y en a cependant; du tems de Pline, les grands ſeigneurs de Rome en faiſoient un uſage infame, & on les comptoit alors parmi le dernier raffinement de ce luxe dépravé qui flétrit la nature (*).

De pareils hermaphrodites doivent avoir des mœurs; mais eſt-il démontré que ce ſoient les nôtres?

L'hermaphrodite peut repréſenter que la variété de ſes deſirs prouve celle de ſes beſoins,

(*) *Gignuntur & utriuſque ſexus quos hermaphroditas volcamus, olim androginos vocatos; & in prodigiis habitos, nunc vero in deliciis.* Plin. *Hiſt. natur.* Lib. VIII, cap. I.

qu'il n'eſt point coupable envers la ſociété en réuniſſant en lui ſeul les fonctions de pere & de mere ; & que, puiſque le ciel lui a accordé les deux ſexes, il lui a enjoint tacitement d'en remplir les devoirs.

Malgré la juſteſſe de ce raiſonnement, qu'il eſt bien plus aiſé de tourner en ridicule que de réfuter, les légiſlateurs ſont peut-être bien d'impoſer à ces hommes-femmes la néceſſité de choiſir un ſexe, & de s'y arrêter; l'abus avec une pareille organiſation eſt ſi près de l'uſage ! La décence, ſans laquelle il n'eſt point de ſociété, eſt ſi fort bleſſée par la double union de l'androgyne, que dans un pareil cas il y auroit peut-être plus d'inconvénient à ſuivre l'inſtinct de la nature qu'à le contredire.

Il n'y a peut-être qu'un moyen de ſatisfaire à-la-fois le cri de la décence, l'inſtinct de la nature & les beſoins de l'hermaphrodite : c'eſt de faire épouſer à l'androgyne un être qui lui reſſemble.

Quant au parfait hermaphrodite, c'eſt-à-

PARTIE II.

dire, à celui qui pourroit se féconder lui-même, & devenir pere & mere sans le concours d'aucun individu; si jamais cet être exraordinaire existe, je lui conseille de ne pas attendre que des législateurs petits & jaloux le bannissent de la société : puisse-t-il, tranquille dans une isle deserte que lui seul aura peuplée, bénir l'Être suprême de ce qu'il se suffit à lui-même, & consoler sa postérité de l'exil éternel où elle se condamne, en lui lisant l'histoire tragique de Tirésias !





Je consens à être aveugle…, je ne verrai point les [illegible]

ARTICLE V.

Histoire de Tirésias (*).

L'HERMAPHRODITE Tiréſias naquit dans une isle de l'Archipel ; dans ce tems-là, il y avoit dans la Grece beaucoup de livres & fort peu de connoiſſances : les phyſiciens alloient conſulter les poëtes ſur les merveilles de la nature, & ils croyoient comme eux que les déeſſes deſcendoient quelquefois ſur la terre pour faire des enfans aux hommes.

L'HOMME SEUL.

Le pere de Tiréſias alla conſulter l'oracle de Delphes ſur le prodige de l'organiſation de ſon fils ; & afin de ſe rendre le Dieu favorable,

(*) Ce fragment eſt d'un philoſophe Grec qui ſe permettoit d'expliquer par les loix de la phyſique tous les contes bleus de la mythologie : quoiqu'il fût contemporain de Socrate & qu'il eût répandu un peu de ſel attique ſur les myſteres de Cérès, le grand-prêtre Auitus ne lui fit point boire la ciguë, mais par un haſard ſingulier, le tems qui a reſpecté l'ouvrage de ce philoſophe a fait oublier ſon nom ; tandis que d'un autre côté il a conſacré le nom de tant de grands hommes dont il a fait oublier les ouvrages.

il commença par faire un enfant à la prêtresse : pour celui-ci on supposa qu'il n'auroit qu'un sexe, & on se promit bien de n'en rien dire à l'Oracle.

Cependant la Pythie, qui vouloit flatter son amour, répondit au nom d'Apollon, que la naissance d'un hermaphrodite étoit un grand mystere; que Tirésias seroit un jour consulté par les immortels pour définir la volupté, & qu'en attendant il falloit le regarder sur la terre comme le chef-d'œuvre de la nature.

Un poëte du pays instruit de l'oracle, commença un poëme épique en l'honneur de l'hermaphrodite; mais comme dans ce tems-là Tirésias eut une longue maladie où il fut sur le point de mourir, la Tirésiade ne fut point achevée, & l'auteur mit ses fragmens dans son porte-feuille, attendant pour célébrer l'oracle, qu'il fût assuré qu'il ne mentiroit pas.

Tirésias devenu grand apprit ce qu'il étoit & ce qu'il deviendroit, & voulut se dérober à tant de célébrité; il s'étoit couché un jour

L'HOMME SEUL.

penſant au peu de beſoin qu'il avoit des hommes, & il s'étoit réveillé philoſophe. Le lendemain, il quitta en ſecret la maiſon de ſon pere, & vint cacher dans un bourg de Lesbos ſon nom, ſon double ſexe & ſes aventures.

Il étoit alors dans cette fleur de l'adoleſcence où l'œil le plus clairvoyant ne peut juger du ſexe que par les habits : afin de ne tromper perſonne, il s'habilloit le matin en homme & le ſoir en femme ; mais comme il vivoit très-retiré ne connoiſſant qu'un eſclave, ſes livres & ſon jardin, perſonne à Lesbos ne s'appercevoit de ſa métamorphoſe.

Une jeune Lesbienne, qu'on croyoit vierge & qui ne l'étoit plus, voyoit tous les matins Tiréſias paſſer devant ſa maiſon pour aller à la fontaine, & devint éperduement amoureuſe de lui ; elle lui fit des ſignes qu'il ne comprit pas ; elle lui parla, & il ne l'entendit pas ; elle lui écrivit une lettre brûlante, & il ne lui répondit pas : tant d'indifférence la rendit

furieuſe ; & ne pouvant jouir de l'inconnu, elle réſolut de le perdre.

Il y avoit dejà du tems que la Lesbienne étoit groſſe, & ſon pere étoit le ſeul qui ne s'en appercevoit pas : le voile enfin ſe déchira, la jeune indiſcrette pour ſauver la vie à celui qui avoit partagé ſa foibleſſe, autant que pour ſatisfaire ſon reſſentiment, déclara aux juges qu'elle avoit été violée par Tiréſias, & on mit l'hermaphrodite en priſon.

D'un autre côté, un prêtre de Jupiter qui voyoit tous les ſoirs Tiréſias habillé en femme venir faire ſa priere au temple, & qui en étoit devenu vivement amoureux, n'ayant pu ſubjuguer ſa froideur & vaincre ſes mépris, le cita à un autre tribunal de Lesbos, pour avoir donné un rendez-vous à un jeune homme dans le veſtibule du temple de Jupiter. L'impoſteur ſacré dépoſoit qu'il avoit été lui-même témoin du ſacrilege, que la jouiſſance avoit été entiere, & qu'un pareil attentat avoit fait reculer d'un pas la ſtatue coloſſale du ſouve-

rain des dieux : les juges frémirent & se promirent bien d'envoyer au supplice une femme qui méprisoit un prêtre, & qui faisoit reculer la statue d'un Dieu.

Les deux tribunaux étoient sur le point de condamner contradictoirement l'hermaphrodite, l'un pour avoir violé une Lesbienne, & l'autre pour s'être prostitué à un Lesbien, lorsque l'aréopage évoqua la cause : on conduisit alors Tirésias enchaîné à Athenes, & sur la route il disoit en lui-même : voyons un peu si les sages de la terre me puniront d'être né hermaphrodite.

Le président de l'aréopage qui dans l'intervalle avoit été seduit tour-à-tour par un regard de la Lesbienne & par l'argent du prêtre de Jupiter, eut cet entretien avec Tirésias :

LE PRÉSIDENT.

Qui es-tu, homme imprudent & sacrilege?

TIRÉSIAS.

Je ne suis pas un homme comme toi, & je m'en félicite : je n'ai été imprudent que

PARTIE II.

lorſque j'ai cru avoir beſoin des êtres de la ſorte ; quant au titre de ſacrilege, ce Dieu qui voit ton ame & la mienne, ſait ſi je le mérite.

LE PRÉSIDENT.

Tu me mépriſes, je penſe ?

TIRÉSIAS.

Je ne te mépriſe pas, mais je te juge. -- Acheve ton interrogatoire.

LE PRÉSIDENT.

On t'accuſe d'avoir violé une citoyenne de Lesbos.

TIRÉSIAS.

Je ne lui ai jamais parlé. -- Examine au reſte la vie de cette Lesbienne, & ſonge qu'une femme ſans mœurs ne ſe viole pas.

LE PRÉSIDENT.

On dépoſe contre toi qu'on t'a vu te proſtituer à un Lesbien dans le veſtibule du temple de Jupiter.

TIRÉSIAS.

Je n'ai vu de ma vie le Lesbien dont on fait

mon

mon amant : mais réponds-moi à ton tour ; tu me crois donc coupable à-la-fois du viol & du sacrilege ?

LE PRÉSIDENT.

Non ; je ne suis point assez insensé pour te croire coupable de deux crimes contradictoires : ta jeunesse en ce moment jette un voile sur ton sexe ; mais il est impossible que tu sois homme & femme à-la-fois.

TIRÉSIAS.

Impossible, monsieur le philosophe !

LE PRÉSIDENT.

Sans doute, & c'est une des bases de la physique de l'Aréopage ; mais tu as sûrement commis un des crimes dont on t'accuse, & nous voulons connoître ton sexe, pour savoir comment il faut te punir.

TIRÉSIAS.

Prends garde à la sentence que tu vas prononcer ; car tu pourrois te tromper à-la-fois, & comme physicien, & comme magistrat.

PARTIE II.

LE PRÉSIDENT.

Il ne tiendroit qu'à nous de te faire dépouiller par nos ſatellites ; mais ce tribunal eſt fondé ſur les mœurs, & nous ne ſavons pas protéger l'innocence en la faiſant rougir : -- on s'en rapporte à toi ; parle : pourquoi le matin paroiſſois-tu vêtu en homme ?

TIRÉSIAS.

Parce que je pouvois devenir pere.

LE PRÉSIDENT.

Et le ſoir, pourquoi allois-tu habillé en femme au temple de Jupiter ?

TIRÉSIAS.

Pour remercier le ciel de m'avoir donné la faculté de devenir mere.

LE PRÉSIDENT.

Tes remords troublent ton entendement ; que veux-tu dire avec ta double faculté d'engendrer & de concevoir ?

TIRÉSIAS.

J'ai tout le ſang-froid de l'innocence, & je t'annonce que je ſuis hermaphrodite.

LE PRÉSIDENT.

Toi, tu aurois hérité de l'hermaphrodiſme de Salmacis ?

TIRÉSIAS.

L'hiſtoire de Salmacis eſt un rêve poétique, fondé ſur un phénomene d'hiſtoire naturelle : il n'a pas plus exiſté de Salmacis changée en fontaine, que de Sphinx, de Harpyes & de Minotaures : mais il y a eu de tout tems des hermaphrodites ; & ces êtres, s'ils me reſſemblent, ne ſont point faits pour être jugés par les bizarres inſtitutions de tes legiſlateurs.

Les codes de toutes les nations ſont fondés ſur les rapports qui lient entr'eux les membres de la ſociété ; & moi, je ne connois point ces rapports, & je n'ai pas beſoin de la ſociété.

Mon pere n'eſt plus ; & dès cet inſtant j'ai vu rompre toutes les chaînes qui me lioient à l'eſpece humaine.

Je trouve en tout climat de l'eau pour me déſaltérer, des fruits pour me nourrir, & un ſoleil pour m'éclairer : ainſi ma patrie eſt par-

tout. . . où je ne rencontrerai pas des hommes.

Que m'importent les Archontes d'Athenes, les Ephores de Sparte, & les rois de la terre? je n'ai point fait de contrat avec eux pour qu'ils me protegent, & que je les défende; ils doivent respecter ma liberté, comme je respecte leur despotisme.

La beauté même ne sauroit me subjuguer; je verrois Vénus & Mars se débattre sans voile dans les filets de Vulcain, sans que mon sang s'elevât au moindre degré d'effervescence; je suis par rapport aux plaisirs de l'amour, cette statue de l'homme dans l'attelier de Prométhée, avant que l'artiste eut tiré du ciel la flamme qui donna au marbre une intelligence.

Si l'instinct qui appelle tous les êtres à la génération faisoit fermenter le sang dans mes veines, qui sait si je ne pourrois pas calmer aussi-tôt ce feu dévorant, si seul je ne pourrois pas produire & concevoir (*)? Alors plus heu-

(*) Non, Tirésias, -- du moins les fastes de la phy-

reuſement né que vous, je payerois le tribut à la nature avant que ma tête partageât le délire de mes ſens.

L'HOMME SEUL.

Voilà en peu de mots mon hiſtoire, mes ſentimens & mon apologie; je parle avec d'autant plus de franchiſe que je n'ai d'intérêt à tromper perſonne, & la parole d'un hermaphrodite vaut bien à cet égard les ſermens d'une courtiſanne & d'un prêtre de Jupiter.

Je me ſuis énoncé auſſi avec fierté, parce que l'oppreſſion m'éleve l'ame, & m'annonce ce que je ſuis : le méchaniſme de mon organiſation eſt trop compliqué pour que la nature faſſe ſouvent des êtres qui me reſſemblent; mais par la raiſon même qu'un androgyne parfait eſt infiniment rare, il devroit prétendre à vos hommages : ſeul peut-être de mon eſpece, ſans préjugé, ſans paſſions & preſque ſans beſoins, je devrois gouverner la terre,

ſique n'ont jamais laiſſé concevoir, dans une machine un peu compliquée, un pareil hermaphrodiſme.

& je me vois dans les fers, marchant entre la mort & l'opprobre.

J'ai dévoilé des imposteurs, j'ai éclairé des hommes foibles, & j'ai bravé mes ennemis. -- J'attends ma sentence.

L'Aréopage jusques-là avoit jugé avec intégrité les hommes : les Dieux l'avoient pris pour arbitre, & s'en étoient bien trouvés ; mais cette compagnie de sages se trompa dans la cause d'un hermaphrodite.

Les Grecs dans ce tems-là commençoient à secouer le joug de leurs tyrans, & ces républicains soupçonneux prenoient ombrage de tout citoyen né ou fait pour augmenter le nombre des rois.

Il étoit dangereux de condamner à un opprobre éternel les calomniateurs de Tirésias : d'un côté, le prêtre de Jupiter avoit mis dans son parti tous les ministres des autels : d'un autre, la Lesbienne avoit séduit toutes les femmes des

juges. Pour l'hermaphrodite, c'étoit un être isolé, dont le sang ne devoit point crier vengeance; de plus, on pouvoit, dit-on, le condamner comme ces monstres, dans l'ordre physique, qu'on étouffe à leur naissance, sans péril comme sans crime.

L'HOMME SEUL.

Enfin, le président de l'Aréopage corrompu par l'argent du prêtre & par les faveurs de la courtisanne, cabala avec tant de succès pour opprimer l'innocence, qu'on condamna l'hermaphrodite à perdre la vue, & à passer le reste de sa vie dans l'enceinte d'une prison.

Tirésias reçut sa sentence avec autant de calme que si elle n'eût regardé que ses accusateurs. « Je pouvois, dit-il, être pere à mon » tour, & perpétuer la race des hermaphro- » dites: je ne le ferai pas, parce que je vois » le sort qui menace ma postérité : la nature » ne peut m'ordonner de donner le jour à » des êtres pour les voir souffrir & mourir.

» Je suis trop heureux de perdre la vue; » je ne verrai point les hommes qui ont

» osé me condamner, parce que je n'avois » ni leurs besoins, ni leurs vices, ni leurs » remords.

» Je prie le ciel de ne pas me venger; je » souhaite que mes ennemis deviennent justes, » & je pardonne à l'Areopage. »

Tirésias subit sa sentence : ce respectable aveugle mourut sans postérité, & ce ne fut qu'un demi-siecle après que les philosophes ayant rendu une justice tardive à sa mémoire, le peuple inconstant qui l'avoit opprimé fit son apothéose.



CHAPITRE VI.

DE L'ESPECE DE DÉGRADATION QUI EST L'OUVRAGE DE LA NATURE, OU HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DES VARIÉTÉS DE L'ESPECE HUMAINE.

L'HOMME SEUL.

IL n'en eſt pas du corps de l'homme, comme de cette flamme pure & légere de l'alcohol que conſervent de tems immémorial, ſans altération les diſciples de Zoroaſtre; mille cauſes naturelles & étrangeres concourent à le dégrader : le peuple pour s'en convaincre a recours à l'hiſtoire, mais le philoſophe n'a beſoin que de conſulter ſa raiſon.

Plus une machine eſt compliquée, & plus elle dégénere aiſément : ainſi la machine humaine doit ſe dégrader plutôt que celle du polype ou du ſtalactite.

Parmi ces dégradations, il y en a qui ne ſont qu'accidentelles; il en eſt auſſi qui ſe perpétuent; il eſt néceſſaire de ne point les con-

fondre, afin de favoir remédier aux unes & prévenir les autres.

Il eft fur-tout important de diftinguer la dégénération qui eft l'ouvrage des hommes, de celle qui eft la fuite de l'action des parties hétérogenes qui compofent notre machine; car il ne faut pas mettre dans la même claffe les métamorphofes des êtres & les outrages faits à la nature.

C'eft fur une pareille théorie qu'eft fondée la morale de l'homme phyfique, morale effentielle à fon bonheur, foit comme individu, foit comme membre de la grande fociété.

Je ne crois pas que perfonne jufqu'ici ait confidéré la fcience des mœurs fous ce point de vue, & voilà peut-être pourquoi l'efpece humaine a été empoifonnée par cette maffe d'erreurs que lui ont fait adopter, tantôt fes fophiftes & tantôt fes defpotes.

Examinons d'abord les dégradations caufées par la nature; enfuite nous en viendrons à celles qui font notre ouvrage : ce chapitre eft

L'HOMME SEUL.

donc consacré à l'histoire des variétés de l'espece humaine, le suivant le sera à l'histoire de ses crimes.

La nature si simple dans ses plans & si riche dans leur exécution en produisant les êtres, leur donne à tous la perfection physique qui leur est propre.

Elle ne fait pas, comme nous l'avons dit plusieurs fois, des classes & des especes, dont le prototype s'altere par degrés; elle ne produit que des individus, dont chacun forme un anneau dans la grande chaîne des êtres.

Ainsi à parler philosophiquement, il n'y a point de déclamation qui soit l'ouvrage de la nature.

La nature met dans ses productions une variété pleine de magnificence; mais elle ne nous les montre pas tantôt parfaites & tantôt altérées, parce qu'on ne peut la soupçonner de caprice ou de foiblesse, comme l'entendement de l'homme & ses ouvrages.

Dans ce sens il est aussi absurde de dire

qu'une Hottentote eſt une Géorgienne dégénérée, que de mettre un crapaud dans la claſſe des ſerins & des oiſeaux de paradis.

Cependant comme il ſeroit impoſſible de peindre à l'eſprit cette multitude immenſe d'êtres iſolés qui compoſent l'univers, on eſt forcé d'admettre une méthode qui le défigure, & de créer une échelle qui n'eſt point celle de la nature.

C'eſt dans ce ſens que nous allons parcourir l'échelle graduée des différences qui ſont entre les hommes, ſoit par rapport à la couleur, ſoit par rapport aux traits; mais ce que nous nommerons alors dégradation, dans la langue philoſophique, ne doit ſignifier que variété.



ARTICLE PREMIER.

DES NEGRES.

L'HOMME SEUL.

LA couleur forme une des variétés les plus ſenſibles de l'eſpece humaine : le globe eſt habité par des peuples non-ſeulement blancs & noirs, mais encore bronzés, jaunes, cendrés, bruns, rouges & olivâtres : je ne m'arrêterai ici que ſur les negres, parce que les ennemis de la philoſophie & de la nature les ont dégradés du rang des hommes, pour juſtifier d'avance leurs déprédations, leur tyrannie & leurs aſſaſſinats.

La premiere fois qu'on vit en Europe un Africain avec ſes groſſes levres, ſon nez épaté, ſa tête lanugineuſe, & ſa couleur de noir d'ébene, on dut être tenté de lui refuſer l'intelligence : l'anatomiſte de ce ſiecle d'ignorance auroit pu demander ce monſtre pour le diſſéquer; & s'il y avoit eu alors une inquiſition, le Saint-Office l'auroit fait brûler.

Les ſouverains modernes ont donné des édits pour rendre les negres à l'eſpece humaine; ainſi on ne les livre pas en qualité de monſtres au ſcapel de l'anatomiſte ou au glaive ſacré de la propagande, on ſe contente de les rendre eſclaves, & de les mutiler de tems en tems, pour donner plus de cours au commerce du ſucre & de la cochenille.

On a toujours été fort embarraſſé à expliquer comment un être intelligent pouvoit naître avec une peau noire, & de la laine friſée ſur la tête.

Le moine Gumilla a dit dans ſon hiſtoire de l'Orenoque, que les negres deſcendoient en droite ligne de Caïn, à qui Dieu écraſa le nez & noircit l'épiderme, pour imprimer ſur ſa perſonne le caractere d'aſſaſſin; il y a même des naturaliſtes qui ont pris la peine de réfuter cette pieuſe abſurdité.

Des philoſophes, à qui il n'étoit pas permis, comme à des moines, de déraiſonner en phyſique, ont établi auſſi des ſyſtêmes

dans cette matiere où il n'en falloit point. Maupertuis dit dans sa Vénus-Physique, que l'ovaire de la premiere des femmes renfermoit des œufs de différentes couleurs, qui ne devoient éclorre qu'après un certain nombre de générations; que si jamais la source des œufs noirs étoit épuisée, l'Ethyopien ne produiroit plus que des blancs; & que si au contraire la série des œufs blancs venoit à manquer, l'Europe ne verroit plus sur sa surface que des individus d'un noir d'ébene, comme les habitans du Sénégal ou du Monomotapa.

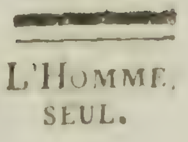
Si par hasard c'étoient les animalcules spermatiques de Leuwenhoek qui avoient part à la génération, on pourroit expliquer avec l'idée de Maupertuis tous les phénomenes qui résultent de la variété des traits & des couleurs: il est vraisemblable que dans les réservoirs générateurs du premier homme étoient enfermés le ver pere de tous les negres qui habitent la zone torride, ainsi que le ver source de tous les nains qui sont en Laponie, & le

ver tige de tous les géans qu'on a trouvés sur la terre des Patagons.

Malheureusement la femme n'a point d'ovaire; l'homme n'a point d'insectes générateurs qui nagent dans sa semence; & il faut reléguer l'idée folle du géometre, qui a applati le pole, avec celle du pere Bougeant, qui explique l'esprit des bêtes en leur donnant l'intelligence des diables.

Lorsque la raison avoit déjà cassé l'œuf Ethyopien, & fait périr l'animalcule nain ou patagon, le célebre Le Cat s'avisa de supposer que la cause primitive de la noirceur venoit de l'imagination des meres; il cite à ce sujet un auteur Allemand, nommé Hoyerus, qui rapporte qu'une femme accoucha d'un negre pour en avoir vu un plusieurs fois avec complaisance : or, ajoute ce savant physiologiste, s'il se trouve seulement un homme & une femme en même tems, qui aient l'imagination vivement affectée d'une figure Ethyopienne, un peuple negre pourra résulter de leur union.

Le


L'HOMME SEUL.

Le Cat, qui attribue aux vapeurs d'une femme la naiſſance d'un negre, reſſemble un peu à Newton qui commente l'apocalypſe.

Voilà une ſinguliere autorité que celle de l'Allemand Hoyerus, quand il s'agit de contredire tous les oracles de la médecine, & de bâtir une nouvelle phyſiologie !

La femme d'Hoyerus qui fit un enſant baſané, ne s'étoit sûrement pas contentée de voir un negre avec complaiſance ; les enſans ne ſe font pas plus par les yeux qu'avec les pierres de Deucalion.

Si cette femme ne mentoit pas, ſi l'autorité d'Hoyerus équivaloit à celle d'un Boerhaave, il s'enſuivroit d'étranges bizarreries dans les ouvrages de la nature : des femmes à imagination ardente auroient toujours entre leurs mains la baguette des Fées & leur pouvoir, & il leur ſuffiroit de lire les métamorphoſes d'Ovide & l'Arioſte, pour donner naiſſance aux Centaures & aux Hyppogriphes.

Pourquoi auſſi faire des ſyſtêmes ſur l'e-

rigine des negres, quand la voix du peuple eſt évidemment celle de la raiſon ?

Il eſt conſtant que le teint de l'homme ſain dépend du ſoleil qui nous éclaire : l'eſpece humaine, comme l'ont obſervé les meilleurs naturaliſtes, ſe noircit aux feux de cet aſtre & blanchit à la glace : il n'y a point de negres hors des limites de la zone torride; & à meſure qu'on s'éloigne de l'équateur le teint noir devient baſané, le baſané devient brun, & *du brun il n'y a qu'une nuance au blanc*, qui eſt la couleur primitive de la nature.

Il eſt vrai que toute cette longue bande du globe, qu'on nomme la zone torride, n'eſt pas uniquement peuplée de negres, mais on ne doit l'attribuer qu'à des cauſes étrangeres qui modifient l'action de la chaleur ; il eſt certain, par exemple, que les terres qui ſont défendues du vent d'eſt par le Pic de Téнériffe & le mont Atlas, ne doivent pas être habitées par des negres parfaits, comme les plages immenſes de la Nubie, de Sierra-

Leona & du Sénégal ; si les nation de l'Archipel Indien, quoique placées sous la ligne ne sont que basanées, c'est que les vapeurs de l'Océan qui les entoure & les vents alisés qui y regnent, ébranlent sans cesse la colonne d'air embrasé qui pese sur eux & diminuent le reflet des rayons du soleil : enfin, si toute la partie du Nouveau-Monde qui est située entre les Tropiques, ne recele aucun negre dans son sein, c'est que suivant les expériences combinées des thermometres des la Condamine & des Adanson, la chaleur du Perou est de quinze degrés inférieure à celle du Sénégal ; diminution qu'il faut attribuer au nitre de l'humus Américain, aux vapeurs imprégnées de sel-marin qui s'elevent de l'Océan, & surtout aux forêts immenses dont ce continent est surchargé, & qui offrent aux feux du soleil une barriere éternelle (*).

(*) Rien ne constate mieux cette observation que l'histoire de Ceylan : ceux des insulaires qui habitent les plages découvertes ont le teint couleur de cuivre

PARTIE II.

Ce qui démontre encore d'une maniere sensible que l'homme ne se noircit qu'au soleil, c'est que les Européens transplantés sous la ligne y voient, à la longue, leur teint passer par toutes les nuances qui separent le blanc parfait du noir d'ébene, sur-tout quand ils adoptent la maniere de vivre & la nudité absolue des indigenes : s'il en faut croire le physicien qui nous a donné l'histoire de l'Afrique-Françoise, la postérité des conquérans Portugais qui y descendirent au milieu du quinzieme siecle, est devenue parfaitement semblable aux negres par la laine de la tête, la couleur de la peau & la stupidité.

jaune, tandis que les Bedas qui habitent les forêts & qui sont probablement indigenes, puisque de tems immémorial ils parlent la langue du royaume de Candy, sont d'une blancheur égale à celle des Suédois ; --- l'expérience, dit à ce sujet l'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, démontre que les pays à bois doivent être plus froids que les lieux découverts ; les grands arbres attirent les nuages, recelent l'humidité dans leurs feuilles & font de leurs rameaux autant de ventilateurs qui agitent la moyenne région de l'air. --- *Recherch. philos.* tome I, seconde partie, sect. I.

Mandeſlo croyoit qu'il ne falloit aux Européens pour devenir negres, que trois générations ſuivies ſous la ligne équinoxiale ; mais ce voyageur n'étoit pas aſſez philoſophe pour tenter de pareils calculs ; un Italien ne peut adopter que par degrés les mœurs ſauvages d'un Caffre ou d'un Jalofe ; le ſoleil le tueroit avant de l'avoir noirci.

L'HOMME SEUL.

Je ne doute pas auſſi que la poſtérité d'un negre d'Angola tranſportée au Nord de l'Europe, n'acquît à la fin la blancheur héréditaire des Polonois & des Danois ; mais quand Buffon a écrit que cette métamorphoſe pourroit ſe faire à la huitieme génération (*), il en a encore trop précipité l'époque ; il eſt certain qu'après vingt-deux générations paſſées en Eſpagne, les Maures en ſortirent auſſi baſanés qu'ils y étoient entrés, & cependant l'action du froid ſur des corps Ethyopiens eſt infiniment plus ſenſible que celle d'un ſoleil ardent ſur le teint d'un Suédois ou d'une Angloiſe.

(*) *Hiſt. natur.* édit. complete in-12, tome VI, p. 325.

Une longue série de filiations sous le ciel de la zone torride semble amalgamer l'ethiops animal avec toute la substance du corps humain.

Entre l'épiderme & la peau, Malpighi découvrit le premier une substance gélatineuse, connue sous le nom de réseau musqueux, & qui semble le principe de la couleur dans l'espece humaine : or, suivant les expériences de Meckel, les meilleures que nous aient fourni jusqu'à ce moment la physiologie (*), cette membrane est noire dans un Africain & ne peut être séparée de l'épiderme que par la voie de la macération ou de la putréfaction ; pour l'épiderme qui est blanc chez nous, il est cendré chez les negres (**) : les poils qui percent le réseau & son enveloppe, ne peuvent traverser un milieu trop dense sans s'entortiller ;

(*) Voyez ses *Recherches anatomiques sur la nature de l'épiderme & du réseau malpighien*, & les *Mémoires de l'académie royale de Prusse*, tome IX, année 1753.

(**) Littre le soupçonnoit blanc, mais il l'est si peu que mis dans l'esprit de nitre il conserve encore sa couleur cendrée.

& voilà pourquoi nous avons des cheveux, tandis que le Nubien n'a que de la laine frisée sur la tête.

L'HOMME SEUL.

Ce ne sont pas là les seules différences qui caractérisent la structure intérieure d'un negre; Meckel, en disséquant un Nubien, trouva sa substance médullaire bleuâtre, & ce fait que le célebre Le Cat avoit deviné quatorze ans auparavant (*), fut dans la suite confirmé chez ce physiologiste par de nouvelles expériences (**).

Le sang même d'un Africain differe du nôtre; son rouge est infiniment plus foncé, & au lieu de teindre le linge dans sa couleur apparente, il le noircit (†).

Enfin, ce fluide qui teint la moëlle du cerveau, qui change la couleur primitive du sang, & qui transude des mamelons de la peau pour

(*) *Voyez* son Traité *des Sens.*

(**) *Voy.* son Traité *de la nature de la peau humaine.*

(†) *Voyez* Nouveau mémoire de Meckel, dans les *Mémoires de l'académie royale de Prusse*, tome XIII, année 1757.

former le réseau de Malpighi, influe jusques sur la liqueur spermatique des negres, & peut seul servir de clef au phénomene de la génération des mulâtres.

La dégradation la plus fatale que le climat produise dans les negres, regarde la foiblesse de leur intelligence.

Le soleil, qui dans nos régions tempérées vivifie la machine humaine, donne du ressort aux organes & de l'énergie au caractere, dans la zone torride est le fléau du genre humain, & le tombeau de la nature.

L'air embrasé qu'un Africain respire sans cesse, a bientôt vicié en lui le faisceau des fibres sensibles, fait évaporer la partie balsamique du sang, & en oblitérant l'organe de la mémoire, préparé les voies à cette inertie de l'esprit qui differe si peu de la stupidité.

Au reste, les Européens qui ont des raisons d'intérêt d'humilier les negres, ont toujours chargé le tableau de leur dégradation. Dans le fameux procès que les Africains esclaves

L'HOMME SEUL.

viennent d'intenter, au parlement d'Angleterre, contre leurs maîtres, un Sénégallois a envoyé l'écrit ſuivant, que j'ai traduit de la langue africaine, & qui ſervira un jour de mémoire, quand un philoſophe entreprendra l'hiſtoire de l'eſprit humain.

« La nature de la cauſe que je vais plaider » m'annonce que j'ai affaire au plus reſpectable » des parlemens de l'Europe : s'il y avoit ſur » ce globe des intelligences ſupérieures, il » auroit fallu les établir arbitres entre les blancs » & les noirs ; mais puiſque nos juges ne peu- » vent être que les Européens qui nous ont ſub- » jugués, c'eſt du moins une conſolation pour » nous, de nous défendre devant les repré- » ſentans du peuple le plus libre de la terre : » nous nous flattons que les inſulaires, qui ont » enchaîné leurs rois pour être citoyens, » enchaîneront nos tyrans pour être hommes.

» O Anglois ! vous êtes des êtres ſenſibles, » & le tableau de nos malheurs pourra vous » émouvoir !

Partie II.

» En Afrique on vient nous enlever à notre » patrie comme si nous étions les ennemis-nés » du genre humain ; & lorsqu'on voit peu » de sûreté dans la violence, on tente notre » cupidité par l'appas de ces bagatelles fri- » voles dont notre vanité nous a fait des » besoins ; on expose alors un roi timide & » féroce, à changer ses sujets contre de vils » instrumens du luxe, & un fils dénaturé à » vendre son pere pour du fer, des miroirs » & des coquillages.

» En Asie on nous mutile, pour nous mettre » impunément à la tête des serrails.

» C'est de l'Europe que partent les édits » qui attaquent notre indépendance, les livres » où l'on met notre sensibilité en problême, » & les vaisseaux chargés de brigands policés » qui vont trafiquer de notre sang dans les » deux mondes.

» L'Amérique est le principal théatre de » notre opprobre & de nos malheurs; les uns » nous condamnent aux travaux des mines;

» là, enſevelis dans une nuit éternelle, attaqués » dans le fluide nerveux par les vapeurs » arſénicales qui s'exhalent de nos vaſtes » cachots, nous mourons avant l'âge, pour » fournir un aliment à la cupidité, toujours » renaiſſante, d'un maître que nous ne pouvons » plus enrichir.

L'HOMME SEUL.

» Les autres nous condamnent à mettre en » valeur le ſucre, l'indigo & la cochenille; » nous travaillons alors en qualité de bêtes de » ſomme, ſous le prétexte qu'elles manquent » au Nouveau-Monde; ſi nous ne réuſſiſſons » pas, on nous maltraite; ſi nous réuſſiſſons, » nous n'avons que l'affreuſe perſpective de » voir tripler nos travaux.

» Autrefois le plus léger délit étoit ſuivi du » gibet: nos maîtres étoient des dieux impi- » toyables, qu'on ne pouvoit offenſer ſans » mériter de mourir.

» L'intérêt depuis a éclairé les Européens: » ils ſe ſont apperçus qu'en maſſacrant des » negres, ils recueilloient bien moins de ſucre

» & d'indigo ; alors ils ont ſubſtitué à la mort » ces ſupplices longs & douloureux qui la font » deſirer.

» A la moindre négligence, on nous fait » frapper avec des courroies armées de » pointes de fer, qui enlevent notre chair par » lanieres ; & quand l'exécuteur ceſſe le ſup- » plice, ſous prétexte de guérir nos bleſſures, » on y applique ce piment corroſif qui le » renouvelle.

» Si nous tentons de nous dérober par la » fuite aux horreurs de notre deſtinée, on » nous coupe le nerf d'une jambe ; & graces » à cette mutilation, on nous enchaîne au » ſol qui doit être à jamais le témoin de notre » opprobre & de nos douleurs.

» On nous envie juſqu'à la douceur cruelle » de mourir. Nous ſavons de tems immé- » morial plier notre langue, de maniere qu'elle » ferme le canal de la reſpiration, & nous » ſouſtraire par-là, ſoit à la ſervitude des » hommes, ſoit à celle des choſes ; mais l'in-

L'HOMME SEUL.

» duſtrie féroce de nos maîtres nous rend
» inutile ce ſecret héréditaire ; & on nous
» dérobe au ſuicide, non pour nous épargner
» des crimes, mais pour avoir le pouvoir d'en
» faire contre nous.

» Vos hiſtoriens ont calculé que dans l'eſpace
» de deux ſiecles & demi, dix millions de
» negres avoient été tranſportés en Amérique,
» & ces dix millions d'hommes ont été égale-
» ment perdus pour l'Afrique & pour le Nou-
» veau-Monde.

» O Anglois ! je n'ai encore attaqué que
» votre ſenſibilité ; je vais maintenant éclairer
» votre raiſon : on dit que Locke, Boling-
» broke & Shafteſbury, ont fait de vous un
» peuple penſant : j'aime à me flatter que la
» ſupériorité de votre intelligence ne vous
» fera pas oublier que nous l'avons auſſi en
» partage.

» S'il exiſte un droit naturel, l'homme n'eſt
» fondé à perſécuter ou à détruire que les
» êtres malfaiſans, les inſectes, les bêtes

PARTIE II.

» féroces, les fanatiques, les conquérans & » les assassins.

» Mais quel mal pouvons-nous faire aux » hommes dans les déserts brûlans de la zone » torride, sans besoins, sans ambition, sans » industrie, & n'ayant pour nous défendre » contre le tonnerre des brigands de l'Eu- » rope, que les armes de la nature?

» Votre droit sur nous viendroit-il de ce » que nous sommes noirs & que vous êtes » blancs, de ce que vous avez des cheveux » & que nous n'avons que de la laine frisée » sur la tête?

» Mais si une organisation plus parfaite suf- » fisoit pour légitimer votre tyrannie, que » n'allez-vous aussi donner des fers aux Kal- » mouks, ces singes de l'espece humaine, » aux nains de la Laponie & aux Albinos, » qui ne sont peut-être que des negres dégé- » nérés?

» D'un autre côté, ce principe ne conduit- » il pas à vous donner un jour des maîtres?

L'HOMME SEUL.

» Si jamais votre droit des gens parvient jusqu'aux géans des Terres Magellaniques, qu'opposerez-vous à leurs prétentions sur la monarchie universelle ? La nature est-elle moins blessée par la tyrannie que les negres éprouvent des Européens, que par celle que les Européens éprouveroient des Patagons ?

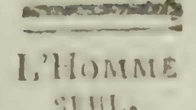
» Vos Grotius & vos Puffendorff font dériver votre droit sur nous, de ce que nos peres se sont vendus aux vôtres : ce sophisme, bon peut-être pour les petits princes d'Italie qu'a pervertis Machiavel, paroîtra foible, sans doute, au peuple-roi de la Grande-Bretagne.

» Par quel absurde délire de l'esprit humain s'est-on imaginé qu'un homme libre pouvoit se vendre ? Quel seroit le prix d'un pareil sacrifice ? tous les trésors du maître, fût-il assis sur le trône de l'Indostan, pourroient-ils dédommager l'esclave de l'abandon du plus beau privilege de l'espece humaine ? On ne peut pas plus vendre sa liberte que sa vie.

» Si un citoyen ne peut engager sa propre » liberté, comment vendroit-il celle de sa » postérité qui est encore à naître? S'il y avoit » sur ce globe un génie du mal, qui balançât » le pouvoir du Dieu du bien, croyez-vous » qu'il réussiroit mieux à mettre la scélératesse » en systême? Quoi! parce que des brigands, » il y a trois siecles, donnerent quelques » livres de tabac à un Africain, je traînerois » dans l'opprobre une vie malheureuse! Parce » que mes ancêtres furent absurdes, je naîtrois » esclave!

» Il y a dans votre Europe un jésuite, » nommé Charlevoix, qui a écrit dans un » roman intitulé, *Histoire de Saint-Domingue*, que tous les negres de la Guinée » naissoient stupides; que la plupart ne savoient » pas compter au-delà de trois, & que le » défaut d'organisation légitimoit votre droit » sur nos personnes : ce Charlevoix calomnie » notre intelligence pour justifier les attentats » des Européens contre nous; il ressemble à

Vasco


L'HOMME SEUL.

» Vaſco Nunnez, qui commença par faire » déchirer par ſes chiens le roi de Quarequa » & tous les Indiens de ſa ſuite, & qui ſe juſ- » tifia enſuite au tribunal de Charles-Quint en » diſant qu'ils étoient Sodomites.

» Sans doute que ceux d'entre nous qui » reſpirent toute leur vie l'air embraſé de la » zone torride, voient de bonne heure leurs » organes qui ſe flétriſſent & le principe de » leur vie qui s'évapore; mais le peu d'intelli- » gence qui nous reſte ſuffit alors à nos beſoins, » & je ne vois pas pourquoi les hommes du » Nord puniroient ceux du Midi de ce que la » nature les a condamnés à végéter.

» Au reſte, les negres qu'un Européen » impitoyable condamne à l'eſclavage dans les » régions tempérées, ſont preſque auſſi in- » telligens que leurs maîtres; quand on leur » donne des talens ils s'y perfectionnent plus tôt » que les blancs, & leur tête fait valoir une » habitation ruinée plus que les mains des » Créoles & leur induſtrie.

PARTIE II.

» Il eſt vrai que les negres ne font point » de livres philoſophiques comme les citoyens » oiſifs de votre Grande-Bretagne ; mais » rendez-leur la liberté & donnez-leur pour » inſtituteurs des Locke & des Newton, & » vous verrez plus d'un Africain dans vos » académies.

» Je me trompe : le premier livre que feroit » un negre feroit un manifeſte pour la liberté » contre ſes tyrans ; mais il ne feroit point » entendre impunément la voix importune de » la vérité ; on brûleroit ſon livre dans toutes » les capitales de l'Europe, pour s'épargner la » peine d'y répondre.

» Je parle toujours avec la fierté de l'inno- » cence opprimée, c'eſt que je vous eſtime : un » pareil langage fait bien moins d'honneur en- » core au malheureux qui le tient, qu'à l'homme » puiſſant qui a le courage de l'entendre.

» O Anglois ! le grand procès des negres » que vous allez juger eſt bien plus important » que celui des rois, plaidé, il y a un ſiecle,

L'HOMME SEUL.

» par le parlement parricide de Cromwel; » c'eſt la ſeconde cauſe vraiment digne de » mémoire qui ait encore occupé les annales » des nations ; car la premiere eſt celle du » Nouveau-Monde contre l'Europe, agitée » par Barthelemi de las Caſas au tribunal de » Charles-Quint.

» Si les negres la gagnent, vous aurez eu la » gloire d'avoir fermé une des grandes plaies » qui ait encore été faite au genre humain.

» Si nous avons le malheur de ſuccomber, » nous vous remercierons encore de nous » avoir permis de vous éclairer : cette dé- » fenſe eſt un monument que vous n'aurez » pas la barbarie d'anéantir ; elle dépoſera, » dans la ſuite des âges, contre votre pro- » cédure criminelle ; & ſi vous vous contentez » d'adoucir le poids de nos chaînes, je me » flatte qu'elles ſeront totalement briſées par » votre poſtérité. »

ARTICLE II.

Des Albinos.

Partie II.

Par une étrange contradiction de l'eſprit humain, tandis que dans trois parties du monde on chargeoit les negres de chaînes & d'opprobres, on faiſoit des divinités des Albinos, eſpeces d'êtres intelligens très-inférieurs aux negres, & qui forment probablement un des derniers anneaux dans la grande chaîne des variétés de l'eſpece humaine.

Cet ouvrage eſt conſacré à la vérité; & ma plume, ennemie du deſpotiſme & de la ſuperſtition, doit réclamer à-la-fois contre la férocité qui dégrade les negres & contre la crédulité qui donne aux Albinos les honneurs de l'apothéoſe.

L'Albinos qu'on nomme en Afrique *Dondos*, dans les Indes orientales *Kakerlaque*, & au Nouveau-Monde *Œil de lune* (*), eſt une

(*) Le nom vulgaire de Negre-blanc ne lui convient

L'HOMME SEUL.

eſpece de ſinge de couleur blaffarde, qui a la taille du Lapon, la peau des lépreux & les yeux du hibou : condamné par la ſtructure de ſon organe obtique à fuir la lumiere, il regarde avec horreur le ſoleil & le ſpectacle de la nature; s'endort le jour, diſpute la nuit quelques vils alimens aux bêtes féroces, qu'il n'égale ni en adreſſe ni en courage, & termine à trente ans ſa malheureuſe carriere ſans avoir vécu.

Rien n'égale la ſtupidité de l'Albinos; tout ce qui n'eſt pas renfermé dans le cercle étroit de ſes beſoins, échappe à ſon intelligence : on n'a jamais pu lui faire expliquer de quelle couleur il voit les objets, ou ſeulement s'il a deux axes de viſion. Ce negre que nous ne regardons qu'avec l'œil du dédain, eſt à l'égard de l'Albinos ce que ſeroit à côté de lui-même un Newton ou un Monteſquieu.

---

en aucune ſorte ; car il ne tient en rien du negre, & ſon teint ne reſſemble à celui du blanc que quand ce dernier eſt mort. --- Je remarque que c'eſt toujours le peuple qui donne des noms à l'être qu'il ne connoît pas, & le philoſophe qui le connoît a la foibleſſe de les adopter.

PARTIE II.

On a toujours été fort embarraſſé à expliquer l'origine de cet être ſi ſingulièrement organiſé. Waſſer ſe trouvant à Panama, il y a environ un ſiecle, demanda à quelques ſauvages, ce qu'ils penſoient de ce phénomene; ils répondirent unanimement, que ces générations bizarres étoient l'effet de l'imagination d'une mere, quand elle regardoit la pleine lune dans ſa groſſeſſe : le bon voyageur le crut, & après lui quelques jéſuites des miſſions, & après ces jéſuites, l'inquiſition; & après l'inquiſition, perſonne.

Je me trompe : Le Cat, un des plus grands phyſiologiſtes de l'Europe, s'eſt rencontré, de nos jours, avec les ſauvages de Panama dans l'explication de la naiſſance de l'Albinos; il a prétendu que l'imagination avoit aſſez d'activité dans une femme, pour former à ſon gré l'embryon qu'elle porte, pour donner un enfant negre à un pere blanc; un Albinos à un Pariſien & le Bébé du roi Staniſlas à un Patagon.

L'HOMME SEUL.

Des naturaliſtes qui n'avoient pas acquis, comme Le Cat, par d'heureuſes découvertes le droit d'écrire de grandes abſurdités, ont ſoutenu que les Albinos, auſſi anciens que le monde & cachant ſous une enveloppe groſſiere un germe d'intelligence extraordinaire que la nature ſauroit développer, étoient prédeſtinés à exterminer un jour les habitans des deux continens, & à établir ſur ce globe la république de Platon.

Maupertuis, qui n'étoit pas ſi prophete que ces naturaliſtes, quoiqu'il eût appris aux hommes le ſecret de le devenir en s'exaltant, croit tout ſimplement que la naiſſance de l'Albinos eſt l'effet d'une maladie héréditaire. Dumas, l'ancien gouverneur de Pondychéri, le penſoit auſſi. Buffon a embraſſé cette opinion dans ſon hiſtoire naturelle; & l'ingénieux auteur des *Recherches philoſophiques*, a conſacré un article de ſon ouvrage à étayer ce ſyſtême: s'il en faut croire ce dernier, les réſervoirs générateurs d'un Africain renfer-

PARTIE II.

ment un levain vénéneux qui agit ſur le fœtus, altere ſon fluide nerveux & intervertit l'ordre de la nature, en donnant à un negre qui voit bien, un enfant blaffard qui n'a que des yeux de hibou.

Malheureuſement nous n'avons pas aſſez de données pour réſoudre un pareil problême.

Il n'eſt point démontré que les Albinos qui ſont parvenus à notre connoiſſance ſoient par leur pere & par leur mere de race africaine : celui de Surinam, ſuivant Fontenelle (*), étoit fils d'un negre-blanc ; celui de Carthagene, né en 1738, & que le marquis de Villa Hermoſa conduiſit en Eſpagne, ne connoiſſoit pas ſon pere. Quant à cette négreſſe du Journal Encyclopédique (**), qui de huit enfans qu'elle mit au monde, en fit quatre noirs, deux mulâtres & deux Albinos ; en ſuppoſant la réalité du fait, je ne ſaurois croire, ſur la parole de la mere, qu'elle n'ait jamais enfreint

(*) *Hiſtoire de l'Académie des ſciences*, année 1734.

(**) Année 1760, troiſieme partie.

la fidélité conjugale : il faut mettre ce conte avec celui de cette Françoise qui, pendant que son mari étoit dans le Nouveau-Monde, prétendit avoir engendré par l'intervention du Zéphyr, & à qui le parlement de Grenoble donna cependant un certificat d'honnête femme.

L'Albinos est si peu nécessairement d'origine africaine, que l'Encyclopédie s'est cru fondée à le faire métis d'une femme ordinaire & d'un orang-outang : il est vrai que cette conjecture est une idée vague & je suis loin de réfuter un paradoxe par un autre paradoxe.

Ce qui ruine, à mon gré, beaucoup plus sûrement l'hypothese que l'Albinos est un negre dégénéré, c'est qu'il ne se trouve pas seulement à Loango, à Angola & sur les côtes du Sénégal, mais encore dans les isles de la mer du Sud (*), dans des régions de l'Asie, où il n'y a que des hommes bronzés & olivâtres, & au Darien dans le Nouveau-Monde, où

(*) Voyage de Banks & de Solander, édition in-8, tome IV, page 130.

il n'y a jamais eu de negres indigenes (*).

Si l'organiſation bizarre d'un Albinos étoit l'effet d'une maladie africaine, il ſeroit preſque impoſſible qu'elle fût héréditaire : or Waffer aſſure que les Albinos du Darien propagent entr'eux : après les informations les plus exactes que j'ai pu faire par des officiers de notre compagnie des Indes, qui ont paſſé plusieurs années à l'Isle-de-France, j'ai appris auſſi qu'il y en avoit une grande peuplade au centre de Madagaſcar ; fiers de leur dégénération, ces Albinos croiroient ſe dégrader en s'uniſſant avec les autres insulaires ; & de tems immémorial ils ſe tranſmettent de pere en fils leur teint de cadavre, leurs yeux de hibou & leur ſtupidité.

Il eſt impoſſible, peut-être faute de mémoires, de prononcer ſur ce phénomene de

(*) Et qu'on ne diſe pas que les Albinos du Darien deſcendent des negres tranſportés d'Afrique. Cortès en vit en deſcendant au Nouveau-Monde, & il en parle dans ſes lettres à Charles-Quint. Elles ſe trouvent en latin dans la collection de Hervagio.

l'hiſtoire naturelle : mais s'il ne s'agiſſoit que d'oppoſer des conjectures à d'autres conjectures, j'aimerois beaucoup mieux croire que l'Albinos forme une race diſtincte, & une variété conſtante dans l'eſpece humaine : j'ai tant appris par les erreurs des écrivains & par les miennes à me défier de notre entendement, que j'aime encore mieux douter de la ſagacité des naturaliſtes que du pouvoir de la nature.

Un fait ſur lequel il n'y a point de partage, c'eſt la vénération qu'on a eu de tout tems pour ces malheureux avortons du genre humain ; Montézuma, dans le Nouveau-Monde, en entretenoit trois ou quatre dans ſa cour par magnificence : s'il en faut croire le voyage de Bruyn (*), le roi de Bantam a des Albinos femelles parmi ſes concubines ; & à Loango ce ſont eux qui font la priere devant le roi : le ſouverain & le peuple penſent que ſi on ne ſe ſervoit pas de l'organe de ces pontifes imbé-

(*) Edit. in-fol. Amſterdam, de 1714, page 380.

cilles, les vœux de la nation ne parviendroient jamais jusqu'à la Divinité.

Voilà donc trois parties du monde où l'on s'est réuni à placer presqu'au haut de l'échelle des êtres, des demi-hommes, qu'on seroit tenté de prendre pour des ébauches sorties par hasard de l'attelier de la nature.

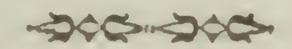
Si ce délire des peuples étoit raisonné, on pourroit l'attribuer à la vanité ; en mettant ainsi au grand jour les défauts d'un être mal organisé, on fait ressortir davantage la beauté de son organisation ; une Géorgienne des serrails Asiatiques, paroît bien plus Géorgienne auprès des eunuques noirs qui la servent, qu'auprès de ses rivales.

Faudroit-il attribuer le culte qu'on rend à l'Albinos, à sa stupidité profonde, qui lui ôte le pouvoir de nuire ? comme si par un effet de la dépravation générale, l'homme ne pouvant plus être respectable par le bien qu'il fait, le devenoit par le mal qu'il ne fait pas.

J'aimerois mieux croire que cette sorte

d'apothéose vient de la superstition des peuples, qui en tout tems se sont persuadés que plus on approchoit de la démence ou de la stupidité, plus on étoit propre à entrer en commerce avec la Divinité : voilà pourquoi la prêtresse de Delphes ne rendoit ses oracles qu'en tombant dans le délire, ou du moins en le feignant : voilà pourquoi nos modernes Crétins, si fameux par leur surdité, leurs goëtres & leur imbécillité, sont regardés comme des anges dans le Valais : voilà aussi pourquoi les enthousiastes de Mahomet canonisent de leur vivant les malheureux qui tombent en épilepsie.

Faisons-nous des idées d'ordre, qui ne deviennent point arbitraires ; rangeons les êtres à leur place, & ne mêlons ni les negres parmi les scélérats que la société doit punir, ni l'Albinos imbécille parmi les intelligences supérieures qu'elle doit invoquer.



ARTICLE III.

DES GÉANS.

PARTIE II. DEPUIS la fameuse dissertation d'Hans-Sloane (*) contre l'existence des géans, tous les écrivains qui sans être physiciens se sont dit philosophes, ont abandonné au peuple ses idées sur les colosses de l'espece humaine ; & ne voyant qu'eux dans l'univers, ils ont osé circonscrire la nature dans les limites de leur petite taille & de leur petit entendement.

Je voudrois bien savoir par quelle bizarrerie un savant de l'Europe, parce qu'il ne voit de son cabinet que des hommes de sa taille, supposeroit qu'il ne peut y en avoir de plus grands dans le reste de l'ancien monde, dans le nouveau & dans le continent Austral ; par la même raison, il devroit nier qu'il y a des peuples noirs, rouges & olivâtres ; il devroit

(*) Elle fut donnee le 10 décembre 1727, & on la trouve dans les *Mémoires de l'Acad. royale des sciences.*

ranger dans la classe des Sphinx, des Phénix & des Griffons le Kakerlaque avec ses yeux de hibou, le Ceylanois avec ses grosses jambes, le negre de Manille avec sa queue, & la femme Hottentote avec le chaste tablier que lui a donné la nature.

Il me semble que puisque la taille ordinaire de l'homme peut se rétrécir dans quelques individus, elle peut aussi s'élever dans d'autres : Goliath n'est pas plus un monstre que le Bébé de Stanislas, & la même main qui a organisé des nains dans la baye d'Hudson, peut former des géans dans la terre des Patagons.

On a regardé comme un visionnaire cet abbé de Tilladet qui lut le siecle dernier à l'académie des belles-lettres un mémoire où il tâchoit de prouver qu'Adam & tous les patriarches avoient été des géans (*) : il eut tort, sans doute, de faire intervenir la Génese dans des dissertations d'histoire naturelle ; mais son

(*) *Voyez* l'Extrait de cette dissertation, édit. in-12, tome I de l'Hist. page 160.

Partie II.

ſyſtême eſt peut-être le ſeul où l'on puiſſe expliquer l'ancienne tradition de la longue vie des peres du genre humain : il a pour baſe ce grand principe, que la nature jeune encore devoit être bien plus féconde qu'elle ne l'eſt aujourd'hui, où elle ſemble pencher vers ſa décrépitude ; & quelque bizarre qu'il paroiſſe à ceux qui l'ont jugé avant de l'avoir approfondi, il ſera toujours plus aiſé de le tourner en ridicule que de le réfuter. Les critiques de l'abbé Tilladet n'avoient pas lu le Thalmud : s'il en faut croire les rabbins qui ont écrit cette nouvelle apocalypſe, Adam fut créé ſi grand que ſa tête touchoit au firmament ; les anges à ſa vue murmurerent ; ils repréſenterent à Dieu qu'il y auroit deux êtres ſuprêmes, un au ciel & un autre ſur la terre : le Prométhée des Hébreux vit alors ſa faute & la répara : il appuya ſa main ſur la tête d'Adam & réduiſit le coloſſe à une taille de mille coudées. -- Le Thalmud ne dit rien ſur la grandeur d'Eve ni ſur les proportions du lit nuptial.

Sans

L'HOMME SEUL.

Sans nous arrêter davantage à ces rêveries rabbiniques, obſervons que la diſproportion dans la taille des individus, ne forme point une exception de la nature pour l'eſpece humaine : le même phénomene exiſte dans quelques claſſes animales ; certainement il y a parmi les ſinges plus de différence entre le ſapajou & l'orang-outang, qu'il n'y en a parmi les hommes, entre un nain de la Laponie & un Patagon.

Si du regne animal je deſcends au végétal, je trouve encore des nains à côté des coloſſes ; le riccin qui chez nous n'eſt qu'une plante, eſt un arbre dans l'Afrique. Quel rapport y a-t-il entre nos Méleſes d'environ quarante pieds de hauteur & celui que Tibere fit apporter dans Rome, & qui en avoit deux cents vingt (*) ? Mettrons-nous nos platanes

(*) C'eſt Pline le naturaliſte qui nous a tranſmis ce fait, le texte eſt curieux : --- *Ampliſſima arborum ad hoc ævi exiſtimatur Romæ viſa, quam propter miraculum Tiberius Cæſar in Ponte Naumachiario expoſuerat... Fuit autem trabs è larice longa pedes centum*

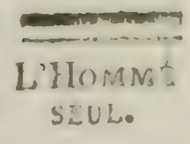
en paralele avec celui dont parle Pline, qui avoit quatre-vingt pieds de diametre, & dans la cavité duquel un magistrat de Rome soupa & coucha avec vingt-deux personnes (*) !

Les physiciens qui opposent aux faits des calculs, prétendent qu'un homme de huit pieds est impossible, parce qu'il auroit un volume de corps quatre fois plus considérable que le nôtre; mais on a trouvé des prodiges de ce genre, même parmi les hommes de taille ordinaire : toute l'Europe a entendu parler de cet Anglois, mort en 1754 dans la province d'Essex, qui n'ayant que cinq pieds neuf pouces & demi de haut, avoit une circonférence de

---

viginti bipedali crassitudine æqualis, quo intelligebatur vix credibilis reliqua altitudo fastigium ad cacumen æstimantibus : fuit memoriâ nostrâ & in porticibus septorum à M. Agrippa relicta æquè miraculi causâ quæ delibitorio superfuerat viginti pedibus brevior sesquipedali crassitudine. --- Plin. lib. XVI, cap. 40.

(*) *Platanus..... domicilii modo cava octoginta pedum specu.... Tam digna miraculo ut Lucinius Mutianus ter consul prodendum etiam posteris putarit epulatum intra eam se cum duodevicesimo comite.... & in eadem cubuisse. --- Ib. lib. XVI, cap. 1.*



ſix pieds onze pouces, & peſoit le jour de ſon décès ſix cents ſeize livres (*) : donnez à ce corps la taille du plus haut des gardes du roi de Pruſſe, & voilà un Patagon.

Des faits, pour le peuple des naturaliſtes, valent encore mieux que des raiſons, & j'en ai raſſemblé un petit nombre, pour les oppoſer au ſcepticiſme des anti-philoſophes.

Je ne parlerai point de ces géans dont les anges, au rapport de Joſeph, rendirent meres les filles de Caïn, parce qu'une intelligence du ciel ne fait pas plus de coloſſes avec les filles de la terre, que Deucalion avec des pierres ne faiſoit des hommes.

Je paſſe encore ſous ſilence l'hiſtoire de cet Hercule, à qui les mythologiſtes donnent ſept

(*) Ce géant, par le volume de ſon corps, s'appelloit M. Bright; à l'âge de douze ans il peſoit déjà cent quarante-quatre livres, & à dix-neuf trois cents trente-ſix : il tenoit de ſon pere ſon embonpoint, & il ſemble l'avoir tranſmis aux cinq enfans qui compoſent ſa poſtérité. --- Voilà donc une taille énorme héréditaire, comme la queue des negres de Manille, le tablier des Hottentotes & le Sexdigitiſme.

pieds, & qui mangeoit un bœuf à son repas: parceque des contes de la mythologie peuvent bien fournir des images à un poëte, mais non des autorités à un philosophe.

Rome dans sa décadence a eu un empereur qui avoit huit pieds & demi de haut (*); c'est ce féroce Maximin, l'assassin d'Alexandre Sévere, qui réunit l'ame de Néron au corps de Polyphême, & dont le nom seroit devenu bien plus odieux encore que celui du meurtrier d'Agrippine, s'il avoit régné aussi longtems que lui.

En 1613 on voyoit à Bâle, pour de l'argent, un jeune homme de vingt-deux ans,

(*) S'il en faut croire Capitolin, *Vit. Maximien.* 1 *&* 7, sa vigueur répondoit à sa taille colossale; avec sa main il réduisoit en poudre des pierres de tuf; il atteignoit à la course un cheval courant au grand galop; il mangeoit à son ordinaire quarante livres de viande & buvoit à son repas une amphore de vin, qui contient environ vingt-huit de nos bouteilles. --- Ce tyran, fier de tous ces avantages de la nature, ne craignoit rien: un comédien osa lui dire en plein théatre:

Cave multos, si singulos non times.

& en effet, ses soldats se réunirent & l'assassinerent.

L'HOMME SEUL.

nommé Jacob Damman, qui avoit huit pieds de hauteur, & dont le corps n'avoit point encore pris tout ſon accroiſſement (*).

Kaitland, ce géant de ſept pieds & demi, que le roi de Pruſſe avoit enrôlé parmi ſes gardes, a été vu d'une partie de l'Allemagne (**).

En 1756 on en conduiſit un autre à Paris, qui fut meſuré par les phyſiciens, & qui ſe trouva avoir ſept pieds cinq pouces & ſix lignes de hauteur.

Un peuple entier s'eſt trouvé avoir une taille de ſept pieds; ce ſont les inſulaires de Guam, une des Mariannes. Dampier, qui ne paſſe pas pour crédule l'atteſta (†); Cowley le confirma dans ſon voyage autour du monde; & Buffon, qui a peſé l'autorité de ces écrivains, les cite dans ſon hiſtoire naturelle ſans les contredire (¶).

(*) Ce fait eſt rapporté par Platerus, & cité *Anecdote de médecine*, tome I, page 307.

(**) Œuvres du comte Algarotti, tome V, page 191.

(†) Tome I, page 378.

(¶) Petite édit. complete in-12, tome VI, p. 150.

Il exifte encore, vers le détroit de Magellan, une nation d'une taille gigantefque, qui contente, du moins dans ces derniers tems, des déferts qu'elle habite, ne cherche point à donner des chaînes aux indigenes du Nouveau-Monde, ni même à fes tyrans.

Comme ce dernier fait offre le témoignage le plus authentique, que la philofophie puiffe citer en faveur des géans, je crois qu'il eft néceffaire de s'y arrêter.

De tems immémorial les peuples de l'Amérique fe font plaints des violences & des crimes d'une race de Titans qui habitoient le midi de leur continent; Garcilaffo, qui étoit Péruvien & de la race des Incas, parle fouvent des terreurs qu'ils donnerent à fes ancêtres (*). Le portrait qu'il fait de ces hommes terribles n'eft pas flatté : il n'en eft pas de même de celui qu'il trace des Efpagnols, qui anéantirent fa patrie; mais auffi les Efpagnols, après

(*) Voyez fon *Hift. du Pérou*, liv. IX, chap. IX.

avoir enchaîné les corps des Américains, captivoient auſſi leur ame & leur plume.

L'HOMME SEUL.

Ce n'eſt point à des philoſophes à mettre les Titans du Nouveau-Monde au rang de ceux de la Grece; les Patagons n'ont point été chantés par des poëtes; leurs noms ſont inſcrits dans les annales des peuples qu'ils ont opprimés, & non à la tête d'une abſurde mythologie; ce qu'on raconte d'eux peut avoir été exagéré par la terreur, mais n'offre rien d'évidemment abſurde; c'étoit des ſauvages de près de dix pieds de haut, qui vivoient de ce qui auroit fait la ſubſiſtance de cinquante Américains, qui mangeoient de tems en tems des hommes & qui violoient beaucoup de filles: il y a loin de ces Titans Indiens aux Ephialtes, aux Antée & aux Briarée, qui, au rapport d'Ovide, au lieu d'air reſpiroient des flammes; avoient reçu de la nature cent mains, mangeoient des montagnes à leurs déjeûnés, ou bien s'amuſoient à les jeter à la tête de Jupiter.

En 1522, Magelian, dans ſon fameux

voyage autour du monde, vit ces colosses Américains : ils lui parurent avoir dix pieds de haut, & le gosier si large qu'ils y faisoient entrer une fleche de la longueur d'un pied & demi (*).

Environ cinquante ans après, Drake en vit huit sur les côtes de la Patagonie, qui jeterent l'épouvante dans son équipage (**) : ce navigateur célebre échappa à la dent de ces géans, pour se voir manger bientôt après par des crabbes.

En 1592, trois matelots du vaisseau de Cavendish, furent sur le point d'être écrasés par les quartiers de rochers, que leur lança dans la mer un des Polyphêmes du détroit de Magellan (†).

Tous les voyageurs qui dans le seizieme

(*) *Histoire des Indes occidentales* par Wilflicht, & Traduction françoise du *Journal de Pigafetta*, qui rédigea le voyage de Magellan.

(**) Argensola, *Histoire des Moluques*, Liv. III.

(†) *Relation de Knivet*, dans la collection de Purchass, tome IV, liv. VI.

L'HOMME SEUL.

ſiecle parcoururent la mer du ſud, parlerent de l'exiſtence des géans du cercle Antarctique comme d'une vérité reconnue (*). Il eſt vrai que tous ceux qui y naviguerent dans le dix-ſeptieme ſiecle, s'accorderent auſſi à n'y voir que des hommes d'une taille ordinaire; mais cette contradiction apparente diſparoît bientôt à la lumiere de l'examen.

Les géans de la Patagonie ne forment & ne peuvent former qu'une nation très-peu étendue: il eſt probable qu'alarmés par les deſcentes continuelles des Européens, ils ſe ſont retirés de tems en tems dans l'intérieur des terres, aimant mieux affronter les foibles ſarbacanes des Américains, que de lutter avec des étrangers armés du tonnerre.

Alors les navigateurs qui ne virent plus ſur

(*) *Voyez* le récit de Sarmiento, dans l'*Hiſtoire des Moluques* d'Argenſola, liv. III; celui du capitaine Hawkins dans Purchaſs, tome IV, liv. VII; celui de l'amiral Hollandois Olivier de Noort. Ibid. tome I, liv. II; & la traduction du voyage de Sebald de Wert, dans le tome II du *Recueil de la Compagnie des Indes.*

PARTIE II.

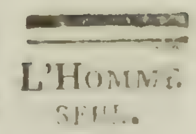
la côte que des ſauvages d'une taille ordinaire, en conclurent qu'elle n'avoit jamais été habitée par des coloſſes; ils raiſonnerent auſſi conſéquemment que ce Suédois, qui n'ayant paſſé qu'un quart-d'heure au Sénégal & n'ayant vu que des François dans notre comptoir, mit ſur ſes tablettes : *Obſervez qu'il n'y a plus de negres en Afrique.*

Les preuves de l'exiſtence des géans Américains renaiſſent en foule au dix-huitieme ſiecle : ſans parler ici du capitaine Harrington, de Frezier & de Shelwoort (*), le Commodore Byron, qui en 1764 & 1765 fit le tour du globe, porta cette vérité hiſtorique juſqu'à la démonſtration (**). L'année ſuivante

(*) *Hiſtoire des navigations aux terres Auſtrales* du préſident de Broſſes, tome II, page 329. Voyage de Frezier, page 76, &c.

(**) « Ces hommes giganteſques (dit l'éditeur du » voyage) parurent auſſi étonnés de nos mouſquets » que nous l'étions de leur taille.. .

» Le Commodore fit aſſeoir ces ſauvages & leur diſ» tribua des colifichets.... Leur grandeur étoit ſi ex» traordinaire, que même aſſis ils étoient preſqu'auſſi



deux François, MM. Duclos & la Giraudais, partis des isles Malouines pour visiter le détroit de Magellan, revirent ces géans (*), & confirmerent le récit du chef-d'escadre Anglois. Afin de pousser le scepticisme dans ses derniers retranchemens, ils apporterent en France des habits & des armes de ces colosses du Nouveau-Monde (**), & il ne resta plus de ressources aux écrivains qui s'étoient arrangés pour mettre les Patagons au rang des

» hauts que l'amiral debout.... Leur taille moyenne » parut de huit pieds, & la plus haute de neuf pieds » & plus: (observez que le pied d'Angleterre a près » d'un pouce de moins que notre pied de roi); la stature » des femmes est aussi étonnante que celle des hommes, » & on remarque dans leurs enfans les mêmes pro- » portions. » *Voyage autour du monde* de Byron, traduction françoise, page 73, &c.

Les Patagones caresserent le Commodore; *mais*, dit l'historien Anglois, *leurs caresses furent si expressives que j'eus beaucoup de peine à m'en débarrasser.* --- Ce trait a été omis dans la traduction.

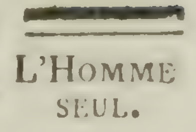
(*) Voyez *Voyage aux isles Malouines* de dom Pernetti, seconde édition, tome II, page 122, tout le chapitre.

(**) On peut les voir dans le cabinet de l'administrateur des postes d'Arboulin.

Vampires, que la voie des épigrammes.

Parmi ces Pyrhoniens, celui qui fit le plus de bruit fut l'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains* : c'est un spectacle plaisant que de le voir passer en revue tous les navigateurs qui ont eu l'audace d'écrire une vérité qui le contrarie; accuser le chevalier Pigafetta d'être sans lumieres, parce qu'il étoit ultramontain; faire de Sarmiento un héros visionnaire; prétendre que le rédacteur du voyage de Spilberg prenoit des géans, qui sautent d'une éminence à une autre, pour des rochers ; & supposer que le Commodore Byron a été gagné par le ministere Anglois, pour débiter des contes de Gargantua, &c. &c. &c. (*). Malheureusement ce grand principe d'histoire naturelle qu'il y a des géans dans les Terres Magellaniques, faisoit écrouler par la base tout le systême de notre philosophe sur la foiblesse originelle des indigenes du

(*) Voyez *Recherch. philos.* tome I, depuis la page 281 jusqu'à la fin, & sa *Réponse à dom Pernetti.*



Nouveau-Monde, & un écrivain n'adopte pas volontiers une vérité qui lui coûteroit le ſacrifice de trois volumes de paradoxes.

A Dieu ne plaiſe, au reſte, qu'en admettant ſur le globe des géans, comme individus & comme corps de nation, j'adopte toutes les rêveries qu'ont fait naître en Europe les ſquelettes des eléphans & des hippopotames: ſi jamais la balance de la philoſophie fut néceſſaire, c'eſt dans cette matiere, où il s'agit de peſer avec ſoin l'autorité de chaque voyageur, de diſtinguer l'audace du charlatan qui trompe, de l'aſſurance de l'homme de lettres qui eſt trompé, & de mettre à-la-fois un frein à la crédulité & au ſcepticiſme.

D'abord les anciens qui mêloient ſans ceſſe leur mythologie à leur hiſtoire naturelle, ne nous ont guere tranſmis, ſur l'article des géans, que des contes populaires : que penſer de ces ſquelettes de trente coudées dont parle Philoſtrate; de celui de quarante-ſix qu'on rencontra, au rapport de Pline, dans la caverne

d'une montagne de Crete; & de cet autre de soixante, exhumé, à ce que dit Strabon, en Mauritanie, qu'on prit pour le corps du géant Anthée, étouffé entre les bras d'Hercule? Les dimensions de pareils colosses peuvent convenir à Micromegas, ou à l'Ange à soixante-dix mille têtes de Mahomet, mais non à des corps organisés comme les nôtres; c'est qu'avec l'imagination qui voit des hommes de soixante coudées, on fait plus aisément des romans philosophiques, ou même une religion, que de bons mémoires de physique.

En général, il y a une nuance marquée dans toutes les productions de la nature; le globe n'est pas peuplé uniquement de blancs & de noirs; mais l'espece humaine passe par mille teintes différentes, avant d'arriver à la couleur d'un negre d'Angola, ou à la blancheur d'une Géorgienne : par le même principe, la nature ne saute pas tout d'un coup des hommes de dix à douze pieds à des géans de soixante coudées : il y auroit des tailles colos-

ſales moyennes entre cet Anthée & nos Patagons, & où les trouver, ſinon dans les métamorphoſes d'Ovide, ou dans les voyages de Gulliver ?

Avec ce raiſonnement on pourroit infirmer la fameuſe découverte qui ſe fit en 1613, dans le Dauphiné, ſur les terres du ſeigneur de Langeon.

On trouva, dit-on, dans une ſablonniere, à dix-huit pieds en terre, un tombeau renfermant un cadavre de vingt-cinq pieds & demi de long, avec cette inſcription : *Teutobochus Rex* (*). Cette découverte alluma une guerre très-vive entre les gens de lettres & les médecins. Roland, à la tête de la faculté, ſoutint que le prétendu ſquelette n'étoit qu'un amas de dents de baleines ou d'os foſſiles : les ſavans écrivirent d'immenſes diſſertations, pour prouver que ce Teutobochus devoit être le roi des Teutons & des Cimbres vaincus par

(*) *Mémoire de Trévoux*, janvier 1723, page 25.

Partie II.

Marius; on se dit beaucoup d'injures littéraires de part & d'autre; & aujourd'hui le tombeau & les livres qu'il a fait naître sont également oubliés.

Il falloit qu'en 1678, le ridicule que la philosophie avoit jeté à-la-fois sur les ennemis de Teutobochus & sur ses partisans, ne fût pas encore tout-à-fait effacé, puisqu'un charlatan qui se disoit possesseur de la dent canine du géant Og, & qui l'envoya à Vienne pour en avoir deux mille sequins, ne put en trouver un écu; l'empereur qui soupçonna que le géant Og pouvoit bien n'avoir été qu'un eléphant, fit renvoyer la relique à Constantinople.

L'aurore de la philosophie, qui vint éclairer le commencement du dix-huitieme siecle, sembloit avoir fait disparoître pour jamais tous ces phantômes de la crédulité, tels que les sorciers, les vampires & les géans Anthée ou Teutobochus; mais, en 1746, une lettre de Smyrne insérée dans le Mercure (*), fit ajouter

(*) C'est celui de juillet. *Voyez* la page 176.

de

de nouvelles pages aux anciennes erreurs ſur la Gigantologie.

L'HOMME SEUL.

On trouva, dit-on, dans un village de Macédoine, nommé Calonbella, à ſix lieues de Salonique, le ſépulcre du géant le plus prodigieux dont il ſoit fait mention dans les annales de la terre. Queſnet, conſul de France en Grece, fit dreſſer un procès-verbal de la découverte ; & il paroît par ce monument que la derniere phalange du petit doigt avoit ſeule dix pouces de longueur, qu'une des dents peſoit dix-huit livres, & que le crâne pouvoit renfermer quinze quintaux de bled : en calculant toutes les dimenſions du ſquelette & l'eſpace qu'il occupoit dans ſa tombe, on ſuppoſe que le géant avoit au moins cent ſoixante-dix pans de hauteur, c'eſt-à-dire, plus de cent quarante pieds. -- Ce trait a ſervi à Telliamed à mettre une nouvelle bordure à ſon tableau des hommes-poiſſons.

Le fait le plus embarraſſant à expliquer, parce qu'il ſe trouve dans les Ephémérides des

PARTIE II.

curieux de la nature, est celui du squelette de dix-huit pieds qu'on trouva embaumé le siecle dernier, dans une grotte d'un jardin de la haute Calabre : des physiciens ont beau dire que ces os étoient ceux d'un éléphant ; on ne s'avise pas d'accorder à un quadrupede de l'Asie les honneurs de l'embaumement, surtout en Italie : ce ne seroit tout au plus qu'à Siam ou au Pégu, qu'on feroit une momie après sa mort, d'un éléphant blanc, dont la superstition auroit fait un Dieu pendant sa vie.

Ma raison admet avec bien moins de peine ces géans de sept pieds & demi qu'on trouva, il y a environ vingt ans, dans un tombeau de pierre de taille, entre Preston & Kennicott (*).

Ma crédulité ira même jusqu'à ne point contredire les Transactions philosophiques de la société royale de Londres, dans la descrip-

(*) *Affiches de Paris*, année 1755.

tion du crâne d'un géant de douze pieds (*).

Paſſé ce terme, je ne balancerai pas à prononcer que tous les ſquelettes offerts par la charlatanerie philoſophique, à la crédulité populaire, ne ſont que des amas d'oſſemens de giraffes, d'hippopotames, d'éléphans ou de rhinoceros.

Quant aux cadavres giganteſques qu'on a exhumés en différens tems dans l'iſle de Sainte-Hélene, à Mexico & au Pérou, il me ſemble qu'on ne peut réſoudre le problême, qu'en ſuppoſant que ce ſont des oſſemens qui appartiennent aux ancêtres des Patagons.

D'abord, il n'y a dans tout le Nouveau-Monde, ni giraffe, ni hippopotame, ni éléphans, ni rhinoceros : la nature qui a conſervé ſa vigueur dans les reptiles, y eſt totalement dégénérée dans les quadrupedes (**).

(*) *Voyez* numéros 168 & 169.

(**) Le tapir qui n'eſt que de la grandeur d'un veau, eſt le plus grand des quadrupedes qu'on ait trouvé en Amérique.



PARTIE II.

L'auteur des *Recherches philoſophiques*, n'oſant nier tout-à-fait la découverte de ces grandes dépouilles coloſſales, ſuppoſe qu'elles appartiennent à des quadrupedes inconnus qui habitoient le Nouveau-Monde, avant la grande révolution phyſique qui l'a dégradé ; mais par quelle manie recourir à de grands animaux inconnus, quand on a ſous les yeux de grands hommes, vivant de tems immémorial dans les terres Magellaniques ? De plus, eſt-il néceſſaire de faire ſubir à la moitié du globe un cataclyſme qui anéantiſſe ou dégrade l'eſpece animale, pour expliquer à quel degré de l'échelle des êtres on doit placer des ſquelettes de douze pieds ?

Cependant cette idée eſt bien moins bizarre encore que celle du paſteur Bertrand, qui ne voyant dans le globe qu'un vaſte amas de décombres, ſuppoſe qu'il fut autrefois habité par des anges qui ſe révolterent, & furent foudroyés : leurs membres mutilés, ſuivant cette hypotheſe, ont produit tous les grands

ſquelettes & oſſemens foſſiles qui ſont parſemés dans les deux continens (*). Ainſi ce ſont Aſtaroth, Satan & Belzébuth qui ont fourni la dent molaire du géant Og, le cadavre du roi Teutobochus, le crâne du coloſſe de Salonique, & les os pétrifiés des ancêtres des Patagons.

C'eſt aſſez repaître la curioſité des erreurs de l'eſprit humain ſur les géans; il eſt tems de réſumer quelques principes qui peuvent ſervir au philoſophe de la nature.

La nature peut faire des géans parmi les hommes, comme parmi les quadrupedes & parmi les végétaux.

Il y a eu de tout tems des individus humains dont la taille coloſſalle a excité l'admiration du peuple, & l'envie de ceux qui n'étoient que des nains dans la claſſe des naturaliſtes.

Un de ces hommes giganteſques a trouvé une femme d'une taille coloſſale, & voilà un peuple de géans, voilà des Patagons.

(*) *Eſſai ſur l'origine de la population de l'Amérique*, tome II de l'édition in-12, page 298.

PARTIE II.

Juſqu'ici nous n'avons de monumens authentiques que ſur des géans d'un peu plus de dix pieds ; mais que ne feroit peut-être pas la nature, ſi une révolution phyſique du globe le ramenoit dans ces tems heureux, où l'angle d'inclinaiſon de l'équateur ſur le plan de l'écliptique étoit effacé ? les hommes n'ayant point alors à lutter contre l'intempérie des ſaiſons, jouiſſant d'un ciel toujours ſerein, & vivant, ſur un ſol également fertile, pourroient, je penſe, réaliſer la fable de Tecolochus, & vivre dix fois autant que Fontenelle.

Si les globes qui roulent dans l'immenſité de l'eſpace ſont habités par des intelligences qui nous reſſemblent, il eſt probable que ceux dont le diametre eſt plus grand que celui de la terre, ſont auſſi peuplés d'hommes de plus haute taille ; peut-être y a-t-il des mondes autour de Sirius où vivent des géans, devant qui nous ne ſerions que des infiniment petits ; ce qui ne laiſſeroit pas que d'humilier un peu l'orgueil de nos philoſophes.

Depuis les grandes révolutions que notre planete a souffertes, il est difficile qu'un peuple de géans s'étende & se perpétue : ajoutons que la jalousie du commun des hommes mettra un obstacle éternel à sa propagation ; & que serviroient à une armée de Patagons les armes de la nature contre celles de l'industrie ? un canon de quatre livres de balles, ne rend-il pas tout égal entre un Lapon & un homme de dix pieds ?

J'expose ici les effets du machiavélisme européen, mais je ne le justifie pas ; ce sera toujours à mes yeux un crime atroce de chercher à anéantir une race d'hommes, uniquement à cause de sa supériorité, & de punir des géans de ce que la nature ne nous a pas donné leur embonpoint, leurs organes & leur taille.



ARTICLE IV.

Des Nains.

PARTIE II.

Si la vanité humiliée a fait naître tant de doutes sur l'existence des Patagons, cette même vanité satisfaite a multiplié les contes populaires sur la race dégénérée des nains.

Aristote, qui vouloit peut-être consoler Alexandre de sa petite taille, s'étend, dans son histoire des animaux, sur les Pygmées, sorte d'avortons de l'espece humaine, qui devroient n'avoir qu'environ deux pieds de hauteur ; il combat les sceptiques qui révoquent en doute ce phénomene, & il place ces embryons vivans en Egypte vers les sources du Nil (*).

(*) Le texte est clair ; l'interprete latin qui traduit toujours mot pour mot, s'exprime ainsi : *Hic locus est quem incolunt Pigmæi, non enim id fabula est.* Hist. anim. lib. VIII. Alexandre paya à son précepteur près de trois millions ses contes & ses recherches en histoire naturelle, & peut-être ses recherches à cause de ses contes.

Malheureuſement Ariſtote ſe trompe à-la-fois comme géographe, comme hiſtorien & comme philoſophe : les ſources du Nil ne ſont pas en Egypte, mais en Ethyopie ; il n'y a jamais eu de race humaine ſeulement de la taille des Lapons, ni dans les états de Pharaon, ni parmi les negres ; enfin, un peuple nain de deux pieds de haut eſt impoſſible, tant que la nature ne formera pas des êtres intermédiaires, entre lui & les Eſquimaux qui ont quatre pieds.

Pline a travaillé ſur des mémoires infideles, quand il place des Pygmées parmi les Scythes : s'ils avoient exiſté, ils n'auroient pu ſe propager au-delà d'une génération, au milieu d'un peuple féroce, avant qu'il eût des loix, & lors même qu'Anarcharſis lui en eut donné.

Philoſtrate, de ſon côté, affirme que les Pygmées habitent ſur les bords du Gange ; mais il affirme auſſi qu'Apollonius opéroit en ſe jouant les plus grands miracles ; & quand on fait du Comus de Thyane un Thauma-

turge, on peut faire des sujets de Porus des Pygmées.

Le plus absurde des partisans des Pygmées est, je crois, Ctésias, qui prétend qu'ils forment la compagnie des gardes du plus puissant des rois de l'Inde, & que ce monarque en a trois mille à sa solde ; trois mille soldats d'environ vingt pouces de haut : voilà un singulier rempart pour ces trônes mobiles de l'Asie, que sous le plus léger prétexte renverse un mécontent, pour en être bientôt renversé à son tour !

Homere a peut-être donné lieu à toutes ces rêveries, en comparant, dans le troisieme chant de l'Illiade, les Troyens à des Grues qui fondent sur des Pygmées : si l'Arioste avoit écrit dans le siecle d'Homere, il est probable que nous aurions en plusieurs volumes l'histoire des Hipogryphes.

Les visionnaires qui ont écrit celle des Pygmées, leur ont donné des ennemis dignes d'eux : voilà les commentateurs d'Homere qui

L'HOMME SEUL.

leur font faire la guerre aux grues; Ménéclès, dans Athenée, soutient qu'ils combattent en bataille rangée les compagnies de perdrix; & d'autres écrivains plus fous encore, prétendent qu'ils montent sur les perdrix même pour se battre avec les grues : probablement que ces perdrix, qui portoient des cavaliers de deux pieds de haut, avoient du moins la taille d'une autruche (*).

Paracelse est le dernier savant qui ait écrit en faveur des Pygmées; il est vrai qu'il les place dans la région aérienne, & ce n'est sûrement pas dans la compagnie des Sylphes & des Gnomes que les physiciens iront les chercher.

(*) Pigafetta encore plus absurde, raconte que dans l'isle de Aruchetto il y a des nains d'une coudée de long, qui ont des oreilles si larges qu'ils peuvent se coucher sur l'une comme sur un matelas, & faire servir l'autre de couvérture.

Ce délire de la crédulité a passé jusqu'à ce siecle; on a vu le moine Mésange, dans une description du Groënland, peupler le Nord de diables & d'oyes sauvages, qui se battent avec les pygmées de ces climats, & après leur victoire les transportent au-delà des nues, probablement à la queue de quelque comete.

Laiſſons-là les romans poétiques d'Homere, les romans hiſtoriques de Philoſtrate & les romans chymiques de Paracelſe : appuyons-nous de quelques faits & de quelques raiſonnemens pour nous traîner vers la vérité.

Il n'y a pas plus de Pygmées de vingt pouces que de géans de vingt pieds.

Mais tous les monumens les plus authentiques atteſtent qu'il y a des peuples nains d'environ quatre pieds de haut, au nord de l'Europe, dans la partie ſeptentrionale du Nouveau-Monde, & au centre de l'isle de Madagaſcar.

Tous les phyſiciens de l'Europe connoiſſent les Lapons, les Zembliens, les Samojèdes & les Groënlandois, eſpece d'avortons de la race humaine, ayant à peine quatre pieds de haut; joignant à ce vice héréditaire une peau baſanée, une voix grêle, une groſſe tête & un nez écraſé; condamnés à vivre ſous terre, des nuits de pluſieurs mois; aveuglés de bonneheure par la réflexion des neiges éternelles de leur climat, & fiers cependant de leur dégra-

dation, comme une Géorgienne le feroit de fa beauté.

L'HOMME SEUL.

L'homme moral, chez ces habitans du cercle polaire, femble auffi dégénéré que l'homme phyfique : fuperftitieux comme des Egyptiens, ftupides comme des negres-blancs, offrant leurs femmes difformes aux étrangers qui les dédaignent ; le phyficien eft tenté de les prendre pour la race intermédiaire, qui fépare l'homme de l'ourang-outang.

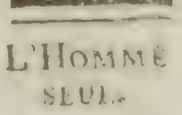
Ce portrait convient prefqu'en tout point à ces hommes qui végetent au Nouveau-Monde, depuis la terre de Labrador & la baye d'Hudfon, jufqu'aux dernieres régions habitées du pole : on remarque feulement que le voifinage de la mer les rendant plus induftrieux, ils fe conftruifent des canots légers qui fe ferment hermétiquement, que les vagues renverfent, mais ne peuvent engloutir, & à l'aide defquels ils entreprennent, fans bouffole, des voyages de long cours ; ajoutons à ces fingularités, qu'ils aiment leur patrie comme

Caton aimoit Rome, & Sidney la Grande-Bretagne : cependant cette patrie ingrate ne fournit pas même à leurs besoins, & c'est par nécessité qu'ils sont Ichtyophages.

Les naturalistes ont jusqu'ici soutenu que si les habitans du nord de l'Europe, ou de celui du Nouveau-Monde étoient des nains, c'est que l'âpreté du froid contractoit leurs fibres, rapétissoit leur taille & dégradoit leur machine : malheureusement cette idée n'est qu'un système, parce qu'il est démontré que si la nature a mis des peuples nains vers le pole, elle en a aussi placé sous la zone torride.

C'est l'ingénieux Commerson, envoyé aux Indes par le gouvernement pour le progrès de l'histoire naturelle, qui constata le premier cette découverte ; je connois la lettre qu'il écrivit à ce sujet au président de Brosses, & qui a fait naître un mémoire curieux, lu en 1772, dans une académie.

Au centre de l'isle de Madagascar est un peuple nain, connu des insulaires sous le nom



de Quimosses : leur taille est d'environ quatre pieds : ils ont la peau d'un noir très-clair, les membres gros & de la laine frisée sur la tête (*); retranchés dans les montagnes qu'ils habitent, & n'ayant à opposer que leurs zagaies à l'artillerie des Européens & des Malgaches, ils ont, dit-on, su maintenir leur indépendance; mais il est plus probable qu'ils ne doivent leur liberté qu'à leur indigence & à leur foiblesse : les peuples qui les environnent ont dû être peu ambitieux de conquérir des rochers, & de faire des nains esclaves.

En général, c'est peut-être un bonheur pour les nains des deux mondes d'être nés petits, foibles & hideux, ils ne subiront point les contraintes & les opprobres de la servitude;

(*) Quant aux femmes, celle que Commerson vit chez le comte de Modave, gouverneur du Fort-Dauphin, & qui étoit âgée de trente ans, avoit le sein parfaitement plat : si toutes les Quimosses ont la même organisation, elles forment un contraste si gohier avec les naines de la Laponie & de la baye d'Hudson, dont les mamelles sont assez longues pour qu'elles donnent à tetter aux enfans pardessus l'épaule.

Partie II.

incapables de discipline dans les armées, sans vigueur pour les travaux des mines & des sucreries & trop peu intelligens pour vivre dans les serrails, ils échappent par leur inertie même à toute l'activité de la tyrannie; l'habitude où ils sont de vivre isolés dans leurs déserts, les empêche de comparer leur organisation avec celle du reste des hommes: ainsi le mal physique pour eux n'est presque rien: quant au mal moral, puisqu'ils ne le doivent qu'à eux-mêmes, ils auroient tort de s'en plaindre.

Il est donc inutile d'inviter ici l'Europe à la tolérance: les nains paroîtront toujours trop vils aux persécuteurs de l'espece humaine, pour être mis au nombre de leurs victimes: la fierté des tyrans dédaignera des êtres que leur rage ne peut opprimer: pour le philosophe, il n'opprime ni ne dédaigne personne, parce que rien n'est vil, ni coupable à ses yeux, de tout ce qu'a fait la nature.

ARTICLE

ARTICLE V.

D'un paradoxe sur l'enfance des peuples du Nouveau-Monde.

L'Homme seul.

Le Pline françois avoit conjecturé que la nature encore dans son adolescence au Nouveau-Monde, n'avoit commencé que depuis peu à y organiser les êtres (*). Ce peu de lignes germant dans une imagination ardente, a fait naître les trois volumes des *Recherches philosophiques sur les Américains* : ouvrage singulier, mais plein de connoissances, & qui feroit desirer que l'auteur au lieu de faire revivre Telliamed, eût voulu être lui-même.

Un ouvrage de la nature de celui-ci ne comporte point une critique étendue ; & quand même il l'exigeroit, mon adversaire étant vivant, ma plume pacifique craindroit de s'y

(*) Ce naturaliste, au reste, a déclaré que son hypothese n'embrassoit que les plantes & les animaux ; il a mieux aimé être inconséquent que dangereux.

arrêter ; je me contenterai donc d'un petit nombre d'obſervations que je ſoumets d'avance aux lumieres de l'écrivain ingénieux que je ſuis contraint de réfuter.

Tout le livre de notre philoſophie eſt fondé ſur ce principe, que les Américains ont toujours été ſans force phyſique, ſans vigueur dans l'ame & ſans caractere ; qu'on doit les conſidérer comme une race d'hommes enfans, & une eſpece déjà dégénérée en ſortant des mains de la nature.

Mais ſuppoſer cent cinquante millions d'hommes enfans, c'eſt calomnier le Nouveau-Monde ; & avancer que les eſpeces dégénerent dans leur germe, c'eſt calomnier la nature.

Des hommes condamnés, comme l'imbécille Ibrahim, à une enfance éternelle, devroient annoncer dans le phyſique de leurs perſonnes la foibleſſe de leur intelligence : leurs organes devroient être altérés ou obſtrués, & c'eſt ce qu'on n'a pas encore remarqué dans les Américains : au tems de la découverte du

L'HOMME SEUL.

Nouveau-Monde on y rencontra des peuples tels que les Caraïbes, qui par la finesse des sens & la vigueur du tempérament, se trouverent plus hommes que leurs conquérans : la taille des sauvages dans l'hypothese du philosophe, devroit encore désigner leur enfance : or, il avoue que les Américains étoient à peu près aussi grands que les Castillans qui les subjuguerent (*) ; & ce qui n'est pas moins vrai, quoiqu'il ne l'avoue pas, c'est que de tems immémorial les Terres Magellaniques ont été habitées par des géans.

Des enfans ne se rassemblent pas en corps de peuple; ainsi des peuples enfans sont une contradiction dans les termes.

Des enfans sans vigueur & dégénérés dès le berceau ne sauroient se propager : or, malgré l'intempérie de l'air, l'humidité malfaisante du sol & le grand nombre de maladies épidémiques, dont l'indigene du Nouveau-Monde, étoit affiégé, la population de ce

(*) *Recherch. philosoph. sur les Améric.* t. I, p. 35.

continent a été prodigieuse. Je ne m'autoriserai point de l'hyperbolique Riccioli, qui mettoit trois cents millions d'hommes en Amérique au tems de sa découverte; mais le judicieux Sulmich, qui a passé quarante ans de sa vie à faire des recherches sur la population de ce globe, est persuadé que le Nouveau-Monde avant Colomb ne pouvoit pas contenir moins de cent cinquante millions d'hommes : ce seroit environ vingt millions de plus qu'en Europe. Quoi ! la nature auroit pu placer cent cinquante millions d'enfans dans un hémisphere ! Si cela est, elle n'a placé dans l'autre, d'hommes faits, que le philosophe que je réfute.

Comment ose-t-on affirmer que tous les Américains sont nécessairement sans vigueur physique ? a-t-on oublié le mot de Guatimosin étendu sur un bûcher ardent : *& moi, suis-je sur un lit de roses ?* Ne subsiste-t-il plus aucune relation sur ces sauvages du Nord de l'Amérique, qui tourmentés plus cruellement que Régulus dans Carthage, insultent à la pusilla-

nimité de leurs bourreaux, & entonnent l'hymne de leur mort comme si c'étoient des chants de victoire ?

L'HOMME SEUL.

Je sais que les Espagnols répandirent d'abord que les sauvages des Indes occidentales pourroient bien n'être que des Ourang-Outangs, & il fallut une bulle du pape pour les remettre au rang des hommes ; mais ces brigands qui dévasterent le Nouveau-Monde ne cherchoient, en le calomniant, qu'à justifier leurs massacres : & quel besoin avoit l'auteur des *Recherches philosophiques* de calomnier les Américains, lui qui a écrit avec une plume de feu en faveur de la tolérance, & dont l'ame honnête s'indigne, à chaque page, des attentats du fanatisme contre la morale de la nature ?

Une preuve, dit-on, que l'indigene du Nouveau-Monde est un enfant ou un homme dégénéré, c'est qu'on ne peut appeller un Espagnol *Américain*, sans lui faire le plus grand des outrages (*). Mais après les meurtres

(*) *Recherch. philosoph.* tome II, page 164.

PARTIE II.

abominables commis de ſang-froid par les Nunnès, les Cortès & les Pizarre, penſe-t-on qu'on auroit flatté un Américain en le nommant *Eſpagnol?* Pour moi, ſi je pouvois être offenſé par des noms, je le ſerois bien moins de celui de la colombe ſtupide qui meurt ſans ſe défendre, que de celui de l'épervier féroce qui la déchire.

Les faits particuliers qu'on pourroit alléguer en faveur de l'enfance des Américains ne ſont point concluans aux yeux des naturaliſtes : il eſt vrai que dans toute l'étendue du Nouveau-Monde les hommes étoient imberbes, comme les enfans & les eunuques ; mais les Chinois le ſont auſſi, du moins il ne leur croît que deux ou trois épis au menton ; or, il n'y a point de climat ſur toute la ſurface du globe où la population ſoit plus immenſe : c'eſt cette partie de l'Inde, & non le Nord de l'Europe qu'il faut appeller, avec Jornandès, la fabrique du genre humain.

Notre ſceptique, qui ne reconnoît d'autres

L'HOMME SEUL.

autorités que celles qui favorisent ses paradoxes, infirme tous les récits que les voyageurs ont fait de l'état florissant des empires du Nouveau-Monde; il suppose qu'il est impossible que Mexico eût sous le regne du dernier Montézuma soixante-dix mille maisons & trois cents cinquante mille habitans, puisqu'aujourd'hui on n'y compte que soixante mille ames en y comprenant les negres, les mulâtres, les indigenes & leurs conquérans (*). Mais quel parallele peut-on faire de Mexico sous l'inquisition Espagnole & de Mexico sous ses rois? Ne sait-on pas que Cortès, à la tête de ses trois cents brigands, ne put s'y maintenir qu'en égorgeant les deux tiers des habitans? Ne sait-on pas qu'à cause de l'intempérie du climat, l'Afrique & l'Espagne s'épuisent à y envoyer des colonies? Est-ce après avoir fait d'une ville le tombeau de ses citoyens que l'Européen, qui meurt de la peste sur ses ruines, doit faire un crime à la nature de sa dépopulation?

(*) *Recherch. philosoph.* tome II, page 202.

Il suffit souvent qu'une ville cesse d'être indépendante pour perdre sa population : voyez Athenes sous ses Archontes, & Athenes sous les Bachas Ottomans; Rome gouvernée par Paul Emile, & Rome sanctifiée par les papes.

On voit à la lecture réfléchie des *Recherches philosophiques*, que l'auteur en compulsant les voyages, a soin d'en emprunter tout ce qui peut favoriser son opinion, & de supprimer toutes les autorités qui le contredisent. Mais comment, quand on a assez de talens pour annoncer la vérité, ne les emploie-t-on qu'à créer un systême?

Quand on parcourt un ouvrage dans l'intention de s'en faire une autorité, on lit souvent ce qu'on desire d'y trouver, plutôt que ce qui s'y trouve réellement : on se fait accuser par le philosophe d'enthousiasme, & par l'ignorant de mauvaise foi.

A Dieu ne plaise que je mette du fiel dans une critique, que je ne fais que malgré moi! mais je suis blessé à chaque page de l'artifice

avec lequel les Recherches philoſophiques ſont écrites : par exemple, parce que M. de la Condamine a écrit que les Yameos & les Braſiliens ont une arithmétique qui ne va pas au-delà du nombre trois, pourquoi notre philoſophe affirme-t-il que c'eſt le défaut général de toutes les langues du Nouveau-Monde (*)? Tous les peuples de l'Amérique ſont-ils des colonies des Yameos & des Braſiliens? &

L'HOMME SEUL.

(*) Voici le texte de deux écrivains, liſez & jugez: « Poettarrarorincouroac ſignifie dans la langue des Yameos, peuple de l'Amérique méridionale, le nombre de *trois*: heureuſement pour ceux qui ont affaire à eux, leur arithmétique ne va pas plus loin. Quelque peu croyable que cela paroiſſe, ce n'eſt pas la ſeule nation indienne qui ſoit dans ce cas; la langue braſilienne, parlée par des peuples moins groſſiers, eſt dans la même diſette; & paſſé le nombre *trois*, ils ſont obligés pour compter d'emprunter le ſecours de la langue portugaiſe. --- *Voyage de M. de la Condamine*, page 66.

» Les langues de l'Amérique ſont ſi bornées, ſi deſtituées de mots, qu'il eſt impoſſible de rendre par leur moyen un ſens métaphyſique: il n'y a aucune de ces langues dans laquelle on puiſſe compter au-delà de trois. » --- *Recherch. philoſoph. ſur les Améric.* tome II, page 162.

deux hordes de ſauvages ont-elles envoyé ſur la moitié du globe des miſſionnaires pour y prêcher la néceſſité d'admettre leurs uſages abſurdes, les glouſſemens de leur idiôme & la ſtérilité de leur arithmétique ?

Le grand défaut du Livre que j'analyſe, eſt de généraliſer tout : parce que les Yncas ſe ſont mal défendus contre Pizarre, donc il eſt de l'eſſence de tout Américain d'être ſans valeur ; parce que les Péruviens, énervés par le ſoleil brûlant de la zone torride, périſſoient par milliers dans les travaux des mines, donc un Algonquin, un Caraïbe & un Patagon ſont des femmes ?

L'intelligence des indigenes du Nouveau-Monde n'eſt pas plus épargnée que leur vigueur phyſique & leur courage : *Au quinzieme ſiecle*, dit notre philoſophe, *il n'y avoit pas un Américain qui ſût lire ou écrire ; & aujourd'hui encore, il n'y en a pas un qui ſache penſer* (*).

(*) *Recherch. philoſ.* tome II, page 153. L'auteur

L'HOMME SEUL.

Si cet axiome eſt vrai, il faut brûler tous les livres : tout le monde connoît les Quipos du Pérou & les tableaux hiéroglyphiques du Mexique ; on voit encore dans la collection de Purchaſs, la traduction d'une hiſtoire de douze empereurs Mexicains, écrite par un Américain, avant l'invaſion de Cortès. Garcilaſſo, de la race des Yncas, a publié celle de ſa malheureuſe patrie; & l'Anglois Timberlake a donné un mémoire raiſonné ſur la poéſie & l'éloquence des Iroquois. -- L'Américain libre avoit les penſées de la nature, & nous n'étions pas à portée de les entendre : l'Américain eſclave maintenant, n'oſe penſer : mais s'il penſoit aujourd'hui, demain il ſeroit libre, & le génie du mal auroit la moitié du globe de moins pour y exercer ſes fureurs.

---

en donne la raiſon dans le même article : *C'eſt que la nature ayant tout ôté à un hémiſphere de ce globe pour le donner à l'autre, n'avoit placé en Amérique que des enfans, dont on n'a pu encore faire des hommes.* --- Il eſt vrai que la nature nous avoit donné du fer, & ce métal a décidé lequel des deux hémiſpheres étoit habité par des enfans ou par des hommes.

PARTIE II.

Les *Recherches philosophiques* en imposent encore, quand elles font entendre que l'Européen qui séjourne dans le Nouveau-Monde, y voit dégénérer son intelligence : le voyage du célebre de la Condamine ne se ressent point de cette inertie épidémique : nous avons d'excellens mémoires sortis de l'académie des sciences fondée à Philadelphie, & c'est dans ce climat dégradé que Franklin est devenu le Descartes de l'électricité.

J'en ai dit assez pour réhabiliter le nouveau continent, & je termine ici ma critique que j'aurois desiré de n'avoir jamais eu occasion de commencer.

La nature ne s'est donc pas méprise dans un hémisphere entier. Les Américains sont donc des hommes.

Quoi ! les Américains sont des hommes ? & vous, brigands de la Castille, vous avez été à leur chasse comme les Anglois l'ont été à celle des loups, destructeurs de la Grande-Bretagne.

Et toi, premier évêque de Mexico, fanatique Sumarica, tu as fait bruler leurs livres, pour qu'il ne restât sur les ruines de la patrie des Américains aucun monument de leur intelligence.

Et vous, monstres de la propagande, vous avez été, la croix d'une main & le poignard de l'autre, punir l'adorateur pacifique du soleil, de n'avoir jamais adoré des dieux antropophages.

Colomb, je respecte ta mémoire, tu ne gouvernas point les Indiens avec un sceptre de fer; tu conduisis des vautours au Nouveau-Monde, mais tu ne l'étois pas, & l'Espagne ingrate t'en punit : si tu avois prévu les tragédies abominables que les vicerois qui te succéderent jouerent en Amérique, tranquille dans les murs de Gênes, tu aurois laissé reposer ce génie pour les découvertes, que la soif de l'or rendit bientôt fatal à un hémisphere.

Mais toi, Cortès, qui, à la tête de tes quatre

cents brigands, fis disparoître en trois ans du Nouveau-Monde trente millions de ses habitans (*); crois-tu que l'enthousiasme de tes historiens & le délire de l'écrivain qui t'a fait le héros d'un poëme épique, m'empêchera de mettre ton nom à côté de ceux des Catilina, des Borgia, des Locuste & des Brinvilliers?

Et toi, Pizarre, qui rendis un Yncas parricide, & qui ensuite le fis pendre. -- Et toi, Nunnès, qui forças le Cacique de Quarequa à s'avouer sodomite, afin de le faire dévorer par des chiens avec tous ses sujets. -- Et toi, Soto, qui menas à la conquête de la Floride un dogue monstrueux que tu appellas Brutus, parce qu'il mangeoit les Indiens (**) : que ne

(*) En 1518 le Mexique, suivant les annalistes Espagnols, étoit peuplé de trente millions d'hommes; en 1521 il étoit déjà désert, & on fut obligé de faire venir des isles Lucayes & des côtes d'Afrique de nouveaux colons, afin que le conquérant qui avoit un trône eût des sujets.

(**) Ce dogue, engraissé de la chair des Américains, fut enfin tué à coups de fleches; *& sa mort*, dit Garcilasso, ou plutôt son stupide rédacteur, *affligea extrêmement les Chrétiens.*

pouvez-vous revivre tous, pour voir l'opprobre, où, malgré vos exploits, l'homme de bien a condamné votre mémoire !

L'HOMME SEUL.

Quoi ! les Américains ſont des hommes, & dans l'eſpace d'un demi-ſiecle il y en a eu cinquante millions d'exterminés, ſoit qu'ils aient été paſſés au fil de l'épée par les Caſtillans, étouffés dans les mines du Potoſi, ſubmergés à la pêche des perles de la Californie, dévorés par les chiens de Soto & de Nunnès, ou brûlés en cérémonie par les Dominicains de la Propagande.

Et l'atroce Sepulveda a décidé théologiquement, que ce n'étoit pas même un péché véniel de tuer un indigene du Nouveau-Monde !

Et le farouche Philippe II, calculoit tranquillement les richeſſes ſtériles de ſon tréſor, tandis que l'Eſpagne s'épuiſoit pour envoyer en Amérique des colonies de tyrans & de déprédateurs.

Illuſtres ſcélérats, qui vous faites un jeu de fouler les mondes, deſpotes, inquiſiteurs, con-

quérans, puissent les hommes s'éclairer enfin sur le machiavélisme de votre politique ! puisse l'enfer engloutir vos divans, vos conseils de guerre & vos autodafé ! & puisse ma haine poursuivre votre mémoire, jusqu'à ce que ce globe que vous avez inondé de sang, cesse d'être habité par la postérité de vos victimes !



ARTICLE

ARTICLE VI.

De l'Homme-marin.

L'HOMME SEUL.

TELLIAMED & l'auteur de la *nature* ont rassemblé sur l'existence de cet homme amphibie une multitude de faits, dont le grand nombre porte le caractere de l'imposture ; quelques-uns sont douteux, & d'autres ont le sceau de l'authenticité (*). Si donc le rapprochement de tous ces faits isolés n'a fait que confirmer le scepticisme des demi-philosophes, c'est que ces deux écrivains semblent avoir moins travaillé pour la vérité, que pour donner une base à leurs systêmes : l'un nous fait poissons pour prouver que l'Océan, il y a quarante mille ans, couvroit le pic de Téneriffe ; & l'autre, plein de son idée sur l'apprentissage de la nature, voudroit que dans le grand

(*) *Voyez Telliamed*, édit. in-12, tome II, page 178, & les *Considérations philosophiques sur la gradation naturelle des formes de l'être*, page 106.

PARTIE II.

attelier où se fabriquent les êtres, l'homme à écailles ne fût qu'une ébauche, tandis que l'homme parfait seroit ce Grec qui servit de modele à l'Apollon du Belvedere.

On ne peut douter que de tems immémorial il n'y ait eu une tradition suivie & uniforme sur l'existence de l'homme de mer : Agatarchide en parle sous le nom d'Œthiops (*) & Pline sous le nom de Triton (**) ; c'est sur ce fondement qu'est bâtie la fable des sirenes, & le fait étoit consigné dans les monumens de

(*) Nous ne connoissons cet écrivain que par la bibliotheque de Photius : il dit que pendant long-tems les pêcheurs ne voulurent ni manger ce poisson ni le vendre, à cause de sa parfaite ressemblance avec nous ; le scrupule cessa bientôt, & les Apigius firent servir l'Œthiops à leur table sans se croire antropophages.

(**) Ce naturaliste cite même des faits arrivés de son tems, tels que l'ambassade qu'on envoya de Lisbonne à Tibere, pour annoncer à ce prince la découverte qu'on avoit faite d'un Triton, qui jouoit du cor sur un rocher de l'Océan ; & le certificat donné à Auguste par un gouverneur des Gaules, sur l'existence de quelques Néréïdes qu'on avoit trouvées mortes sur le rivage. --- Voyez *Hist. natur. lib. IX, cap. V.*

L'Homme seul.

la physique long-tems avant qu'Ovide l'embellit dans ses métamorphoses.

L'œthiops d'Agatarchide est probablement le pécemuger, sorte de poisson antropomorphe, dont le corps humain se termine en queue de poisson, & qu'on pêche de tems en tems dans la mer des Indes Orientales (*) ; c'est le triton à queue de carangue, qu'on vit en 1671 près de l'isle du Diamant (**), & que Glouer

(*) Le texte du grand anatomiste Ruisch n'est pas équivoque : --- *Capitur in mari Orientali Indiæ ad insulas Vissajas piscis quidam.... Humana prorsus figurâ quem pecemuger vocant .... pectus albâ cute contectum, hinc atque hinc paulo latius quam pro corpore mammas extuberans : neque eas ut fœminis pendiculas, sed quales virginibus globosas, plenas lactis candidissimi .... in administris soboli propagandæ membris in utroque sexu nulla ab humanis distinctio : posthac in piscem cauda desinit.* --- Ruisch, *de piscibus*, tit. III, cap I. --- Cette description rend vraisemblable le crime des negres de Mozambique, qui violent, dit-on, le pécemuger pendant sa vie & en abusent après sa mort.

(**) Le procès-verbal de cette découverte est imprimé dans plusieurs livres. --- Le prétendu monstre fut vu à différentes reprises par deux François & quatre Negres qu'on interrogea à part & dont toutes les dépositions se trouverent conformes ; la minute de l'acte est au greffe de la Martinique.

rencontra cinq ans après sur le rivage de la Virginie (*) : on peut le regarder comme l'orang-outang de la mer, ou l'être intermédiaire qui lie l'homme aux poissons.

Au reste, le poisson antropomorphe n'est pas le véritable homme de mer ; il ne faut donner ce nom qu'à la Néréide de Jonston, prise en 1403, dans un lac de la Hollande, & qui n'étoit distinguée d'une Françoise que parce qu'elle ne parloit pas (**) : on peut aussi désigner ainsi l'amphibie, homme parfait quoique couvert d'écailles depuis la ceinture, trouvé sur la fin du siecle dernier dans les mers du Groënland, & qui conduisoit une petite barque faite de peau de requin, avec laquelle tantôt il plongeoit au fond de la mer, tantôt il se jouoit sur sa surface (†) : semblable

(*) Voyez le *Journal des Savans*, année 1676, page 251.

(**) Voyez *Supplément des Ephémérides des curieux de la nature*. --- Cette Néréïde se laissa habiller, consentit à vivre de pain & de lait, & même apprit à filer. --- Il falloit que la nature l'eût faite amphibie.

(†) C'est un vaisseau Anglois de la ville de Hall,

L'HOMME SEUL.

à ces cames qui voguent sur l'Océan dans un tems calme, ayant une coquille élevée afin qu'elle leur serve de voile, & l'autre baissée afin qu'elle leur serve de navire; l'orage vient, & toute la flotte disparoît.

La plus grande difficulté qu'on fasse sur l'existence de l'homme de mer est notre organisation, qui semble nous exclure essentiellement de la classe des amphibies; mais les anatomistes savent assez que le trou ovale qui sert à la circulation du sang dans le fœtus peut

qui fit cette singuliere découverte; l'équipage étoit à cent cinquante lieues de terre occupé de la pêche du Groënland; tout-à-coup sur le midi le navire fut environné de soixante ou quatre-vingt petites barques, dans chacune desquelles il y avoit un homme-marin: les chaloupes s'étant approchées, les pilotes amphibies eurent peur & ils plongerent tous à la-fois dans la mer avec leurs canots; cependant un d'eux en plongeant ayant cassé une de ses rames reparut quelque tems après sur l'eau & fut pris par les Anglois: il vécut vingt jours à bord du vaisseau sans dire un seul mot & sans vouloir prendre de nourriture: le canot & l'homme se voient encore aujourd'hui à Hull dans la salle de l'amirauté; & le procès-verbal de cette découverte avec le certificat du capitaine & de tout son équipage, se lisent dans les archives de cette jurisdiction.

rester ouvert dans un adulte, & qu'alors l'homme peut vivre sans respirer ; c'est ainsi qu'on explique comment les plongeurs de l'Inde, employés à la pêche des perles, passent des heures entieres sous l'eau ; & comment le fameux jardinier Suédois de Troningholm vécut une nuit & la moitié d'un jour sous la glace sans se noyer (*).

L'auteur judicieux des *Mélanges d'histoire naturelle* a extrait de dom Feijoo une histoire authentique, qui peut jeter quelque lumiere sur l'existence de l'homme de mer & sur son origine.

Un jeune Espagnol né à Lierganès, & nommé François de la Vega, se baignant, au mois de juin 1674, avec quelques-uns de ses amis, plongea tout à-coup dans la mer & ne reparut plus : son pere le crut noyé ; c'étoit un homme du peuple, mais il auroit pu le

(*) Vid. *Peklin de aëris & alim. conf. cap. X.* --- Cet auteur parle aussi d'un certain Laurent Jonas, qui resta sept semaines sous l'eau sans mourir. --- Sans doute il fut nourri dans l'intervalle par quelque Nayade.

croire encore quand il auroit été philoſophe.

L'HOMME SEUL.

Cinq ans après, des pêcheurs de la mer de Cadix prirent dans leurs filets un homme de mer : on lui parla pluſieurs langues, mais il ne répondit rien ; des Cordeliers l'exorciſerent, mais il ne parla pas plus en qualité de diable qu'en qualité de poiſſon ; enfin, quelques jours après, ayant prononcé le nom de Lierganès, un moine le mena à ce village : ſa mere & ſes freres le reconnurent & l'embraſſerent ; mais l'amphibie parut auſſi inſenſible à toutes ces careſſes, que s'il étoit né d'un phocas ou d'un requin ; il reſta depuis neuf ans de ſuite dans ſa famille, ſans recouvrer ſa langue ni ſa raiſon : enſuite il diſparut, & un de ſes compatriotes prétendit l'avoir revu, quelques années après, dans la mer des Aſturies (*).

(*) Voyez *Mélanges d'hiſt. nat.* tome V, page 1 de l'édition de Lyon, donnée en 1765. --- Ce fait a été certifié dans le tems par les freres de la Vega & par dom Gaſpard de la Riba-Arguero, chevalier de Saint-Jacques, demeurant à Gaïans, ſitué à demi-lieue de Lierganès, & qui donna pluſieurs fois à dîner à notre amphibie.

PARTIE II.

S'il étoit permis d'établir quelques conjectures dans une matiere aussi délicate, je serois tenté de croire qu'originairement il s'est trouvé un homme & une femme adultes qui, ayant le trou ovale ouvert, auront dans le choix des élemens préféré l'eau à l'air, & donné dans le sein de l'Océan naissance à un peuple amphibie, que l'ignorance philosophique aura appellé des monstres, & dont la crédulité populaire aura fait des Néréides.

L'amphibie de Lierganès, quand on le prit devant Cadix, avoit quelques écailles sur le corps, & la peau qui en étoit dépourvue dure comme du chagrin : ses écailles tomberent, mais sa peau conserva la rudesse de l'elément grossier où il avoit vécu. -- L'enveloppe extérieure n'est donc point le caractere distinctif d'un être, & on peut être homme avec la robe du requin, comme avec le tablier des Hottentotes & la laine frisée des negres du Zanguébar.

Quant au Triton à queue de Carangue, s'il existe, peut-être est-il le fruit de l'union

L'HOMME SEUL.

de l'homme de mer avec la femelle d'un poisson; de pareils métis sont infiniment rares, mais ne sont pas impossibles : en Espagne même où l'inquisition réprime jusqu'aux conjectures de la physique, la famille de Marini se donne pour tige une Espagnole & un Triton (*); & cette généalogie bizarre trouve à Madrid plus de jaloux que d'incrédules.

Quelle que soit l'origine de l'homme de mer, soit qu'il forme le dernier degré dans l'échelle des variétés humaines, soit qu'il constitue le premier dans celle des poissons, il est toujours plus digne du philosophe de la nature, de respecter dans cet amphibie le caractere de ressemblance qu'il a avec nous; & dans le traitement qu'on lui destine, de préférer le reproche d'être trop crédule au remord d'avoir été le tyran de ses semblables.

Au lieu de permettre à des mains mercenaires de prostituer l'homme marin à la curiosité

(*) J'ai pour garant Nicolas Rimber. Voyez *Journal des Savans*, année 1672.

de la multitude, les puissances ne devroient-elles pas plutôt le remettre entre les mains du philosophe pour étudier sa nature & tâcher de résoudre un des grands problêmes qu'ait agité la morale ?

Nous avons l'art de faire parler des hommes sourds & muets de naissance : quel intérêt ne feroit pas naître pour la curiosité du naturaliste l'art d'entendre un homme marin ? Un philosophe tel que Locke, qui posséderoit l'art si difficile d'interroger, apprendroit si cet amphibie est originairement un homme singulièrement organisé ; quelle succession de tems il faut pour qu'il devienne triton à queue de carangue, & si le triton à force de dégradation se métamorphose en poisson parfait ; il sauroit si cet homme de mer fait usage dans l'Océan de sa faculté de penser, comment il échappe à la voracité des baleines & des requins ; s'il vit en société ou en cénobite, & mille autres questions qui bien éclaircies contribueroient à entr'ouvrir le grand rideau derriere lequel travaille la nature.

ARTICLE VII.

De l'Homme des bois, ou de l'Orang-Outang.

L'Homme seul.

DANS le tems que le plaiſir de jouir de l'indigo & de la cochenille faiſoit déraiſonner toutes les têtes penſantes de l'Europe, on s'aviſa de ſoutenir dans les univerſités que l'homme, en qualité de roi des animaux, pouvoit ſe jouer de la vie d'un Américain, parce qu'il n'étoit tout au plus qu'un orang-outang.

Malheureuſement il eſt prouvé qu'il n'y a jamais eu dans le Nouveau-Monde un ſeul orang-outang, & ce fait dérange un peu la phyſique de nos docteurs.

Des naturaliſtes ont auſſi ſoupçonné qu'un orang-outang pouvoit bien être un homme, auſſi bien que le raiſonneur fourré d'hermine qui ſe dit le roi des animaux; & cette conjecture dérange encore plus le code moral des univerſités.

PARTIE II.

L'orang-outang ou l'homme des bois (*), est un être particulier à la zone torride de notre hémisphere : le Pline de la nation qui l'a rangé dans la classe des singes, ne me paroît pas conséquent ; car il résulte des principaux traits de sa description que c'est un homme dégénéré (**). Le citoyen de Geneve,

(*) Orang-Outang dans la langue malaie signifie homme sauvage ; c'est l'*Elsclvage* des Portugais, que le François a rendu par l'Homme des bois.

(**) « L'Orang-Outang n'a pas de queue ... ses » bras, ses mains, ses ongles sont pareilles aux nôtres: » il marche toujours debout ; il a une espece de visage, » des traits approchant de ceux de l'homme ; des » oreilles de la même forme, des cheveux sur la tête, » de la barbe au menton, & du poil ni plus ni moins » que l'homme en a dans l'état de nature ; aussi les » habitans de son pays, les Indiens policés n'ont pas » hésité de l'associer à l'espece humaine par le nom » d'*Orang-Outang*, homme sauvage ; tandis que les » negres, presqu'aussi sauvages, aussi laids que ces » singes, & qui n'imaginent pas que pour être plus » ou moins policés l'on soit plus ou moins homme, » leur ont donné un nom de bête. --- *Histoire naturelle*, » grande édit. in-12, tome XXVIII, page 4.

» S'il y avoit un degré par lequel on pût descendre » de la nature humaine à celle des animaux, si l'essence » de cette nature consistoit en entier dans la forme du » corps & dépendoit de son organisation, ce singe se

qui a travaillé ſur les mêmes mémoires que ce naturaliſte, c'eſt-à-dire, ſur les relations des voyageurs, ne balance pas à en faire un

L'HOMME SEUL.

» trouveroit plus près de l'homme que d'aucun animal : » aſſis au ſecond rang des êtres, s'il ne pouvoit commander en premier, il feroit au moins ſentir aux » autres ſa ſupériorité & s'efforceroit à ne pas obéir : » ſi l'imitation qui ſemble copier de ſi près la penſée en » étoit le vrai ſigne ou l'un des réſultats, le ſinge ſe » trouveroit encore à une plus grande diſtance des » animaux & plus voiſin de l'homme. --- Ibid. page 99.

» Si l'on ne faiſoit attention qu'à la figure, on » pourroit regarder l'Orang-Outang comme le premier » des ſinges ou le dernier des hommes, parce qu'à l'exception de l'ame il ne lui manque rien de tout ce que » nous avons ; & parce qu'il differe moins de l'homme » pour le corps qu'il ne differe des autres animaux auxquels on a donné le même nom de ſinge. --- Ibid. » page 42.

On eſt tout étonné, d'après tous ces aveux, que Buffon ne faſſe de l'Orang-Outang qu'une eſpece de magot, eſſentiellement circonſcrit dans les bornes de l'animalité ; il falloit, ou infirmer les relations des voyageurs, ou s'en tenir à leurs réſultats.

Quand on lit dans ce naturaliſte l'hiſtoire du Negre-blanc, on voit que ce bipede differe de nous bien plus que l'Orang-Outang, ſoit par l'organiſation ſoit par l'intelligence, & cependant on ne balance pas à le mettre dans la claſſe des hommes. --- Je ne fais point de pareilles obſervations dans un deſſein ſuſpect : j'ad-

homme ſauvage (*). Pour le fameux chevalier Von-Linné, il dit en propres termes que c'eſt un *troglodyte qui vit vingt cinq ans*, *parle*

---

mire beaucoup l'ingénieux auteur de l'Hiſtoire naturelle, mais j'admire encore plus la vérité & la nature.

(*) « On trouve dans la deſcription de ces prétendus » monſtres des conformités frappantes avec l'eſpece » humaine, & des différences moindres que celles » qu'on pourroit aſſigner d'homme à homme : on ne » voit point dans les paſſages des voyageurs les raiſons » ſur leſquelles les Auteurs ſe fondent pour leur refuſer » le nom d'hommes ſauvages ; mais il eſt aiſé de con- » jecturer que c'eſt à cauſe de leur ſtupidité & auſſi » parce qu'ils ne parlent pas : raiſons foibles pour ceux » qui ſavent que quoique l'organe de la parole ſoit na- » turel à l'homme, la parole elle-même ne lui eſt » pourtant pas naturelle.... Il eſt bien démontré que » le ſinge n'eſt pas une variété de l'homme, non-ſeu- » lement parce qu'il eſt privé de la faculté de parler, » mais ſur-tout parce qu'on eſt ſûr que ſon eſpece n'a » point celle de ſe perfectionner, ce qui eſt le caractere » ſpécifique de l'eſpece humaine.... Nos voyageurs » ſont ſans façon des bêtes ſous le nom de Pongos, » de Mandrills & d'Orang-Outang, de ces mêmes » êtres, dont ſous le nom de Satyres, de Faunes & » de Sylvains, les anciens faiſoient des divinités. Peut- » être après des recherches plus exactes trouvera-t on » que ce ſont des hommes. --- *Voyez* note 8 du *diſcours* » *ſur l'Origine & les fondemens de l'inégalité des* » *hommes*. »

en sifflant, pense, raisonne, s'imagine que la terre a été créée pour lui, qu'il en a été jadis le maître & qu'il saura bien l'envahir une seconde fois (*).

L'Homme seul.

L'éloquent philosophe ne dit rien sur le reproche de stupidité qu'on fait à l'Orang-Outang ; mais il s'en faut bien qu'elle égale celle de l'Albinos ni celle de l'amphibie de Lierganès, dont nous venons de tracer l'histoire : de plus, la stupidité ne suffit pas pour rayer un être de la classe des hommes : un enfant qui vient de naître, un vieillard qui va mourir, sont sûrement plus stupides que le dernier des Orang-Outangs ; cependant aucun naturaliste ne s'est avisé de les ranger dans la classe des Magots & des Cercopitheques.

Quant à la parole dont l'Orang-Outang semble privé, quoiqu'il en ait l'organe, ce fait prouveroit tout au plus que l'homme des bois vit isolé & solitaire : or, on sait que l'art de communiquer ses idées exige nécessairement une relation avec d'autres individus de son espece : voilà pourquoi l'homme qu'on trouva en 1724 dans les forêts d'Hanovre ne parloit pas : voilà pourquoi l'amphybie de Lierganès contracta dans la mer un silence stupide ; mettez le Babillard de la comédie françoise, seulement trente ans, dans une isle déserte de l'Océan, & vous verrez s'il ne devient pas aussi muet qu'un crabbe ou un requin.

(*) Le texte original mérite d'être rapporté : --- *Homo nocturnus Troglodytes, Sylvestris, Orang-Outang Bontii, corpus album, incessu erectum, nostro dimidio minùs.... Ætas viginti quinque annorum....*

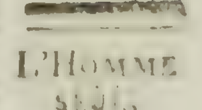
PARTIE II. Il ne m'appartient pas de prononcer entre le Pline de la France & celui de la Suede; mais on ne sort pas d'étonnement, quand on voit dans les voyageurs les rapports qui se trouvent entre les actions de l'homme & celles de l'Orang-Outang.

« J'ai vu, dit Buffon, cet animal présenter » la main pour reconduire les gens qui venoient » le visiter, se promener gravement avec eux: » je l'ai vu s'asseoir à table, déployer sa ser- » viette, s'en essuyer les levres, verser lui-même

Loquitur sibilo, cogitat, ratiocinatur, credit sui causa factam tellurem, se aliquando iterùm fore imperantem. --- Vid. *Systém. natur. édit. duodecima, tome I, p. 33.*

On a accusé le chevalier Von-Linné d'avoir pris l'Orang-Outang pour le Negre-blanc, mais ce dernier ne siffle point & a plus de trente pouces de hauteur: l'homme-des-bois de Bontius & de Von-Linné seroit-il un Orang-Outang de la petite espece, qui dormiroit le jour & iroit pendant la nuit à la chasse des quadrupedes?

Je suis loin d'adopter le jugement du professeur d'Upsal, sur un bipede que n'a vu peut-être aucun philosophe; mais il m'est permis du moins d'observer que ce beau génie, qui a tant étudié la nature, a trouvé des hommes où nos naturalistes ne trouvent que des Cercopitheques.


L'HOMME SEUL.

» sa boisson dans un verre, le choquer quand » il y étoit invité; aller prendre une tasse » & une soucoupe, l'apporter sur la table, » y mettre du sucre, y verser du thé, le » laisser refroidir pour le boire, & tout cela » souvent de lui-même » (*).

L'Orang-Outang, dont parle Gemelli Carreri, quand il ne trouvoit plus de fruit sur les montagnes, alloit sur le bord de la mer manger des coquillages; celui qu'il aimoit le mieux étoit une espece d'huître, appellée Taclovo, qui pese plusieurs livres, & qui reste souvent ouverte sur le rivage : l'Orang-Outang qui craignoit que pendant qu'il s'occuperoit à manger l'huître, la coquille ne lui saisît la patte en se refermant, avoit soin de jeter une pierre entre les deux écailles; & tranquille sur le danger, mangeoit son coquillage.

(*) *Hist. natur.* édit. in-12, tome XXVIII, page 74. --- Observez que Buffon n'a vu que l'Orang-Outang de la petite espece.

Celui dont parle Bontius, étoit une femelle pleine de pudeur, qui se couvroit de la main, à l'aspect des hommes qu'elle ne connoissoit pas (*).

On accuse les Orang-Outangs d'aimer nos femmes plus que les leurs, & quelquefois de les violer; ce qui suppose en eux des notions de beauté, qui ne s'accordent guere avec le simple instinct machinal qu'on leur prête; il faut une serie de raisonnemens & de comparaisons pour préferer ainsi nos jouissances à celles que leur indique la nature; car, enfin la plus laide des Samajedes est plus belle que la Cléopatre des Orang-Outangs.

Cependant l'Orang-Outang aime probablement sa femelle, plus que notre matrone d'Ephese n'aimoit son mari : un viceroi de Carnate en avoit envoyé une couple à un gouverneur de Bombai; la femelle périt de maladie

(*) *Bontii, Hist. natur. Indiæ, cap. XXXII.* --- Ce Bontius, médecin en chef à Batavia, étoit un excellent naturaliste.

L'HOMME SEUL.

ſur le vaiſſeau qui la tranſportoit, & le mâle déſeſpéré de cette perte refuſa de prendre aucune nourriture, & mourut de chagrin (*).

Obligés de ſe défendre contre des animaux qui les ſurpaſſent en taille & en force, ils ont recours à l'induſtrie ; ils ſe raſſemblent, ſe ſervent de ruſes de guerre, comme s'ils avoient lu Frontin ou le chevalier Folard ; & l'éléphant qui à cauſe de ſa taille coloſſale mépriſe ces bataillons d'infiniment petits, eſt quelquefois leur victime.

Il ſeroit aiſé d'étendre encore le récit des actions qui annoncent l'intelligence de l'Orang-Outang ; cependant juſqu'à ce que cet être ſingulier, qui n'a encore été obſervé que rapidement par les voyageurs, ſoit lentement analyſé par les philoſophes, il eſt prudent de s'en tenir au ſcepticiſme ; il y auroit même du péril à adopter un ſentiment moyen entre le chevalier Von-Linné & notre Buffon, & de dire

(*) *Voyage aux Indes orientales*, par Henri Groſſe, page 329.

avec l'ingénieux auteur des *Recherches philosophiques*, que l'Orang-Outang fait la nuance entre la famille des hommes & celle des singes, comme le zoophyte entre deux regnes, & qu'en lui le singe finit & l'homme commence (*). Rassemblons les faits avant de juger : il ne suffit pas d'attacher les yeux sur un feuillet du grand livre de la nature pour deviner ses opérations : l'interprétation d'une de ses idées sublimes dépend du feuillet qui précede & de celui qui suit, & il faut probablement connoître plus à fond, soit l'homme, soit le singe, pour fixer la nature de l'Orang-Outang.

L'Orang-Outang étoit, je pense, beaucoup plus répandu autrefois qu'il ne l'est aujourd'hui : Alexandre en rencontra dans l'Inde une troupe formidable, la prit pour une armée ennemie & fit ranger sa phalange en bataille : ce fut Taxile qui éclaira, dit-on, ce conquérant, en lui représentant que le vainqueur de la Perse

(*) *Recherches philosophiques sur les Américains*, tome II, page *62*.

& du Gange ne devoit pas s'avilir jusqu'à se mesurer avec des Cercopitheques (*).

Il est presque démontré que les Faunes, les Satyres, les Sylvains, les Ægipans & toute cette foule de demi-dieux, difformes & libertins, à qui les filles des Phocion & des Paul Emile s'aviserent de rendre hommage, ne furent dans l'origine que des Orang-Outangs; leur nez applati, leur vigueur & leur libertinage sont des traits caractéristiques qui déposent en faveur de cette généalogie. Dans la suite les poëtes chargerent le portrait de l'homme des bois en lui donnant des pieds de chevre, une queue & des cornes; mais le type primordial resta, & le philosophe l'apperçoit jusques dans les monumens les plus défigurés par l'imagination d'Ovide & le ciseau de Phidias.

(*) C'est ainsi que Strabon les nomme. Voyez *Lib. XV*, *édit. in-fol. tome II*, *page* 1023. --- Mais on voit par son texte même qu'il ne s'agit ici que de l'Orang-Outang ; de vrais Cercopitheques n'ont que la moitié de la taille de l'homme, marchent à quatre pattes & ne savent pas se ranger en ordre de bataille.

Les anciens, très-embarraſſés de trouver la filiation de leurs Sylvains & de leurs Satyres, ſe tirerent d'affaire en leur donnant des dieux pour peres; les dieux étoient d'un grand ſecours aux philoſophes des tems reculés, pour réſoudre les problêmes d'hiſtoire naturelle; ils leur ſervoient comme les cycles & les épicycles à Ptolomée pour rendre raiſonnable ſon ſyſtème planétaire : avec des cycles & des dieux on répond à tout, quoiqu'on ne ſatisfaſſe perſonne.

Les Africains qui ne ſont pas philoſophes, prétendent qu'un Orang-Outang pourroit bien être le métis d'un ſinge & d'une négreſſe, ce qui conduit à la grande queſtion du mêlange des eſpeces; & alors, au lieu d'un problême à réſoudre, on en a deux.

Quelques Européens inſtruits que ſous la zone torride on croyoit aux métis des ſinges & des femmes, ont conjecturé de leur côté que ces enfans qu'on a trouvés, depuis deux ſiecles, vivant à quatre pattes avec les loups

L'HOMME SEUL.

& les ours dans les grandes forêts de l'Europe, pourroient bien avoir eu pour peres ces quadrupedes; comme leur ſtupidité profonde les empêcha toujours de nous éclairer ſur leur origine, il fallut bien leur faire une généalogie; & nous aimâmes mieux croire que des ours engendroient des hommes, que de penſer qu'un homme pouvoit produire un quadrupede.

Le premier de ces ſauvages, dont l'hiſtoire faſſe mention, eſt celui qu'on trouva en 1544, dans les forêts de la Heſſe; il vivoit avec les loups, & on lui en donna le nom : quand on eut réuſſi à lui faire entendre quelques mots d'allemand, il dit à la cour du prince Henri, que s'il ne dépendoit que de lui, il aimeroit bien mieux retourner avec les loups, que de vivre avec les hommes (*).

(*) Cet homme, dit le citoyen de Geneve, avoit tellement pris l'habitude de marcher comme les animaux, qu'il fallut lui attacher des pieces de bois pour le forcer à ſe tenir debout & en équilibre ſur ſes deux pieds. Voyez note 3 ſur le *Diſcours de l'inégalité*. --- Je dis toujours le *Citoyen de Geneve*, quoique l'écrivain

PARTIE II.

Vers 1647, on rencontra dans les bois de l'Irlande un homme quadrupede qui bêloit comme les moutons (*); au lieu de l'envoyer à Locke, on le remit à des Saltimbanques, qui le montrerent pour de l'argent aux foires de la Hollande.

En 1661, des chasseurs apperçurent dans les forêts de la Lithuanie, au milieu d'une bande d'ours, deux enfans : l'un d'eux s'enfuit avec les bêtes féroces qui le protégeoient; l'autre se défendit avec les ongles & les dents contre les Polonois; mais il fut saisi à la fin & conduit à la cour de Warsovie. On le baptisa; mais on ne put jamais ni lui apprendre à parler, ni remarquer en lui quelqu'étincelle de raison; dès qu'il étoit libre, il se dépouilloit de ses

célebre qui a porté ce nom ait été long-tems sans patrie; mais j'ose m'exprimer comme sera sans doute la postérité des hommes barbares qui l'ont flétri.

(*) Vide *Tulpii. Observ. méd. lib. IV*, *page* 313. Ce même Tulpius, médecin célebre d'Amsterdam, disséqua un Orang-Outang & trouva la plus parfaite analogie entre son corps & celui de l'homme. *Voyez* le même ouvrage, *liv. III*, *chap. LVI.*



L'HOMME SEUL.

habits, s'échappoit pour courir dans les bois, déchiroit avec ses ongles l'écorce des arbres & en suçoit la seve : le stupide Albinos eût été pour lui ce que seroit Newton pour les Crétins du Valais.

Depuis on a découvert en différens tems de ces hommes sauvages auprès de Bamberg, dans les Pyrénées & dans les bois d'Hanovre & de la Champagne ; tous étoient quadrupedes, tous imitoient le cri des bêtes féroces dont ils faisoient leur société ; mais ils n'ont jamais multiplié dans cet état sauvage, ni formé une classe particuliere d'êtres, comme les Orang-Outangs.

Conjecture pour conjecture, j'aimerois autant croire que tous ces enfans quadrupedes ont été originairement abandonnés dans les bois, & élevés par des bêtes féroces que la faim n'a jamais tourmentées ; ce qui feroit renouveller le prodige de la Louve qui allaita Romulus.

Pour le véritable homme des bois qu'il faut

bien ſe garder de confondre avec ces enfans devenus ſauvages, on n'a que des doutes peu fondés ſur ſon origine : le ſeul Européen qui ait voyagé ſous la zone torride de notre continent pour l'avancement de l'hiſtoire naturelle, le ſavant Adanſon, n'a point vu d'Orang-Outang : ſi ce bipede antropomorphe fût tombé par haſard entre les mains d'un tel obſervateur, croit-on qu'il eût employé les deux tiers de ſon voyage de Sénégal, à nous tracer l'hiſtoire de quelques vains coquillages ?

Pendant deux cents ans, les puiſſances de l'Europe n'ont pas cru qu'il fut de leur intérêt d'envoyer en Afrique des vaiſſeaux, ſi ce n'eſt pour la traite des negres ; leurs navigateurs étoient des corſaires qui ne ſavoient que trafiquer du ſang des hommes ; s'ils avoient trouvé des Orang-Outangs, ils les auroient vendus pour les ménageries des rois, & non pour les cabinets des philoſophes.

Les ſouverains de ce ſiecle un peu mieux conſeillés, ont fait voyager des aſtronomes

pour mesurer le globe, pour découvrir les parallaxes de Mars & de Vénus, & pour deviner le secret des longitudes.

L'HOMME SEUL.

Probablement il se trouvera dans le siecle suivant quelque Pythagore qui voyagera dans l'unique dessein d'observer l'homme, & de parcourir la grande échelle de ses variétés; favorisé par quelque Marc-Aurele, il ira étudier le Quimosse à Madagascar, le Patagon aux Terres Magellaniques, l'homme-marin sur les rivages de l'Océan, l'Albinos au Darien, & l'Orang-Outang dans les déserts embrasés du Zanguebar.

On dira alors : au seizieme & au dix-septieme siecle, les sauvages de l'Europe ont voyagé pour vendre les sauvages de l'Afrique aux sauvages du Nouveau-Monde; dans le dix-huitieme quelques savans ont traversé les mers pour perfectionner les arts; mais c'est dans le dix-neuvieme que des philosophes ont parcouru le globe pour étendre l'empire de la raison.

PARTIE II.

C'eſt à ce moderne Pythagore qu'il appartiendra d'établir des principes où je ne donne que des conjectures; de rectifier mes foibles mémoires ſur la morale de l'homme, & de donner aux habitans de ce globe le code ſublime de la nature.



ARTICLE VIII.

Si la nature fait des monstres.

L'Homme seul.

Nos physiciens ressemblent un peu à cet ambassadeur qui traça avec sa baguette un cercle autour d'Antiochus, & lui défendit de le passer sous peine d'être ennemi de Rome; ils se font des systêmes particuliers sur l'organisation des êtres; & dès que la nature s'en écarte, ils l'accusent de faire des monstres.

Il y a des monstres par-tout, dit Kepler, *car il faut bien que la terre & la mer aient les leurs comme le ciel a les siens.* -- Je ne connois point les monstres du ciel, parce que je n'y ai voyagé ni sur la jument du Coran, ni avec l'ange de l'apocalypse : quant aux monstres physiques de la terre, examinons : qu'est-ce qu'un monstre ? c'est, dit-on, le produit de la combinaison bizarre des élémens de l'animalité; mais il ne peut rien y avoir que de régulier dans la combinaison des élémens:

la bizarrerie eſt dans les ſyſtêmes des philoſophes, & non dans les plans de la nature.

Des individus peuvent dans leur économie organique s'éloigner des formes ordinaires, ſans qu'on doive ſuppoſer du caprice dans l'ordonnateur des mondes : ſi ces différences alterent les réſervoirs générateurs, la ſingularité diſparoît avec l'être ſinguliérement organiſé, ſinon elle ſe perpétue ; mais dans les deux circonſtances les élémens ſe combinent ſuivant des loix invariables ; le haſard ne fait pas plus des cyclopes & des negres-blancs que des Hercule & des Newton.

Il y a dans notre phyſique générale une multitude de termes exprimant un ſimple rapport, qui n'a d'exiſtence que dans notre façon de concevoir ; tels ſont ceux de monſtre & d'eſpece, ils ne ſont bons qu'à une nomenclature ; car la nature ne fait réellement que des êtres réguliers & des individus.

Après avoir poſé ce principe, parcourons

légérement la chaîne des monſtres, nés ſous la plume des naturaliſtes.

L'HOMME SEUL.

Celui de tous les écrivains qui, après Ovide & l'Arioſte, a le plus créé de monſtres, eſt ſans contredit Pline ; on ſeroit tenté de prendre quelques chapitres de ſon hiſtoire naturelle pour des contes de fées ; encore ne s'y trouve-t-il aucun paladin pour les combattre.

Il y a, dit ce philoſophe, au nord de l'Europe des isles qu'on appelle Francſiennes, où les deux ſexes vont tout nus ; mais les oreilles des inſulaires ſont ſi grandes qu'elles leur couvrent tout le corps (*). Pigafetta, je le ſais, a raconté la même choſe des inſulaires d'Aruchetto, qui ſont des nains d'une coudée de haut ; mais le naturaliſte romain eſt bien plus plaiſant que le chevalier de Malthe : d'abord il eſt très-curieux de voir les hommes aller tous nus au Nord de l'Europe : enſuite l'imagination

(*) *Hiſt. natur. lib. IV, cap.* 13. --- Pline répete ce conte au livre 7, chap. 2, mais il met la ſcene dans les Indes.

n'est pas si flattée de rencontrer des pygmées, qui ont des oreilles d'un pied & demi, que de voir des hommes de six pieds, comme l'étoient les ancêtres des Danois, à qui leurs oreilles servoient de redingottes.

Ailleurs il a entendu dire qu'il y avoit des peuples sans col, & dont les yeux étoient attachés dans les épaules (*). Probablement c'est la petitesse du col de quelques individus de l'espece humaine, qui aura produit la méprise de Pline. Le P. Parennin a vu des Chinois dont la tête étoit enfoncée dans les épaules (**); & Corréal parle d'une nation Indienne dont les hommes ont pour la plupart le col si court que leurs yeux paroissent sur leurs épaules, & leur bouche dans leur poitrine (†).

Pline assure encore, sur la foi de Ctésias,

(*) *Hist. natur. lib. VII*, *cap.* 2.

(**) Ce missionnaire en parle expressément dans une lettre datée de Pékin, du 28 septembre 1735. Voyez le recueil in-4° des *Lettres édifiantes*.

(†) *Voyages de Corréal*, tome II, page 58.

qu'il

L'HOMME SEUL.

qu'il y avoit un peuple nommé les Sciopodes, à qui la nature n'avoit donné qu'une jambe, & qui faisoient des sauts au lieu de pas (*) : rêverie qu'un moderne a renouvellé en parlant des insulaires de Ceylan (**). Malheureusement ces Sciopodes & ces Ceylanois n'ont été revus depuis par aucun philosophe.

Une rêverie qui n'appartient qu'aux anciens, est celle qui regarde les Syrictes, tribu des Indiens Nomades, où les hommes naissent sans nez, & avec des jambes recourbées en queue de serpent (†). Pour ceux-là ils ne marchoient sûrement, ni ne sautoient : il ne leur restoit donc d'autre ressource que de ramper, ce qui n'est pas tout-à-fait si commode au physique qu'au moral.

(*) Plin. *Hist. natur.* lib. VII, cap. II. --- L'évêque Augustin en parle aussi, *de civit. Dei, lib. XVI*; & le fait n'est pas moins faux quoiqu'attesté par un pere de l'église.

(**) Recueil des voyages pour l'établissement de la *Compagnie des Indes de Hollande*, tome IV, page 362.

(†) *Hist. natur.* liv. VII, cap. II. --- Pline s'appuie ici de l'autorité de Mégasthene; mais il auroit fallu à Mégasthene lui-même une autorité.

Un des monſtres les plus plaiſans qu'ait enfanté la plume de Pline, eſt cet Indien des rivages du Gange, qui n'a point de bouche; il vit cependant; mais c'eſt en reſpirant des parfums (*). Ainſi un ſens ſupplée à l'autre; heureuſement la ſcene eſt dans un climat de l'Aſie où regne un printems éternel : chez nous tout ce peuple odorant périroit dans un hiver.

Je termine ce tableau de la crédulité de Pline, en faiſant mention des hommes à tête de chien, qu'il prétend qu'on a trouvés dans les montagnes : Ctéſias, hiſtorien non moins véridique, aſſure avoir découvert une armée de ſix cents vingt mille de ces cynocéphales (**). Et il eſt probable que quand l'Egypte donna à ſon dieu Anubis le muſeau d'une levrette, c'eſt qu'il voulut faire l'apothéoſe du général de l'armée aboyante de Ctéſias.

(*) Plin. *loc. cit.* --- Il ajoute que toutes les odeurs ne ſont pas indifférentes à ces Indiens; car ſi une bonne les fait vivre, une mauvaiſe ſuffit pour les faire mourir.

(**) *Plin. hiſt. natur.* lib. VII, cap. II.

L'HOMME SEUL.

On ſent aſſez que tous les noms qu'on donnera à ces êtres fantaſtiques des Pline, des Mégaſthene & des Ctéſias, intéreſſent aſſez peu la philoſophie & l'hiſtoire naturelle; peu importe qu'on en faſſe des monſtres, pourvu qu'on convienne que ce ſont des êtres de raiſon.

Parmi les peuples qui ont réellement quelque ſingularité dans l'organiſation, je trouve d'abord certains Naires de Calicut, qui naiſſent avec des jambes auſſi groſſes que le corps d'un autre homme (*). Au reſte, cette hydropiſie héréditaire convient aſſez à ces gentilshommes de la côte de Malabar, qui font conſiſter les priviléges de leur nobleſſe à ne rien faire, & à reſter comme le Pirithoüs de la fable, éternellement aſſis.

La nature qui n'a accordé au commun des hommes que cinq doigts à chaque main, en gratifie quelquefois d'un plus grand nombre certaines familles; il y en a à Berlin une de

(*) *Voyages de Pyrard*, page 416.

PARTIE II.

ſexdigitaires (*) : le commandeur Godeheu a vu celle de Gratio Kalleia, qui jouit du même avantage (**) : & Pline, qui ne ment pas tou-

(*) Voyez la *Vénus-phyſique* de Maupertuis.

(**) Voyez la relation qu'il en a envoyé à M. de Réaumur, dans *l'Art de faire éclorre les poulets*, tome II, page 377.

Il y a bien d'autres ſingularités encore dans la maniere dont le ſexdigitiſme a été tranſmis à la poſtérité de cet Italien ; ce Gratio étoit né d'un pere ſexdigitaire ; s'étant marié lui-même à l'âge de vingt-deux ans, il a eu quatre enfans, Salvator, George, André & Marie ; l'aîné a conſervé le ſexdigitiſme & l'a tranſmis à deux garçons & à une fille ; mais un quatrieme enfant qu'il a eu s'eſt trouvé organiſé comme le reſte des hommes.

George eſt né avec cinq doigts, mais les deux pouces des mains ſont plus gros qu'ils ne devroient l'être, & on ſent au milieu un intervalle comme ſi deux doigts étoient renfermés ſous le même épiderme : ce George s'étant marié a eu trois filles, dont deux ſe ſont trouvées parfaitement ſexdigitaires ; & la troiſieme avec ſix doigts à chaque main & au pied droit, n'en a eu que cinq au pied gauche ; le dernier enfant de George a été un garçon, partagé en doigts comme nous.

André, né avec cinq doigts à chaque membre, a eu pluſieurs enfans en qui on n'a apperçu aucune eſpece de difformité.

Marie, fille de Gratio, eſt née avec cinq doigts aux mains & aux pieds, mais les pouces des mains ſont organiſés comme ceux de George : elle s'eſt mariée à l'âge dix-huit ans & a eu deux garçons & deux filles ; un des

jours, prétend que les anciens habitans du Mont-Milo avoient huit doigts à chaque pied (*). On connoît à Tubinge la famille du savant Bilfinger dont tous les individus naissent avec douze doigts & douze orteils. Je ne doute pas que, tout étant égal d'ailleurs, un homme qui a plus de doigts que nous n'ait l'organe du tact plus fin, & ne nous efface en sensibilité : ainsi de pareils monstres doivent être peu tentés de blasphémer la nature.

L'HOMME SEUL.

Rien n'est plus extraordinaire & cependant plus avéré que ce que le judicieux Kolbe rapporte des Hottentotes ; il leur vient à toutes au-dessus de l'os pubis une excroissance pleine de dureté, qui descend jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier (**). Ces Africaines sont

garçons a six doigts à un pied, & les autres sont conformés à l'ordinaire.

Un pareil phénomene suffiroit pour enfanter un volume sur la génération ; mais comme il supposeroit moins de principes que de conjectures, j'aimerois mieux le lire que le faire.

(*) *Hist. natur.* lib. VII, cap. II.

(**) *Descr. du cap de Bonne-Espérance*, t. I, p. 91.

PARTIE II.

les ſeules femmes de la terre qui puiſſent être parfaitement nues ſans ceſſer d'être décentes.

Les philoſophes pendant long-tems ſoutinrent que la queue formoit une difference eſſentielle entre la race humaine & celle des animaux ; mais d'abord il y a des eſpeces de ſinges qui n'ont point de queue : de plus il eſt prouvé que la nature en accorde quelquefois une à des hommes, les negres de Manille jouiſſent de ce ſingulier privilege (*), ainſi que les montagnards du royaume de Lambri (**) & une partie des inſulaires de Formoſe (†). Je me ſers du mot de privilege, parce qu'on s'accorde aſſez à regarder la queue dans l'homme comme le ſigne caractériſtique de ſa vigueur ; De Maillet, qui n'eſt au reſte,

(*) *Voyages de Gemelli Carreri*, tome V, page 68.

(**) Marc Paul, *deſcription géographique*, édit. de Paris de 1556.

(†) *Voyage de Jean Struys*, tome I, page 100. --- Obſervons que les anciens connoiſſoient ces hommes à queue ; Pline en parle, *Hiſt. natur.* lib. VII, cap. II, & obſerve qu'ils étoient auſſi légers à la courſe que les quadrupedes.

L'HOMME SEUL.

à certains égards, que le Rabelais des philosophes, prétendoit avoir connu en Italie une courtisanne qui s'étant livrée à un homme à queue, l'avoit vu approcher du fameux exploit d'Hercule près des cinquante filles de Thespias (*), exploit qui jusqu'ici a trouvé beaucoup plus d'incrédules que ses douze travaux.

Il seroit absurde de mettre au rang des monstres les peuples dont je viens de parler; une queue, des jambes grosses, un tablier de chair & le sexdigitisme semblent s'écarter bien moins de l'organisation que la différence de couleur qui se trouve entre les negres & les Suédois, & la disproportion de taille qu'on apperçoit entre les Patagons & les Esquimaux. Ou tout est monstre sur la terre, ou il n'y en a point.

On m'accordera peut-être que toute singularité qui se perpétue de génération en génération, n'a en soi rien de monstrueux; mais

(*) *Telliamed*, tome II, édit. in-12, page 209.

PARTIE II.

en m'abandonnant les peuples-monſtres, la phyſique moderne s'obſtinera à ſoutenir l'exiſtence des monſtres individus.

Je ſais qu'il paroît de tems en tems ſur la ſcene de la nature des phénomenes ſinguliers par rapport à l'organiſation des êtres : ce ſont des machines dont on nous cache les reſſorts & les contrepoids, & qui étonnent notre imagination, parce que nous ne les voyons que du côté du parterre.

Par exemple, le Polyphême de l'Odyſſée, à certains égards, n'eſt pas une fiction de la mythologie, & des femmes ayant deux bons yeux donnent quelquefois le jour à des Cyclopes.

Il ne s'agit point ici des Arimaſpes de Pline, Cyclopes de la Scythie, qui font la guerre à des quadrupedes volans nommés Griffons (*) ;

(*) *Hiſt. natur.* lib. VII, cap. II. --- Pline ajoute que les Griffons gardent des mines d'or, & que les Arimaſpes combattent ces quadrupedes pour pouvoir les exploiter : ce conte ſemble une des mille & une copies de l'hiſtoire de la conquête de la toiſon d'or,

parce qu'il n'y a jamais eu chez les Scytes ni Cyclopes, ni Griffons.

L'HOMME SEUL.

Mais en 1709, un naturaliſte François reçut d'un médecin Danois la deſcription d'un enfant cyclope, ayant le viſage velu, ſans nez, ſans bouche, & portant ſes oreilles au menton; il ne mourut qu'au bout de quelques jours : en le diſſéquant on ne lui trouva point de nerf olfactif; ainſi il auroit été privé du ſens de l'odorat s'il avoit vécu (*).

Je trouve dans la phyſiologie de Duſieu un fait encore plus ſingulier; une Lyonnoiſe, en 1743, accoucha à ſon ſeptieme mois de groſſeſſe, d'une fille qui, comme l'enfant Danois, étoit privée de nez & de bouche, n'avoit qu'un œil au milieu du viſage & portoit ſes oreilles au-deſſous du menton : ce ne furent pas là les ſeules bizarreries qui fixerent l'attention des anatomiſtes; cet œil unique n'avoit qu'un nerf optique, mais deux cornées, deux

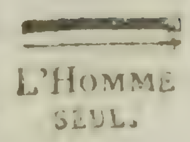
(*) Voyez la relation de Méri, *Hiſt. de l'Académie royale des ſciences*, année 1709.

iris & quatre paupieres ; le col étoit privé de trachée-artere & d'œsophage, & la poitrine renfermoit deux cœurs (*). Cet enfant vécut trois heures & on le baptisa ; cent ans plus tôt on auroit étouffé le prétendu monstre, & au quinzieme siecle on l'auroit peut-être brûlé avec sa mere.

Eller a consigné dans les mémoires de l'académie de Berlin, la description d'un cyclope que je crois encore plus merveilleux : en 1755, une femme originaire de Boheme, nommée Horrack, donna naissance à un enfant de deux pieds quatre pouces, dont la tête seule avoit un pied trois lignes, au milieu du visage étoit un trou quarré d'une figure rhomboïde, où l'œil unique du fœtus étoit placé, environné de quatre paupieres ; & un peu au-dessus de cet œil, on voyoit un organe générateur (**).

(*) *Physiologie* de Dufieu, page 791. --- L'enfant fut exposé à Lyon sous les yeux de l'académie.

(**) La dissection de ce cyclope & la description anatomique de son cadavre furent faites par le docteur Roloff ; le mémoire qui en est le résultat se trouve dans le recueil de l'académie de Berlin, tome X.



Je doute que dans le roman des Mille & une Nuits, les fees aient jamais produit un être plus bizarre que ce fœtus, réellement organisé des mains de la nature.

Après un pareil fait, il est inutile de s'étendre sur cet homme né avec un seul doigt à chaque main (*); sur l'enfant sans articulations, qui n'avoit qu'un seul os continu des pieds jusqu'à la tête (**); sur les filles qui ont trois jambes (†); sur ce François que M. de Thou vit en 1600, & qui étoit né avec une corne de bélier au milieu du front (¶); sur les

(*) *Mém. de l'Acad. royale des sciences*, ann. 1733.

(**) Ibid. année 1716.

(†) Voyez la description d'un de ces êtres singuliers, *Melanges d'hist. natur.* tome V, page 29.

(¶) Je trouve dans les *Transactions philosophiques*, année 1685, un phénomene de ce genre bien plus extraordinaire : une fille, à l'âge de trois ans, vit germer des cornes en divers endroits de son corps, & sur-tout aux jointures & aux articulations ; ces excroissances se multiplierent d'année en année, & à l'âge de treize ans elle en étoit toute hérissée ; le sein même n'en étoit pas exempt : quelques-unes de ces cornes étoient contournées comme celles du bélier ; dès qu'il en tomboit une, il en renaissoit d'autres à sa place. ---

PARTIE II.

femmes qui ont deux matrices (*); ſur les têtes ſans crâne (**) & ſur les têtes à deux cerveaux (†).

Je laiſſe auſſi à la phyſique moderne, qui veut tout expliquer, ſes conjectures ſur l'origine du fœtus qu'elle appelle monſtrueux: ſur ces môles que probablement des vierges font naître (¶); ſur les embryons qui naiſſent

---

Cette fille, comme je l'ai ſu depuis, étoit aſſez ſtupide: ainſi on pouvoit dire qu'elle végétoit, & cela étoit vrai au phyſique & au moral.

(*) *Hiſt. de l'Acad. des ſciences*, année 1752. -- Cette femme avoit eu pluſieurs enfans, mais point de jumeaux.

(**) *Conſidérations philoſophiques ſur la gradation naturelle des formes de l'Etre*, page 206.

(†) *Mém. de l'Acad. royale des ſciences*, ann. 1742.

(¶) Le célèbre Diderot regarde ces corps comme l'aſſemblage de tous les élémens qui émanent de la femme dans la production de l'homme, ou de tous les élémens qui émanent de l'homme dans les diverſes approches de la femme: il ſuppoſe que ces élémens qui ſont tranquilles dans l'homme s'échauffent dans certaines femmes d'un tempérament ardent, s'y exaltent & y prennent de l'activité; ou que tranquilles dans la femme, ils ſont mis en action par des mouvemens ſtériles & purement voluptueux d'un amant. --- *Voyez penſées ſur l'interprétation de la nature*, page 39. --- Il

ſans tête (*) ou avec deux têtes (**); ſur celui qui vint au monde tout habillé, & avec un capuchon ſur la tête (†) & ſur celui qui parut à la lumiere portant ſon cœur attaché au col en guiſe de médaille (¶).

---

eſt difficile de donner une baſe plus ingénieuſe au ſyſtême de l'Epigéneſe.

(*) Il y a dans les *Mémoires de l'Académie des ſciences*, année 1720, la deſcription d'une fille qui naquit à ſix mois, ſans bras, ſans poumons, ſans eſtomac, ſans cœur & ſans tête.

(**) L'académie des ſciences fait encore mention d'un fœtus, mort en naiſſant, qui avoit deux têtes très-bien formées & poſées chacune ſur ſon col; deux œſophages, deux poumons, deux ſexes, mais un cœur unique. --- Voilà pour un poëte le type parfait de deux amans qui ne forment qu'un ſeul individu.

(†) En 1683 un chirurgien tira mort du ſein d'une femme, de Bourg-en-Breſſe, un enfant revêtu d'une membrane travaillée par la nature, dont les replis ondoyans environnoient tout ſon corps & s'élevoient au-deſſus de ſa tête comme le capuchon d'un moine : le viſage ſeul étoit découvert & préſentoit les traits d'un vieillard qui ſe meurt plutôt que ceux d'un enfant qui vient de naître. --- *Conſidérat. philoſoph. ſur la gradat. naturelle des formes de l'être*, page 216.

(¶) Cet embryon naquit à Grenoble, & ſa mere le ſentit remuer quelque tems avant ſon accouchement. --- *Hiſt. de l'Académie des ſciences*, ann. 1712, p. 39.

PARTIE II.

Le vulgaire des observateurs appelle tous ces êtres des jeux bizarres de la nature : mais encore une fois la nature n'est point bizarre; elle ne se joue point, si ce n'est peut-être de l'entendement de l'aveugle-né qui veut donner la clef de ses ouvrages.

Le fanatique qui voudroit étouffer ces êtres singuliers, les nomme des monstres; il ne sait pas que sans lui il n'y auroit presque jamais eu de monstres parmi les hommes.

Le hasard n'a jamais rien fait, & il y a une combinaison aussi réguliere des élémens de l'animalité dans un fœtus sans tête que dans l'entendement d'un Newton ou d'un Montesquieu.

Quel titre avons-nous pour qualifier de monstres un enfant qui a trois jambes ou un hermaphrodite ? Avons-nous parcouru du haut en bas la grande échelle des êtres ? Connoissons-nous assez l'ordre pour savoir ce qui s'en écarte?

On s'accorde, au reste, si peu sur la signification du mot monstre, que pendant long-

tems on s'eſt contenté de s'en ſervir pour déſigner un animal extraordinaire pour la taille : un ſerpent de vingt-cinq pieds fut un monſtre pour les Romains du tems de Romulus ; dans la ſuite, quand ils porterent la guerre en Afrique & qu'ils apperçurent dans cette région embraſée des ſerpens de cinquante pieds, ils virent que le reptile qui avoit tant effrayé leurs peres, n'étoit pas encore un monſtre. Enfin, quand l'armée de Régulus ſe vit arrêtée par le fameux ſerpent de Bagrada, qui avoit cent trente pieds de long, & qu'on fut obligé d'aſſiéger en regle comme une citadelle, il fallut bien revenir encore ſur ſes pas, & avouer que le monſtre de l'homme n'eſt pas celui de la nature.

Il s'éleva dans ce ſiecle une diſpute célebre entre deux ſavans ſur l'origine des monſtres, & cette diſpute ne finit que par la mort d'un des combattans (*) : tous deux avoient adopté

(*) On peut voir les ſophiſmes des deux philoſophes dans les *Mémoires de l'Académie des ſciences*, années 1724, 1733, 1734, 1738 & 1740.

PARTIE II.

le syſtême des œufs générateurs ; & d'accord ſur le principe, ils n'en étoient que plus diviſés ſur les conſéquences; Lemery, grand raiſonneur, prétendoit que quelqu'accident arrivé à l'œuf avoit mis du déſordre dans l'organiſation du fœtus : Winslow, grand anatomiſte, ſoutenoit que comme il y a des œufs originairement réguliers, il y en a auſſi d'originairement monſtrueux : le premier, en mutilant ſes œufs ou en les mêlangeant, ſe flattoit d'expliquer comment un fœtus naît ſans cœur ou avec deux têtes : le ſecond, le ſcalpel à la main, diſſéquoit de nouveaux embryons, dont on ne pouvoit expliquer le méchaniſme par aucun déſordre accidentel ; ainſi l'anatomiſte avec des faits balançoit toute la métaphyſique du raiſonneur, & l'Europe ſavante reſtoit toujours en ſuſpens.

On pouvoit dire à Lemery : qui vous a aſſuré que votre fœtus tranquille dans la liqueur de l'amnios a ſubi quelqu'accident ? Si vos œufs ſe caſſent ou s'ils ſe mêlangent, ils ne doivent

L'HOMME SEUL.

tien produire. Une Hottentote dont quelque cauſe étrangere altere la matrice reſte ſtérile, & ne produit pas un fœtus avec un tablier de chair, qui ſe propage à ſon tour.

On pouvoit dire à Winſlow : qui vous a révélé que la nature fait de toute éternité des monſtres, comme des corps réguliers? Où étoient les germes monſtrueux avant la génération des monſtres? Un de ces germes deſcend-il à point nommé dans la matrice d'une femme, quand elle conçoit un enfant ſans tête ou un cyclope?

On pouvoit dire à-la-fois à Lemery & à Winſlow : les femmes que vous diſſéquez ou ſur leſquelles vous raiſonnez n'ont jamais eu d'ovaire, ainſi le fil de vos ſyſtêmes ſe caſſe avec les œufs qui les ont fait naître.

Vous vous accordez à nommer monſtres une production organique dont la conformation differe de celle de ſon eſpece : malheureuſement il n'y a point d'eſpece, il n'y a que des individus; ainſi un Cyclope n'eſt pas plus

PARTIE II.

monſtre, parce qu'il differe d'un homme qui a deux bons yeux, qu'un ſapajou ne l'eſt, parce qu'il differe d'un ſerpent à ſonnettes.

Comment vous battez-vous ſur l'origine des êtres qui vous ſemblent bizarres, tandis que la formation des êtres les plus réguliers eſt encore pour vous une énigme ? Quoi ! vous ne ſavez pas comment une plante végete, & vous voulez deviner comment les élémens de l'animalité ſe combinent, pour former un fœtus humain à deux têtes ou un hermaphrodite !

C'étoit encore un ſingulier ſophiſte que ce Bartholin, qui fit un livre en Danemarck pour prouver que les monſtres devoient leur origine aux cometes (*) ; comme ſi ces globes immenſes qui dans l'ellipſe qu'ils décrivent anéantiſſent quelquefois des planetes, s'amuſoient dans un petit coin de l'eſpace à envoyer le germe d'une queue à un negre de

(*) *Bartholini, de Cometa conſilium medicum, cum monſtrorum in Daniâ natorum hiſtoria.* --- Il preſcrit dans ce livre un régime pour ſe préſerver de la contagion des cometes.

Manille, ou à mettre fur un corps de Géorgienne une tête d'Orang-Outang.

L'HOMME SEUL.

Nous avons la fureur de ne juger jamais des êtres que par relation; le premier blanc qui vit un negre dut en faire un monftre, & lui-même dut paffer pour tel la premiere fois qu'il parut dans les déferts de Zanguebar.

Quelles feroient aux yeux du vrai philofophe les limites qui fépareroient le monftre, de l'être régulierement organifé? Comment pourroit-on tracer cette ligne individuelle, puifque ce que nous nommons une efpèce fubit fans ceffe de nouvelles variations, & que du ftalactite jufqu'à l'homme tout fur la fcene de la nature n'eft que métamorphofe.

Les anciens avoient des fenfitives plus finement organifées que les nôtres; leur ferpent de cent trente pieds ne fe trouve plus en Afrique: nous-mêmes n'avons plus ni la taille, ni la longue vie des patriarches: en conclura-t-on que les fenfitives, les ferpens & les hommes de l'âge de fer, font des monftres relative-

PARTIE II.

ment aux ſenſitives, aux ſerpens & aux hommes de l'âge d'or ?

Non-ſeulement ce qu'on nomme les eſpeces changent, mais quelquefois encore elles ſe confondent ; on a vu des végétaux germer dans des ſubſtances animales (*), & cependant perſonne ne s'eſt aviſé de mettre, ſoit l'animal, ſoit la plante au rang des monſtres.

Les philoſophes qui ont trouvé des monſtres parmi les hommes, afin de n'être pas inconſéquens, en ont encore peuplé le regne des plantes & celui des foſſiles. C'eſt ainſi que l'auteur du roman *de la nature* fait entendre que les ſtalactites ne ſont que des développemens monſtrueux des élémens des pierres (**), comme s'il pouvoit y avoir quelque choſe d'ir-

(*) Les mémoires des académies font mention d'un épi de bled qui germa dans l'eſtomac d'une femme ; & du rein droit d'un homme, qui ſe trouva ſous le ſcalpel d'un anatomiſte, renfermant un grand nombre de champignons. --- *Voyez* dans le volume précédent le *Roman philoſophique de Zoroaſtre.*

(**) *Conſidérations philoſophiques ſur la gradation des formes de l'Etre*, page 2[illegible].

régulier dans la combinaiſon de l'eau & des germes lapidifiques; comme ſi la nature violoit plus ſes loix éternelles en formant un cylindre diaphane, d'un fluide & d'un rocher, qu'en créant à part le fluide & le rocher!

De même, quoi qu'en diſent les botaniſtes, une plante n'eſt point monſtrueuſe, parce que le froid lui fait perdre ſa corolle, parce qu'une greffe particuliere applatit ſa tige, & que ſes feuilles ſe tuméfient par la piquure des Ichneumons.

En 1675, Perrault montra à l'académie une poire de rouſſelet, qui en enfantoit une autre par la tête (*); & quatre ans après on fit voir à Paris une ſeule tige de roſier qui portoit trois roſes, graduellement élevées l'une ſur l'autre (**). Voilà des phénomenes, ſans doute; mais ce ne ſont pas des monſtruoſités.

(*) *Journal des Savans*, année 1675. --- Ce fait n'eſt pas ſi merveilleux que celui d'une fille du ſeizieme ſiecle, qui naquit groſſe d'un autre enfant. --- Voyez Bartholin, *Hiſt.* 100, *cent* 6.

(**) *Journal des Savans*, année 1679.

La nature en plaçant une matrice ſur la tête d'une poire, & dans le calice d'une roſe, a pu donner un nouveau développement à ſes loix primitives; mais sûrement elle ne les a point interverties.

Si nous remontons l'échelle, nous trouverons parmi les animaux des êtres auſſi ſinguliers, mais non pas des monſtres.

D'abord, le mulet qui n'eſt ni âne ni cheval, quoiqu'il participe de la nature de ces quadrupedes, n'eſt point un monſtre; car dans certains climats, ce métis ſe perpétue : les naturaliſtes attribuent la propagation aux mulets de Cappadoce : il y a dans la Tartarie des mulets de race (*); & toute l'Italie ſait qu'en 1703, une mule engendra un poulain au milieu de Palerme, & le nourrit de ſon lait (**). Or s'il naiſſoit quelque production organique où l'ordre de la nature fût eſſen-

(*) Œuvres de Leibnitz : *Nouveaux eſſais ſur l'entendement humain*, page 276.

(**) *Mémoires de Trévoux*, octobre 1703, page 83.

tiellement interverti, il lui ſeroit impoſſible de ſe propager.

L'HOMME SEUL.

Il ſuit encore de mes principes ſur les êtres humains ſinguliérement organiſés, qu'on ne peut mettre au rang des monſtres, ni le chien de Quimper-Corentin, qui avoit les pieds de la taupe & la trompe des inſectes (*), ni le baſſet de Berlin, qui avoit une tête de coq-d'inde (**), ni le poulet de Bretagne, que ſa mere tua parce qu'elle lui vit quatre pattes & quatre ailes (†), ni enfin ce fameux lievre d'un électeur d'Hanovre, né avec deux têtes, quatre oreilles & huit pieds; comme ſi la nature avoit pris plaiſir de coller l'un ſur l'autre, dos à

(*) *Journal des Savans*, année 1663. --- Ce quadrupede vécut trois jours.

(**) Recherches ſur la force de l'imagination, dans les *Mémoires de l'Académie de Berlin*, tome XII, année 1756.

(†) Voyez le *Journal des Savans* du 23 juin 1681. --- M. de Réaumur vit un jour un poulet à quatre jambes dans un œuf couvé pendant dix-neuf jours. --- *Mém. ſur les inſectes*, tome II, page 42. --- Ce poulet de M. de Réaumur ne devoit être qu'un demi-monſtre, comparé à celui de Bretagne.

dos, deux de ces quadrupedes ; & qui, dit-on, se trouvant fatigué de courir d'un côté se tournoit de l'autre & couroit sur des nouveaux frais, afin de mettre aux abois la meute & les chasseurs (*).

Le grand principe des partisans des monstres est, qu'il ne peut rien y avoir de régulier dans la réunion de deux êtres qui paroissent éloignés dans l'échelle ; que l'ordre se trouve dans la génération d'un homme, d'un chien & d'un coq-d'inde ; mais non dans celle d'un homme à museau de chien, & d'un chien à tête de coq-d'inde.

Je demande à ces grands partisans de l'ordre (qui cependant admettent des monstres), s'ils connoissent parfaitement la grande échelle des êtres, & s'ils l'ont parcourue du haut en bas, depuis Dieu jusqu'à l'atome ?

De plus, qui leur a dit que deux êtres de l'échelle sont séparés par des limites éternelles ?

(*) Ce fait, plus plaisant que vraisemblable, se trouve consigné dans les Ephémérides d'Allemagne.

L'HOMME SEUL.

n'eſt-il pas plus vraiſemblable que les élémens, de ce qu'on nomme les trois regnes, ſont fondus plus ou moins dans tous les individus de l'échelle? La phyſique a découvert dans les plantes preſque tous les attributs de l'animalité; & les foſſiles mêmes ſont ſenſibles, s'il en faut croire Pythagore & la raiſon.

Enfin, pourquoi la nature qui a fait l'échelle, ne rapprocheroit-elle pas les échelons? les différentes combinaiſons des élémens de l'animalité ne rendent-elles pas poſſible la variété infinie des formes des animaux? Pour moi, je ne ſuis pas plus étonné de voir une tête de brochet ſur un col de linotte, que de trouver le bébé du roi de Pologne près d'un Patagon, & le maréchal de Saxe à côté d'un negre blanc.

Il n'y a donc point de monſtres dans l'ordre phyſique, mais il y en a beaucoup dans l'ordre moral: puiſſent ces derniers être effacés auſſi aiſément de la race des hommes, que les premiers pourroient l'être de notre phyſique & de nos grammaires!

CHAPITRE VII.

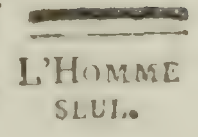
DE LA DÉGRADATION HUMAINE QUI EST NOTRE OUVRAGE.

PARTIE II.

QUE *ne ſuis - je né vieil !* diſoit à ſes diſciples l'Arabe Averroës ; & ce mot plein de ſens ne fut entendu que par le petit nombre de ſages qui étoient en état de le prononcer.

Pour moi, quand je vois tout ce qu'ont fait les préjugés des hommes, leur ſuperſtition timide & leurs loix féroces pour dégrader en eux la beauté ſimple & ſublime de la nature, eſpérant que l'inſenſibilité qu'amene l'hiver de l'âge par l'endurciſſement des organes, me rendroit moins malheureux du malheur de tout ce qui m'environne, je ſuis tenté quelquefois de faire le vœu d'Averroës.

Il ne s'agit pas ici de quelques uſages bizarres & obſcurs adoptés au fond de l'Afrique ou du Nouveau-Monde par des ſauvages ; je parle d'une conſpiration preſque générale de toutes



les nations pour ſubſtituer au beau primitif le beau de convention qui le déſigure, & pour mutiler la machine humaine ſous prétexte de l'embellir.

Au milieu de ce torrent d'erreurs & de crimes, de tems en tems la voix des philoſophes s'eſt fait entendre; on leur a applaudi, mais le monde moral a continué de rouler ſur le même axe.

Ne nous laſſons point de plaider la cauſe de la nature, puiſqu'on ne ſe laſſe point de l'outrager; il faut qu'en même tems que les charlatans de toutes les nations rouvrent les bleſſures faites à l'homme, il y ait une chaîne non interrompue de réclamations de la part des médecins contre ces attentats; ce ſont des mémoires que nous laiſſons à la poſtérité pour l'empêcher de blaſphémer notre intelligence.



ARTICLE PREMIER.

Des parures factices substituées a la Beauté.

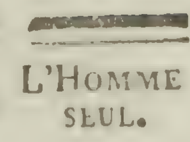
PARTIE II. QUAND les sculpteurs de l'antiquité ont voulu transmettre aux siecles à venir les traits de la beauté, ils n'ont pas fait riche la statue qui ne devoit être que belle : il n'y a ni collier, ni diamans, ni brasselets à la Vénus de Médicis, ni à l'Apollon du Belvedere.

Les peintres de leur côté, quand ils ont voulu dessiner Cléopatre ou Aspasie, n'ont point altéré leur coloris, & substitué sur leurs joues le rouge grossier du carmin au rouge naissant de la pudeur ; ils ont cherché la nature, & ont rencontré la beauté.

Les premieres altérations faites à la beauté primordiale sont venues de la part des peintres, & chez les sauvages tout le monde est peintre ; à Jesso (*), chez quelques negres (**),

(*) *Voyages de Jean Struys*, tome I.

(**) *Voyages au Sénégal*, par M. Adanson.



L'HOMME SEUL.

& parmi les Arabes du désert (*), on s'est avisé de croire que l'incarnat des levres n'étoit qu'une beauté populaire, & la vanité y a fait substituer le bleu, qui en effet peut représenter un beau ciel, mais non une belle femme.

Le rouge que quelques nations sont choquées de rencontrer sur les levres, d'autres l'appliquent sur les dents (**) : il y en a dans l'Indostan qui alterent l'émail de ces mêmes dents en les enveloppant du vernis le plus noir. Les Siamois pour se justifier de cette bizarrerie, disent qu'il n'est pas de la grandeur de l'homme d'avoir les dents des quadrupedes (†) : mais

(*) *Voyages de Pietro della Valle*, tome II, page 296. --- Les princesses Arabes mettent cette couleur bleue par petits points & la font pénétrer dans la chair avec une aiguille ; peut-être ont-elles dessein de représenter sur la terre les vierges bleu-célestes dont Mahomet promet, après la mort, la jouissance aux bons Musulmans.

(**) *Essais* de Montagne, petite édit. tome IV, p. 288.

(†) *Voyages à Siam* du P. Tachard. --- Ils sont, au reste, punis de leur délire par la nature même de l'opération ; car de tems en tems ils sont obligés de renouveller leur vernis, & alors ils passent plusieurs jours sans manger.

ſi ce raiſonnement eſt bon, il me ſemble qu'alors il vaudroit mieux noircir les dents des quadrupedes, & conſerver la blancheur des ſiennes.

Il y a un peu moins de démence à teindre avec de la poudre de mine de plomb le poil des paupieres, comme de tems immémorial on l'a obſervé en Orient (*); du moins cette couleur ſombre ſert à relever la blancheur de la peau, & à rendre plus vif le feu du regard: les Grecques vers le tems de la décadence de leur patrie, & les Romaines ſous les Céſars adopterent cet uſage; & en effet cette beauté factice convenoit plus au teint flétri des Laïs ou des Meſſalines, qu'au viſage tout neuf des Pandore & des Lucrece.

Les inſulaires de Sombreo, au Nord de Nicobar, renchériſſent ſur toutes ces bizarreries, en ſe bigarrant le viſage de diverſes couleurs, comme de verd, de jaune & de

(*) *Voyages de Shaw*, tome I, page 322.

Lieu (*) : ils s'imaginent être le chef-d'œuvre de la nature, quand leur tête reſſemble à un arc-en-ciel.

Le poil du corps humain n'a pas été plus reſpecté par la vanité que le viſage ; les inſulaires de Nicobar s'arrachent les ſourcils (**) : les Turcs font tomber avec de la chaux vive & du ruſma tout le poil de leur corps, excepté celui de la barbe & des cheveux (†) : d'un autre côté, les Maldivois prennent des boiſſons qui les multiplient ; & chez eux plus un corps eſt velu & plus il eſt beau (¶), comme ſi ce qui eſt une beauté pour un ours, pouvoit l'être pour un homme !

On a défiguré de mille façons la chevelure :

(*) *Hiſt. génér. des voyages* de l'abbé Prévôt, tome I, page 387. --- Les Mingréliennes ſont auſſi dans l'uſage de donner à leur viſage une teinte contre nature. --- *Voyages de Chardin*, p. 77. --- Quoiqu'elles ſoient avec les Géorgiennes & les Circaſſiennes les plus belles femmes de l'Aſie, elles n'ont pu cependant introduire cette mode bizarre dans les ſerrails de l'Orient.

(**) *Voyages de Dampier*, tome III, page 156.

(†) *Obſerv. de Pierre Belon*, tome I, page 198.

(¶) *Voyages de Pyrard*, liv. II.

les Maldivois la noirciſſent (*); les Tripolitaines lui donnent la couleur du vermillon (**); les Chinois ne laiſſent croître qu'un toupet, & les Européens parent leur tête de cheveux qui ne leur appartiennent pas.

Nous nous glorifions d'avoir découvert cette poudre parſumée qui rend toutes nos têtes uniformes; mais ne ſoyons pas ſi fiers, les Polonois de tems immémorial s'en ſervent pour cacher le déſordre que la *plica* cauſe dans leurs chevelures; on a auſſi rencontré chez les Papous des hommes petits & préſomptueux qui ſe blanchiſſent les cheveux avec de la craye broyée: voilà donc une découverte que nous partageons du moins avec les têtes malades de la Pologne, & les petits-maîtres des Terres Auſtrales.

La coutume la plus bizarre que les ſauvages des deux continens aient introduite, eſt celle de ſe peindre tout le corps d'une maniere uni-

(*) Ibid.

(**) *Etat des royaumes de Barbarie*, édit. de 1704.

forme ; dégoûtés de ce mêlange heureux de couleurs qui constitue en partie la beauté, & qui fait du visage humain un tableau mouvant où se dessinent toutes les passions, ils se sont colorés depuis la tête jusqu'aux pieds tantôt en verd, tantôt en rouge ; ils ont cru que leur corps n'étoit parfait qu'autant qu'il ressembloit à un arbre ou à une écrevisse.

Je suis loin, au reste, de condamner le vernis dont on s'enduit en Laponie & chez les Hurons, pour se mettre à l'abri de l'aiguillon des moustiques & des maringouins : distinguons avec soin les ressources dictées par le besoin, des modes inventées par le mauvais goût pour dépraver la beauté de la nature.

Certainement ce n'est pas le besoin qui dicte aux femmes du Décan de peindre des fleurs sur leurs corps ; ce ne peut être que la vanité, & une vanité mal-entendue, car une femme découpée en fleur, est aussi ridicule qu'une fleur taillée en femme.

La même raison condamne les filles du

PARTIE II.

Sénégal qui brodent ſur leur peau des figures d'animaux & des hiéroglyphes : une belle femme n'eſt ni un tableau, ni une fleur : je ne veux voir deſſiné ſur le corps de mon amante que le jeu des paſſions que je fais naître; je n'y veux lire que le ſentiment de ſa belle ame, mon amour & la douce empreinte de la nature.



ARTICLE II.

Du Rouge.

NINON DE L'ENCLOS.

QUOI ! Milord, me ſurprendre ainſi avant ma toilette ! voilà une trahiſon que la plupart de nos Françoiſes ne vous pardonneroient pas.

L'HOMME SEUL.

MILORD CHESTERFIELD.

Belle Ninon, je ne connois point de petites-maîtreſſes, & je ne me mettrai pas dans le cas du pardon : ſi j'entre avant midi dans votre boudoir, c'eſt pour admirer la beauté de la nature, & cauſer avec un philoſophe.

NINON DE L'ENCLOS.

Mais, Milord, il n'y a guere de philoſophie ni dans vos regards, ni dans vos complimens. -- Quoi ? franchement, vous me trouvez plus jolie dans ce déshabillé, que je ne l'étois hier au bal de votre ambaſſadeur avec ma gaze d'Italie, mon rouge & mes girandoles ?

MILORD CHESTERFIELD.

De la gaze d'Italie ou des diamans, ne ſont pas ma Ninon; pour le rouge qui n'eſt bon qu'à faire des vieilles de trente ans, cette mode tyrannique devoit-elle être adoptée par la moderne Aſpaſie ?

NINON DE L'ENCLOS.

Que voulez-vous, Milord ? on ne mene pas l'imagination des jolies femmes, comme l'eſprit des hommes : votre Aſpaſie détruiroit plus aiſément une ſecte de philoſophes, qu'une mode utile : voyez Pierre le Grand, il a caſſé la milice redoutable de Strélitz, & on ne lui a rien dit; il veut aujourd'hui couper la barbe des Ruſſes, & on parle de le détrôner; qu'il ne s'aviſe pas d'ôter le rouge aux femmes de ſa cour, il courroit riſque de perdre la vie.

MILORD CHESTERFIELD.

Entre nous, Pierre le Grand a tort : ſa réforme devoit tomber ſur les hommes, & non ſur les barbes; qu'il bâtiſſe Pétersbourg, qu'il donne des loix à ſes tribunaux & des

mœurs à ſes ſujets, il ſera le héros des peuples étrangers, & le Dieu du ſien ; mais qu'il abandonne au tems, au luxe & aux femmes, le droit d'introduire des modes & de les anéantir ; l'hydre du préjugé a encore en Ruſſie toutes ſes têtes : pourquoi s'amuſe-t-il à les tondre, quand il peut les abattre ?

Diſtinguons, au reſte, les modes indifférentes, des modes barbares ; les Moſcovites ont des raiſons pour conſerver la barbe ; & nous en avons d'auſſi bonnes pour la raſer ; mais le rouge eſt une invention abſurde & cruelle, qui ne peut être défendue que par le mauvais goût, & qui ne devroit caractériſer que les mauvaiſes mœurs.

NINON DE L'ENCLOS.

Mon cher philoſophe, tes regards peuvent me perſuader, mais tes épigrammes ne ſauroient me convaincre : il a été un tems où ma haine pour des ſexagénaires chargées de rouge, s'étendoit juſques ſur le rouge même ; j'avois alors mon viſage de quinze ans, & à cet âge

l'incarnat de la timidité vaut bien celui qu'on fait avec du talc & de la céruſe : mais enfin, on n'a pas toujours ſes quinze ans ; & condamnée par les hommes à toujours plaire, il ſaut bien, à force d'art, rappeller ſur un teint flétri le beau coloris de la nature.

MILORD CHESTERFIELD.

Vous m'accordez déjà, belle Ninon, que le rouge gâte un viſage de quinze ans, & il ne tiendroit qu'à moi de triompher de cet aveu; car enfin la roſe qui s'ouvre eſt plus parfaite que celle dont les feuilles épanouies ſont courbées vers la fange ; & il vaut mieux être Lucrece vierge encore, que Meſſaline proſtituée depuis dix ans aux portefaix des Céſars.

Et quand je nomme ici Meſſaline, ce n'eſt pas ſans raiſon ; le rouge n'a pu être inventé que par une courtiſanne qui cherchoit à trafiquer de ſes charmes flétris, & qui vouloit ſubſtituer le maſque du carmin au coloris de la pudeur.

Ne me parlez point des femmes honnête

qui toutes aujourd'hui ont du rouge; vous ne ſavez que trop qu'en fait de modes, c'eſt la folie qui les invente & la ſageſſe qui les adopte: dans toutes les grandes villes, on aime mieux être abſurde que ſingulier, & ſur-tout les femmes à qui leur éducation ne permet pas d'avoir un caractere.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, nous n'allons guere au *bal* ou au ſpectacle avec des philoſophes : tous ces courtiſans qui ſont à nos genoux, nous trouvent charmantes avec du rouge ; il faut bien pour leur plaire peindre un peu nos viſages ; nous n'irons pas pour un peu de cochenille, nous expoſer à perdre nos hommes & nos amuſemens.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh ! voilà juſtement ce qui vous trompe : les hommes qui vous aiment avec du rouge vous adoreroient ſi vous n'en mettiez point ; il n'y a jamais que le premier coup-d'œil qui leur faſſe illuſion ; au bout de quelques minu-

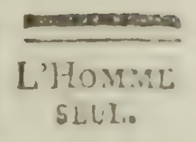
tes, ils s'apperçoivent qu'au lieu d'un visage ils n'admirent qu'un tableau : l'œil de leur imagination découvre des rides & des sillons sous la poudre corrosive qui les masque ; & quand l'instant de la jouissance approche, ils tremblent de trouver un visage de nuit, qui les guérisse de leur idolâtrie pour le visage du jour.

Ninon de l'Enclos.

Milord, votre observation est trop générale : il est certain que d'ordinaire un peu de rouge sert à faire ressortir davantage le feu des regards : ainsi cette mode que vous blâmez tant, donne de l'intérêt au teint & du jeu à la physionomie.

Milord Chesterfield.

Je n'en crois rien ; & c'est vous-même que j'en fais juge : la physionomie dépend de la finesse des nuances avec lesquelles se fondent les couleurs naturelles du visage, & de la rapidité avec laquelle elles se succedent ; or comment avec une seule couleur voulez-vous imiter les nuances de la belle nature ? Le maf-


L'HOMME SEUL.

que rouge que vous employez eſt-il aſſez fin pour diſcerner, au travers, le jeu des paſſions? toute femme qui ſe farde renonce par-là à ſa phyſionomie.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre optique, milord, n'eſt point la mienne; j'ai obſervé plus d'une fois vos Angloiſes au ſpectacle, & elles m'ont toujours paru avoir le teint plombé & flétri des cadavres.

MILORD CHESTERFIELD.

Ninon, il ſuffiſoit de deſcendre dans leurs loges pour être détrompée; croyez qu'il y a des points de vue néceſſaires pour juger la beauté, & ces points de vue varient ſuivant la délicateſſe de l'ouvrage: pour admirer la colonne Trajane, il ne faut point être près de ſa baſe; par le même principe il ne faut pas s'éloigner pour juger des charmes de ſa maîtreſſe.

Je ſais que la pâle lueur des flambeaux fait diſparoître les nuances d'un beau viſage; mais c'eſt au ſoleil & non pas aux flambeaux que

Pâris déshabilla les trois divinités dont il devoit apprécier les charmes : l'adroit Troyen adjugea en plein jour la pomme à Vénus, & se réserva la nuit pour en obtenir sa récompense.

Malheur aux femmes qui demandent à être vues de loin, & dont les appas flétris ne sont bons que pour la perspective !

Quant à vos petites-maîtresses qui n'ont jamais vu l'aurore qu'à l'opéra, & dont le jour le plus doux fatigue la paupiere, qu'elles cherchent aux bougies le plaisir qui les fuit; je n'envie point l'ennui de leurs obscures jouissances.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, vous parlez le langage de la raison; mais vous avez apporté d'Angleterre un fond de misantropie qui vous empêchera souvent de la faire valoir : on diroit que vous haïssez toutes les femmes.

MILORD CHESTERFIELD.

Je vous aime, Ninon ; & je n'aurai jamais la force de haïr un sexe dont votre voix justifie les foiblesses.

L'HOMME SEUL.

NINON DE L'ENCLOS.

Je ne juſtifie point les foibleſſes des femmes; mais je cede au torrent qui m'entraîne à les partager: au reſte, il y a long-tems que j'ai deſſein de me faire homme, & dès que je le ferai, j'aurai la hardieſſe de les fronder; alors je ne mettrai point de rouge, & j'aurai le droit de m'élever contre ſon uſage.

MILORD CHESTERFIELD.

Eh! Ninon, ſoyez vous-même & vous n'aurez rien à nous envier: quoi! eſt-ce à l'Aſpaſie du ſiecle à ſe ſoumettre à la tyrannie d'une mode? Parce qu'il eſt de l'intérêt de quelques femmes ſurannées qu'il n'y en ait aucune de jeune ou de jolie, devez-vous dégrader votre teint, altérer votre ſanté & ôter dix ans au printems de votre âge?

NINON DE L'ENCLOS.

Oh! j'eſpere bien n'être pas vieille ſi-tôt: voyez ma toilette; tout y ſert à la ſanté, & rien à la coquetterie; le blanc n'y eſt jamais

entré, ni la pommade d'uvé (*); ma poudre eſt ſans eſſence; je me lave avec de l'eau de la Seine, & non avec de l'eau de Cologne; pour mon rouge, c'eſt, ſi j'en crois mon parfumeur, la pure quinteſſence des végétaux.

MILORD CHESTERFIELD.

On vous trompe, Ninon; la chymie ne ſauroit décompoſer les végétaux au point d'en faire du rouge; le fond de cette poudre corroſive eſt toujours du talc, amalgamé avec du carmin, par le moyen de l'huile de Ben qui en fait la liaiſon : or, comment voulez-vous qu'une drogue compoſée de particules d'une pierre réfractaire, d'une poudre deſſicative & d'une huile ſujette à ſe rancir, n'altere en rien le tendre velouté de la peau ? L'incon-

(*) Cette pommade d'uvé, à qui les parfumeurs donnent auſſi d'autres noms plus impoſans, eſt une eſpece de cérat auquel on ajoute du blanc de céruſe ou du magiſtere de biſmuth; cette compoſition blanchit pour le moment à cauſe d'un enduit de chaux métallique qui ſéjourne ſur la peau : mais ſi par haſard une femme ainſi colorée s'expoſe à quelques exhalaiſons fétides, le maſque noircit auſſi-tôt, & la coquette eſt trahie.

vénient eſt bien plus grand encore, quand, ſous prétexte de perfectionner le rouge, on y fait entrer de la céruſe (*), du vermillon & d'autres préparations métalliques (**); le tempérament alors dépérit, le fluide nerveux ſe

(*) Les femmes ne ſavent pas que la céruſe eſt une eſpece de rouille de plomb corrodé par l'acide du vinaigre réduit en vapeurs : ſi elles admettoient quelquefois des phyſiciens à leur toilette, les parfumeurs y perdroient ſans doute, mais leur teint y gagneroit & leur ſanté auſſi.

(**) Preſque tous les compoſiteurs de rouge & de blanc y font entrer des minéraux.

Le cinnabre *eſt un minéral chargé* de ſoufre & de mercure, dont on n'augmente l'éclat qu'en le ſublimant.

Le minium eſt du plomb calciné au feu de réverbere.

Le biſmuth eſt un demi-métal chargé d'arſenic, qu'on a fait diſſoudre dans l'eau-forte ; c'eſt lui qui fait le blanc le plus beau & le plus deſtructeur.

La céruſe eſt du plomb préparé par la vapeur du vinaigre, &c. &c. &c.

Toutes ces compoſitions, ſuivant la médecine la plus éclairée, pénetrent par les pores & les veines capillaires de la peau, attaquent les glandes de la ſalive & celles des yeux, corrompent la pureté de l'haleine, agiſſent quand on les applique ſur la poitrine, contre la ſubſtance ſpongieuſe du poumon, & ſont la ſource de la plupart des maladies des femmes, que l'ignorance des cauſes rend incurables.

dégrade, & on meurt avant l'âge, pour avoir préféré dans sa jeunesse la mode à la nature.

NINON DE L'ENCLOS.

Votre physique, milord, est un peu cruelle : savez-vous que vous faites le procès aux Grecques, aux Romaines, à ces Géorgiennes qui regnent dans les serrails de l'Asie, & aux femmes d'esprit de tous les siecles & de toutes les nations, qui n'ont trouvé que dans le prestige du fard cette espece de printems éternel, que les hommes nous demandent comme aux houris de l'Alcoran ?

MILORD CHESTERFIELD.

Je sais que dans tous les âges & chez tous les peuples il y a eu des hommes sans goût & des coquettes.

Les femmes de l'Orient sont de tems immémorial dans l'usage de faire un cercle autour de l'œil avec du fard d'antimoine, afin de le faire paroître plus grand (*), ou de teindre

(*) Gabriel Sionita, *De Moribus Orient.* cap. XI. *Voyez* aussi Tavernier, *Voyage de Perse*, liv. II, ch. 7.

L'HOMME SEUL.

leurs paupieres avec la poudre de Molybdene (*), pour faire ressortir le feu de leurs regards : mais Apelle, pour faire sa Campaspe ou sa Vénus, ne s'avisa pas de circonscrire leurs yeux, ou de changer la couleur de leurs paupieres.

Poppée inventa une espece de fard en pâte qui lui servoit de masque : il est probable qu'elle avoit son visage factice, quand Néron la tua d'un coup de pied.

Le rouge & le blanc furent trouvés à Rome par les maîtresses des Césars : c'étoit le tems où les vainqueurs du monde commençoient à n'avoir plus de caractere : les Lucrece & les Clélie faisoient alors le métier des courtisannes ; & la postérité des Emile & des Brutus prostituoit son génie à raffiner sur les plaisirs.

(*) La molybdene est une espece de stéatite coloré par le zinc & qui ressemble au talc ; le peuple la connoît sous le nom de crayon d'Angleterre. Pott a prouvé, dans sa Lithogéognosie, que cette substance contenoit beaucoup de particules ferrugineuses dont il est difficile que l'œil ou les paupieres s'accommodent.

Pour les Françoises, elles n'ont connu le talc & le carmin que par les Italiennes qui accompagnerent à Paris Catherine de Médicis : & l'époque du rouge chez vous est à peu près celle de la journée de Saint-Barthélemi.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, voilà des époques qui pourroient bien me dégoûter du rouge ; je n'aime point des modes qui me rappellent la derniere dépravation de l'esprit & des mœurs ; car la nature m'a fait d'une pâte tolérante, & j'ai tant de goût pour le plaisir, que je n'en ai point pour le libertinage.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ! Ninon, je te reconnois enfin ; c'est à la raison à épurer tes foiblesses, & voilà les seuls sacrifices que mon ame exigera jamais d'une femme telle que toi : ô mon amante ! il suffit donc de t'éclairer pour te ramener à la nature : combien ce trait de courage t'embellit à mes yeux ! que j'aime à voir, comme à ton esprit, un caractere à ton

visage

visage (*) ! avec quelle volupté maintenant je vais respirer ton haleine, sentir mon ame errante sur tes levres & dans nos caresses embrasées !...

L'HOMME SEUL.

NINON DE L'ENCLOS.

Arrêtez, milord; votre philosophie est trop sévere pour moi, & une heure d'entretien a opéré en vous à mes yeux la plus singuliere métamorphose; vous ne me semblez plus ce charmant Chesterfield, si fait pour inspirer le plaisir & pour le goûter : vous avez pris tout-à-coup les rides vénérables d'Hermès & la barbe de Pythagore : quel que soit le délire de vos sens, je vous respecte trop pour vous permettre de partager mes foiblesses.

MILORD CHESTERFIELD.

Ah ! terminez ces plaisanteries cruelles ; que ma Ninon. . . .

(*) Milord Chesterfield passe ici trop légérement sur une des plus fortes objections qu'on puisse faire aux partisans du rouge. Il est constant que le vernis du carmin qu'on met sur un visage lui ôte son caractere; aussi dans un spectacle toutes les têtes des femmes se ressemblent, parce que l'art de varier les nuances d'un teint n'est pas le secret des parfumeurs, mais celui de la nature.

PARTIE II.

NINON DE L'ENCLOS.

Milord, vous n'avez plus de Ninon : il m'en coûtera peut-être pour ne plus penſer à mon ancien amant; mais je regarderai dans un miroir mon viſage ſans rouge, & je me proſternerai en eſprit aux pieds de mon philoſophe.

MILORD CHESTERFIELD.

Barbare, & qui me dédommagera jamais de l'amour ?

NINON DE L'ENCLOS.

L'amitié. -- Milord, je vous ai prévenu que depuis long-tems je voulois me dépouiller de mon ſexe; je le quitte dès ce moment, & je vous choiſis pour me donner une éducation philoſophique, qui corrige celle que j'ai reçue dans le monde. Faites paſſer en moi quelques étincelles de cette raiſon ſublime que la méditation vous a donnée; achevez de me défaire de mes erreurs & de mes terreurs. . . Soyez enfin pour moi un autre Socrate; & ſi vous faites de votre éleve un Platon, il vous conſolera de la perte d'Aſpaſie.

ARTICLE III.

De la Mode.

L'Homme seul.

LES philoſophes qui ont fait la mode fille du luxe, ſe ſont trompés ſur ſa généalogie ; dès que les hommes ont été raſſemblés en ſociété, ils ont ſans ceſſer d'être pauvres, ſubi la tyrannie de la mode : ce fléau a régné chez les Scythes avant Anacharſis, comme à Rome après la ruine de Carthage ; il domine aujourd'hui dans les deux mondes, depuis Paris juſqu'au Kamchatka, & de Pékin à la Baye d'Hudſon.

Les peuples qui vont nus ſe peignent le corps, y deſſinent des fleurs, y brodent des animaux & des hiéroglyphes : parmi nous on ſe contente de vernir ſon viſage, & de porter des habits meſquins & des pannaches ridicules : en général, chez les ſauvages la mode eſt ſur les corps, & chez les peuples policés elle eſt ſur les habits.

PARTIE II.

L'article que je traite sera court ; car il est difficile de s'étendre sur la mode : au moment où je prends mes crayons pour dessiner sur la toile son image fugitive, elle n'est déjà plus.

Au reste, quand même ce Protée pourroit être fixé, ce ne seroit point au philosophe à tracer l'histoire frivole de ses métamorphoses.

Le besoin, ce tyran des êtres sensibles, force l'homme dans les zones tempérées à s'habiller sous peine de la douleur, & vers les poles sous peine de la mort (*).

Les législateurs chez les peuples policés ont réuni au motif du besoin celui de la décence; ils ont pensé qu'en mettant entre la femme & l'homme une barriere, la vertu y gagneroit sans rien faire perdre à l'amour : en effet, l'imagination s'embrase bien plus par les char-

(*) Sous la zone torride ce besoin n'existe pas ; au reste, l'œil dans ce climat s'accoutume à une nudité presque parfaite, & ce n'est point par de pareils tableaux que l'imagination s'embrase : aussi un Espagnol demandant à un Indien comment il pouvoit aller tout nu, celui-ci lui répondit avec justesse, *qu'il étoit tout visage.*

mes qu'elle pressent que par ceux qu'elle découvre.

Le sexe obligé par la nature d'avoir de la pudeur, & par les loix d'en porter au moins le cachet, n'a pas tardé à faire servir l'invention même des habits aux progrès de sa coquetterie : la mode est devenue la base de son éducation pusillanime ; avec la mode les femmes rétrécissent leur esprit, mais gouvernent la terre.

La vanité en général est le ressort qui monte la machine des modes : c'est la vanité qui persuade aux femmes de captiver leurs pieds dans une chaussure étroite, de donner de la circonférence à un panier, & de faire de leur tête un édifice à plusieurs étages : il n'y en a aucune qui ne veuille avoir le pied fin, la taille svelte, & le corps plus grand qu'elle ne l'a reçu de la nature.

La vanité est presque toujours inséparable du mauvais goût : aussi l'habillement de l'Européen après avoir subi mille révolutions, est

PARTIE II.

encore aujourd'hui le plus bizarre & le plus mesquin des deux mondes : on ne voit pas que le seul habit qui convienne à l'homme est celui qui dessine parfaitement les contours & les formes heureuses de sa taille ; on veut à toute force la belle structure de notre corps, & croire que sur ce sujet les tailleurs de Paris en savent plus que la nature (*).

(*) Nos femmes seroient bien étonnées si elles savoient que le tems où les beautés Grecques agiterent le monde, fût celui où leur habillement s'approchoit le plus de la simplicité de la nature ; il n'y avoit alors sur leurs têtes ni fleurs ni diamans, & quand leurs cheveux ne tomboient pas en ondoyant sur leurs épaules, elles les portoient noués simplement avec une aiguille de cheveux. *Pausanias*, *lib. I*, *page* 51.

Dans les villes elles avoient toujours la tête nue, & à la campagne, pour se garantir de la chaleur du soleil, elles ne portoient qu'un petit chapeau Thessalien, assez semblable aux chapeaux de paille dont se servent encore aujourd'hui les femmes de Lombardie. *Tragéd. d'Œdipe à Colonne*, vers 306.

Leur habillement étoit des plus simples ; il consistoit dans le vêtement de dessous ou la chemise ; la robe formée de deux bandes de drap cousues dans leur longueur & attachées sur l'épaule avec une agraffe, & le peplon ou le manteau : il paroît même qu'il y avoit des personnes qui ne portoient que le vêtement de dessous,

L'HOMME SEUL.

La ſeule mode en ce genre que le ſage puiſſe approuver, eſt celle qui tend à voiler des défauts de conformation : ainſi la fraiſe eſpagnole conviendroit au Crétin pour voiler ſes goîtres, & les paniers de nos petites-maîtreſſes aux Naires de Calicut & aux Manghiens de Manille, pour cacher les uns leurs queues, & les autres leurs groſſes jambes (*).

& ce ſont celles qu'Euripide nomme *Monopeploi. Hecub.* tragéd. vers 933.

Dans cet âge d'or on ne jugeoit de la grace des habits que par la facilité avec laquelle ils ſe prêtoient à imiter les formes heureuſes du corps ; c'eſt pour cela que les anciens faiſoient uſage d'étoffes auſſi légeres & auſſi tranſparentes que nos gazes d'Italie ; ce ſont celles qu'ils nommoient des *Brouillards. Turneb. adverſ. lib I, cap. XV.*

N'oublions pas qu'il s'agit ici des Grecques du tems des Hélenes, des Atalante & des Andromede ; le luxe vint dans la ſuite rétrécir les eſprits & amena le torrent des modes indécentes ou ridicules.

(*) *Voyez* ſur la queue des Manghiens de Manille, les *Voyages de Gemelli Carreri*, tome V, page 192, & ſur les jambes des Naires de Calicut les *Voyages de Pyrard*, page 416. Cette derniere ſingularité ſe trouve auſſi à Ceylan dans une race particuliere de ces inſulaires. --- *Recueil des voyages qui ont ſervi à l'établiſſement de la compag. des Indes de Hollande*, t. IV, p. 362.

Mais d'ordinaire la mode ſert plus à faire ſoupçonner des défauts qu'on n'a pas, qu'à voiler ceux qu'on a.

Il y a un vaſte empire dans notre continent où la mode des habits a moins exercé ſa tyrannie, c'eſt la Chine; depuis quatre mille ans ſes peuples ont conſervé la même façon de s'habiller; & lorſque dans la derniere révolution les empereurs Tartares ont voulu la réformer, ils ont éprouvé les mêmes obſtacles que les Ruſſes oppoſerent à Pierre le Grand quand il voulut couper leur barbe : quelques citoyens aimerent mieux perdre la vie que leurs habits ou leurs cheveux : on ne peut expliquer ce phénomene qu'en ſuppoſant que l'orgueil des Chinois ſe trouvoit humilié d'emprunter des modes d'un conquérant à qui il donnoit ſes loix : quelque penchant que les femmes euſſent à varier leur parure, la vanité nationale fit taire alors la vanité des individus.

Dans notre Europe où la vanité de l'individu eſt tout, & où celle de la nation n'eſt rien,

la mode ne s'eſt pas bornée à mettre du caprice dans notre habillement, elle a inventé mille parures qui ne tiennent point à la néceſſité de ſe couvrir, & dont ſouvent le moindre défaut eſt d'être ſuperflues.

L'éclat & la rareté des diamans a fait naître aux femmes l'idée d'en charger leur col, leurs cheveux & leurs oreilles; delà ces pompons, ces rivieres & tous ces riens brillans qui annoncent faſtueuſement à tout le monde, non qu'une femme eſt belle, mais qu'elle eſt riche : il eſt même du bon ton dans les capitales d'acheter toutes ces bagatelles, quand on a un équipage, dût-on ruiner ſes enfans, pour repréſenter à des ſpectacles, & mettre ſa dot en girandoles.

Les négreſſes qui n'ont pas de diamans, portent ſur leur col des ſonnettes (*) : c'eſt le même eſprit qui a dicté cette parure; & le philoſophe, à cet égard, ne met pas de différence entre la riviere d'une Angloiſe, &

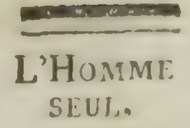
(*) Voyez *Voyages de Linſcot*, *Indiæ Orient. Part. ſec. page* 12.

la ſonnette d'une négreſſe du Zanguébar.

Une autre mode bien plus abſurde encore que celle de faire plier ſes oreilles ſous le poids des diamans, eſt celle de marcher en tems de paix l'épée à ſon côté, ſoit qu'on aille invoquer Dieu, ſoit qu'on parle à des femmes: cet uſage féroce fait naître à chaque inſtant des rencontres & des aſſaſſinats; en vérité, c'eſt bien aſſez qu'une mode dégrade l'eſprit national, ſans lui permettre encore de faire verſer le ſang des hommes.

Chez un peuple qui ne vit que dans l'athmoſphere dévorant du luxe, la manie des modes ne ſe borne pas à des parures frivoles, dont le ſage rougit, mais auxquelles il ſe ſoumet (*) : elle va encore empoiſonner, de tems

(*) Montagne en donne les raiſons dans ſon ſtyle ſuranné, mais énergique : *Ces conſidérations*, dit ce philoſophe, *ne doivent pas détourner un homme d'entendement de ſuivre le ſtyle commun ; ains au rebours, il me ſemble que toutes façons écartées & particulieres partent plutôt de folie & d'affectations ambitieuſes que de vraie raiſon, & que le ſage doit au-dedans retirer ſon ame de preſſe & la tenir en liberté de juger librement les*



L'HOMME SEUL.

en tems, la penſée de l'homme & la morale de la nature.

Si ce ſont des femmes qui donnent le ton à leur ſiecle, il faut que tout porte l'empreinte de la frivolité; alors les connoiſſances ne s'étendent qu'en ſuperficie, les livres ſans ordonnance générale, n'ont que le brillant des détails; & les ouvrages mêmes des philoſophes ſont moins faits pour les bibliotheques que pour les boudoirs.

Une mode fatale aux mœurs nationales s'eſt introduite dans ce ſiecle : c'eſt celle d'entretenir des filles : on a mis de la vanité à ſe ruiner pour une actrice, dont le cœur eſt encore plus flétri que les charmes; qui ſe proſtitue ſans

choſes; mais quant au dehors qu'il doit ſuivre entiérement les façons & formes reçues : la ſociété publique n'a que faire de nos penſées .... c'eſt la regle des regles & générale loi des loix, que chacun obſerve celles du lieu où il eſt. Eſſais de Montagne, liv. I, chap. XXII.

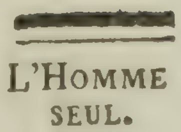
Voilà pourquoi quelques ſectes de philoſophes anciens ont eu tort d'adopter un manteau particulier : la bonne philoſophie n'a point d'affiche; & ſi le ſage doit imprimer ſon cachet ſur quelque choſe, ce n'eſt point ſur une parure futile, c'eſt ſur ſes mœurs & ſes ouvrages.

goût, & qui préfere presque toujours le laquais qui la sert, au seigneur qui la paie.

Le duel le siecle dernier étoit encore une sorte de mode; mais cet abominable point d'honneur suppose une espece de courage, & comme nos ames ainsi que nos forces physiques vont toujours en se dégradant, il est probable que cette mode ne tardera pas à disparoître : si mes conjectures sont vraies, notre inertie opérera une réforme où ont échoué les loix, la raison & la vertu.

Enfin, (car ma plume se lasse à tracer les crimes de la mode) le suicide est presque devenu, de nos jours, une affaire de convenance : j'attribue ce délire passager aux désastres qu'ont entraînés les révolutions des fortunes, & sur-tout à la gangrene des esprits amenés par le poison lent de l'athéïsme : si cette épidémie avoit duré un demi-siecle, il y auroit eu plus d'édifices que d'hommes dans nos capitales.

En général, c'est en imprimant sur ce qui



lui déplaît le ſceau du ridicule, que la mode parvient à tout dénaturer; l'homme du monde dit : *Cela ne ſe fait pas*, & il devient puſillanime, fourbe ou barbare; le philoſophe dit : *Cela ne doit pas ſe faire*, & ſon génie s'épure en rendant hommage à la vertu.



ARTICLE IV.

Des différentes manieres de dégrader la tête de l'homme.

PARTIE II.

CHEZ presque tous les peuples on a répété le blasphême d'Alphonse de Castille, sur la prétendue imperfection des êtres (*) ; & on a accusé la nature de n'avoir organisé l'homme, qu'après avoir entouré ses yeux d'un triple bandeau.

Sur ce principe mille nouveaux Prométhées se sont avisés de placer l'homme dans leur attelier, de le façonner suivant leur caprice, & d'employer un ciseau destructeur pour substituer les beautés d'opinion à la beauté simple & sublime de la nature.

(*) Tout le monde sait que ce prince n'entendant rien à l'ordonnance des mondes par le moyen des cycles & des épicycles de Ptolomée, dit un jour *que si l'être suprême l'avoit appellé à son conseil au moment de la création, il l'auroit éclairé sur la marche des astres:* cependant il pourroit se faire à toute force que ce mot fût moins un blasphême contre Dieu qu'une épigramme contre les astronomes.

C'eſt ſur-tout notre tête qui a ſouffert le plus des attentats de la mode : les Indiens du royaume de Laos & les Naires de Calicut, ne trouvent de la phyſionomie qu'aux hommes qui ont de longues oreilles ; auſſi ils ſavent les agrandir de façon qu'elles tombent ſur les épaules (*) : chez preſque tous les peuples les femmes en percent le cartilage pour y ſuſpendre des parures de fantaiſie : les Omaguas mettent dans l'ouverture de gros bouquets de fleurs (**) ; les negres de la nouvelle Guinée y paſſent de longues chevilles (†), & les Européennes y attachent des diamans.

Les Chinoiſes, qui ne veulent rien que de mignon dans la beauté, ſe tirent ſans ceſſe les paupieres pour diminuer la grandeur apparente

(*) *Voyage de la Loubere*, & recueil des *Lettres édifiantes*. --- C'étoit auſſi l'uſage des anciens Péruviens : auſſi quand Pizarre vint les ſubjuguer, ne ſachant quel nom leur donner, il les appella *Los Orejones*, le peuple aux grandes oreilles.

(**) *Voyage de l'Amérique méridionale*, par M. de la Condamine, page 48.

(†) *Voyage de Dampier*, tome V, page 102.

PARTIE II.

de leurs yeux ; tandis que les Grecques adoptant une théorie contraire, les font paroître plus grands en dessinant autour un cercle de Molybdene.

Un nez qui promine, comme celui de la Pallas du palais Albani, est une difformité à la Chine, en Tartarie & chez les Hottentotes ; aussi dans toutes ces contrées on a soin d'écraser le nez des enfans dans leur berceau (*) ; & l'éducation des filles sur-tout est manquée quand à l'approche du mariage elles n'ont pas le nez camus.

On n'applatit pas le nez des filles sur les côtes de Malabar, chez les insulaires du golfe Persique & dans la Californie ; mais on en perce la cloison pour y passer des anneaux, des épingles d'or & des colifichets de crystal (**). Quelques negres par vanité y mettent

(*) Chardin (*voy.* tome III, page 86) a observé cette bizarrerie cruelle à la Chine & chez les Tartares ; & Kolbe (*Descript. du Cap.* page 275) a fait la même remarque au cap de Bonne-Espérance.

(**) Voyez *Recueil des voyages de la compagnie de*

aussi

aussi des chevilles (*). Il y en a qui en perdent l'organe de l'odorat; mais ils sont aussi fiers de cette dégradation, qu'un Scipion & un Catinat le seroient de leurs blessures.

L'Homme sivl.

Les sauvages du Brésil ajoutent à la plupart de ces usages meurtriers une mode que personne, dans les deux continens, ne paroît leur avoir envié; c'est de faire une ouverture dans la levre inferieure, pour y passer une pierre verte & un petit cylindre d'ivoire (**).

Comme tout ce qui peut dégrader l'être raisonnable par excellence, a été imaginé par le mauvais goût uni à la vanité, les habitans d'une côte de la Nouvelle-Hollande, persuadés que l'homme parfait ne doit avoir que trente dents, s'en arrachent deux au-devant de la mâchoire supérieure (†). Ce n'est pas là tout-

Hollande, tome VI, page 461, & tome V, page 191, & *Natuurlyke historie van California*, tome I.

(*) *Voyage de Dampier*, tome V, page 102.

(**) *Voyage fait au Brésil*, par Jean de Lery, p. 168.

(†) *Voyage de Dampier*, tome II, page 171.

PARTIE II.

à-fait le motif qui a porté les insulaires de Macacar à les imiter ; car ils remplacent les deux dents naturelles qu'ils s'ôtent, par des dents d'or ou d'argent (*). Au reste, on n'a point disserté sur ces dents de métal qu'on trouva aux Macassarois, comme dans le siecle dernier on le fit sur la dent d'or de l'enfant de Silésie.

Montesquieu a composé un Esprit des loix : je crois qu'en composant un Esprit des coutumes, un homme de génie feroit un ouvrage encore plus piquant, sans être moins utile.

(*) *Théatre critique de dom Feijoo*, Discours sur la prospérité & l'adversité. --- Pizarre trouva aussi au Pérou une peuplade entiere à qui il manquoit deux dents incisives ; mais ce n'étoit ni par la raison des habitans de la Nouvelle-Hollande ni par celle des insulaires de Macacar : Garcilasso en donne une autre cause assez extraordinaire ; il prétend que les ancêtres de ces Indiens ayant massacré dans une rebellion le grand sacrificateur de Cusco, avec le fils de leur souverain, l'Ynca, pour punir un pareil attentat, fit arracher deux dents à tous les rebelles : ces malheureux, qui croyoient leur cause bonne, firent la même opération à leurs enfans & exigerent qu'ils la répétassent sur leur postérité : ainsi, ce qui étoit un monument d'opprobre devint par leurs préjugés un signe de distinction.

L'HOMME [illegible]

Il n'eſt pas difficile de pénétrer l'intention des Huns & des Sarmates, quand à la veille d'un combat ils ſe faiſoient dans les joues de profondes inciſions (*) ; on ſent qu'ils ne cherchoient qu'à effrayer leur ennemi par l'aſpect féroce que leur donnoient ces inciſions : il ne faut point juger des guerriers par le reſte des hommes ; & dès qu'on embraſſe un état contre-nature, on eſt conſéquent quand on outrage la nature.

Mais quel a pu être l'eſprit de la coutume de tant de peuples du Nouveau-Monde, de changer la forme originelle de la tête ? par quelle démence les ſauvages de la Caribane, pour exhauſſer les épaules de leurs enfans à la hauteur de leurs oreilles, chargent-ils leurs têtes de poids énormes, & à force de tourmens réuſſiſſent-ils à faire rentrer les vertebres du col dans la clavicule (*) ? Quel eſt le but des Omaguas en ſerrant la tête des enfans nou-

(*) *Jornandès rer. Gothic. Cap.* XXIV.

(**) *Voyages de Corréal*, tome II, pages 58 & 59.

PARTIE II.

veaux-nés entre deux planches (*), pour la rendre quarrée ? Pourquoi les Canadiens ont-ils la plupart la tête sphérique ; & d'autres sauvages, à force d'art, la rendent-ils pyramidale ? Une tête est-elle faite pour être un cube, un globe ou une pyramide ?

Une Indienne, à qui un voyageur demandoit la raison de ces bizarreries cruelles, répondit que son fils avec une tête applatie ressembleroit davantage à la pleine lune : mais je ne me persuaderai jamais qu'une nation entiere s'accorde à rendre sa postérité stupide, parce que la lune est plus brillante dans son plein que dans ses phases.

Si l'Indienne qui a donné cette réponse avoit elle-même une tête de pleine lune, quel

(*) *Voyages de l'Amérique méridionale*, par M. de la Condamine, page 72.

Dans d'autres contrées on applatit la tête des enfans en mettant sur le front & l'occiput deux masses d'argile qu'on comprime insensiblement jusqu'à ce qu'on voie sortir des narines une liqueur blanchâtre : *alors*, dit un philosophe, *l'opération tend à sa fin & le monstre paroît*. --- Voyez *Recherches philosophiques sur les Américains*, tome I, page 150.

fonds y a-t-il à faire sur son raisonnement ?

De plus par cette interprétation le problême entier n'est pas résolu ; on rend bien raison des têtes plattes de quelques Américains, mais non des têtes sphériques des Canadiens, des têtes quarrées des Omaguas, & des têtes sans col des sauvages de la Caribane.

Je ne vois que le fanatisme qui puisse rendre raison de ces blessures profondes faites à l'espece humaine : il n'y a que lui qui mette la vertu à répandre le sang des hommes ; il n'y a que lui qui mene à la stupidité par la barbarie.

Et qu'on ne m'accuse pas de calomnier le fanatisme ; il a produit tant de désastres sur ce globe, que quelque crime qu'on lui impute, il sera toujours impossible de le calomnier.

Il est probable que les prêtres du Nouveau-Monde en exposant au culte des peuples, des divinités d'une figure bizarre, les auront conduits peu à peu à l'adopter ; qui sait si des meres imbécilles n'ont pas d'abord été flattées de paîtrir de leurs mains l'argile de l'homme,

pour faire de leurs enfans des demi-dieux ?

Ces opérations barbares en altérant l'organisation du cerveau préparoient nécessairement à une stupidité éternelle, mais ce n'étoit point un inconvénient aux yeux des Bonzes du Nouveau-Monde ; un prêtre fanatique ne peut parvenir à brider à son gré les individus qu'il gouverne qu'en les changeant en bêtes de somme.

Il est possible que dans la suite les Européens aient éclairé en partie ces sauvages sur l'hypocrisie de leurs prêtres, & le neant de leurs dieux ; mais alors le desespoir aura perpétué en eux l'ouvrage du fanatisme : graces à nos lumieres cruelles, mécontens de la terre stérile, où ils végétoient & du ciel qui les éclairoit, vaincus par notre artillerie plutôt que par notre courage, environnés de conquérans antropophages, sans dieux, sans loix & sans patrie, ils auront dit à leur postérité malheureuse : *naissez stupides ; il vaut encore mieux pour vous n'être pas hommes, que de ne vivre que pour les maudire.*

ARTICLE V.

DE QUELQUES AUTRES USAGES BIZARRES ET CRUELS.

L'HOMME SEUL.

IL n'y a point de partie du corps humain ſur laquelle les peuples n'aient laiſſé des traces de leur ſtupidité barbare ; on a traité l'homme vivant comme dans les amphithéatres de chirurgie les anatomiſtes traitent un cadavre.

Les Guaranis ſont dans l'uſage quand ils perdent un pere, une femme ou un époux, de ſe couper une phalange des doigts ; de ſorte qu'on peut connoître par l'inſpection de leurs mains, non combien ils ont eu d'héritages, mais combien de perſonnes dans leur famille ont payé le tribut à la nature.

Comme rien ne circule plus aiſément, ſoit chez les peuples ſauvages, ſoit chez les peuples policés, que les modes qu'aucune raiſon ne juſtifie, celle-ci dans ſon principe fut adoptée par les Tcharos du Paraguai, les ſau-

PARTIE II. vages du Paramaribo, & quelques hordes encore barbares de la Californie (*); mais les Européens qui les subjuguerent, se voyant mal servis par des esclaves mutilés, réussirent à abolir presqu'entiérement cette extravagance : c'est pour la premiere fois que l'intérêt rendit humains des conquérans.

Ce délire de la douleur s'est rencontré aussi à une extrêmité de notre continent ; & la Loubere en parle comme d'un usage observé de tems immémorial au cap de Bonne-Espérance (**) : mais des Européens qui ont éclairé ses habitans, sans les conquérir, leur ont fait entendre que des doigts coupés ne sont bons ni aux morts qu'on honore, ni aux vivans qui les pleurent ; & aujourd'hui les Hottentots meurent sans que leurs veuves se mutilent.

(*) Voyez les *Relations de Sepp*, les *Lettres du P. Cataneo à son frere*, l'*Histoire du Paraguai*, par le jésuite Charlevoix, &c.

(**) *Voyage de Siam*, tome II, page 167. --- Kolbe en parle aussi, mais il fait entendre que les femmes seules avoient le privilege de mutiler leurs doigts quand elles perdoient leurs époux.

L'HOMME SEUL.

Du délire de la douleur, passons à celui de la coquetterie : tout le monde sait qu'à la Chine les meres emploient des tortures cruelles pour empêcher les pieds de leurs filles de croître (*) ; cette opération réussit d'ordinaire au gré de leur vanité : & Maupertuis prétend avoir vu des mules chinoises, où nos Françoises ne pourroient faire entrer qu'un doigt de leur pied (**) : il est probable que cet usage a été observé de tems immémorial à la Chine ; car Pline d'après Eudoxe, parle d'une nation Indienne où les femmes avoient le pied si petit qu'on les nommoit *pieds d'autruche* (†).

(*) Suivant quelques voyageurs, dès l'âge de trois ans on leur serre les pieds avec tant de violence, que le fluide qui doit les nourrir est refoulé vers les autres extrêmités du corps, ce qui altere leur organisation : s'il en faut croire les missionnaires, l'opération est bien plus cruelle ; on leur casse le pied, ensorte que les doigts sont rabattus sous la plante ; ensuite on emploie une eau corrosive pour brûler les chairs, & le moindre inconvénient de cette mode atroce est de les empêcher de marcher.

(**) *Vénus physique*, Œuvres de Maupertuis, tome II, page 113.

(†) Plin. *Hist. natur.* lib. VII, cap. II.

PARTIE II.

Assurément ce n'est pas Confugtsée qui a inspiré aux Chinoises de se rendre boiteuses, pour acquérir une beauté de préjugé ; ce philosophe savoit trop bien que l'élégance du corps dépend de celle des proportions, & qu'une jolie femme n'est pas faite pour être éternellement assise, comme la Mythologie nous représente Pirithoüs.

C'est encore une vanité mal-entendue qui a engagé les insulaires de Formose à graver sur leurs corps, avec un caillou tranchant, la figure des fleurs & des animaux de leur climat (*). L'opération, suivant les voyageurs, est si cruelle qu'elle feroit mourir l'Asiatique qui l'endure, s'il ne mettoit de longs intervalles entre les tortures qui la perfectionnent. Ordinairement il faut un an pour que la peau de l'insulaire devienne un damas ou un papier de la Chine.

Cette mode semble avoir fait le tour du globe ; car on l'a retrouvée dans l'Indos-

(*) *Lettres édifiantes*, tome XIV.

tan (*), au Sénégal (**), à Sierra Liona (†), & jusques dans la Floride (††); encore aujourd'hui un grand nombre d'Arabes brodent leur peau, & font pénétrer la couleur qui en fait le fond avec une aiguille (¶); & les petites-maîtresses de Tunis gravent sur leurs corps des chiffres avec la pointe d'une lancette & du vitriol (§). Au reste, dans presque toutes ces contrées l'usage de se tourmenter pour paroître plus laids, est un des privileges des grands & de la noblesse; pour le peuple il est condamné à suivre obscurément l'instinct de la nature.

L'HOMME SEUL.

L'auteur des *Recherches philosophiques sur les Américains*, qui a tant conjecturé, attribue la coutume de cizeler sa peau à la nécessité où se sont vues les tribus errantes de se con-

(*) *Voyages de Tavernier*, tome III, page 34.

(**) *Voyages du sieur Lemaire*, sous M. Dancourt, page 144, &c.

(†) *Voyages de Struys*, tome I, page 22.

(††) *Voyage de Corréal*, tome I, page 36.

(¶) *Voyages de Pietro della Valle*, tome II, p. 269.

(§) *Afrique de Marmol.* tome I, page 88.

noître elles-mêmes, & de prévenir leur mêlange avec d'autres tribus vagabondes (*). Cette explication n'est guere plus heureuse que celle de nos savans qui avec la clef des étymologies interpretent des hiéroglyphes.

Des tribus errantes ne sont jamais nombreuses, & tout le monde s'y connoît sans qu'on ait besoin d'imprimer sur sa peau le chiffre de sa nation.

Parmi les sauvages on ne s'est jamais avisé d'interdire le mêlange des tribus, parce qu'il n'entre dans l'idée de personne d'abandonner son pere & ses enfans, & de se faire une nouvelle patrie.

Enfin, cette mode que l'auteur des Recherches croit n'avoir été adoptée que par quelques hordes vagabondes, regne à Formose, à Tunis & dans l'Indostan ; c'est-à-dire, dans des contrées policées où il y a des villes, des mœurs & des loix : certainement une femme du Décan ne cisele pas sa peau comme un

(*) *Recherch. philosoph.* tome I, page 206.

vaſe étruſque, pour que le Nabab de ſon pays ne la confonde pas avec une Indienne du Malabar, & une beauté de Tunis ne grave pas ſur ſa gorge des chiffres Africains, afin d'être reconnue dans les vaiſſeaux de ſa nation par ſes corſaires. La coquetterie ſeule a pu dicter ce trait de démence barbare aux négreſſes, aux Indiennes & aux ſauvages de la Californie : c'eſt le même principe qui a dégradé le pied chinois, mutilé les mains Hottentotes, & chargé les oreilles Européennes de girandoles.

Une des modes les plus fatales à l'eſpece humaine qu'ait enfanté le deſir aveugle de plaire, eſt celle de ces corſets deſtructeurs, dont chez tous les peuples policés on comprime le corps délicat d'une fille pour lui former la taille.

Cet uſage digne des Scythes & des Vandales, date cependant de la plus haute antiquité, & on le trouve chez les nations les plus anciennes de la terre ; les Grecques avoient leur

fésodesne, & les Romaines leur *castulla* (*). Les Athéniennes savoient aussi se serrer le corps avec des planches légeres de bois de tilleul, soit pour relever leur gorge, soit pour cacher quelque difformité (**). Par-tout le sexe a sacrifié sa vigueur naturelle & sa santé, à la manie, je ne dis pas d'être plus belle, mais de le paroître.

Chez nous, après avoir dégradé l'enfant par les tortures du maillot, on lui fait une taille factice avec les corsets & les corps à baleine; on ne voit pas que cette opération barbare arrête le développement naturel de la machine, cause des obstructions dans les poumons, empêche la circulation des fluides dans les vaisseaux, & ruine la poitrine en gênant le jeu de la respiration (†); on a même prouvé qu'elle

(*) C'étoit une large bande qu'on mettoit au-dessous de la gorge des filles pour la faire paroître: elle servoit aussi en comprimant le corps à rendre la taille plus fine. --- Voyez *Salmas. not. in Achil. Tat. Erot.* *page* 543, & *Non. Marcel. Cap XVI*, n°. 5.

(**) Voyez Casaubon, *Not. in Spartian.* page 55.

(†) Les meres à qui le cri de la nature ne se fait pas

avoit étouffé dans le ſein des femmes plus d'un fœtus (*) : mais c'eſt en vain que la phyſique, le goût & la raiſon dépoſent contre cet abus, l'inſtinct de la coquetterie franchit toutes les barrieres qu'on lui oppoſe. On veut une taille à la mode, & pour l'avoir on s'expoſe à mourir pulmonique, & à tuer ſes enfans avant qu'ils paroiſſent à la lumiere.

Encore ſi une taille à la mode étoit une des graces de la nature ; mais nous ne raiſonnons guere mieux ſur la beauté que les Omaguas ou les ſauvages de la Californie ; ces tailles ſi fines qui ſemblent couper en deux

---

entendre, & pour qui il faut des autorités, peuvent conſulter Huxam. *Diſſertat. ſur les Peripn. & Pleuréſie*, les ouvrages d'Ambroiſe Paré, page 674 ; ceux de Riolan, de Winſlow, de Ballexſerd, de Tiſſot, de Haller & de Boerhaave ; l'*Emile* du citoyen de Geneve, l'ouvrage moderne intitulé : *Dégradation de l'eſpece humaine par l'uſage des corps de baleine*, &c. &c. &c. Je défie qu'on cite en faveur du préjugé contraire d'autre ſuffrage que celui de l'auteur paradoxal de l'*Orthopédie* & de l'Ami des hommes ; le premier a été réfuté par le célebre Winſlow & l'autre par ſon cœur.

(*) *Dégradation de l'eſpece humaine*, &c. page 8.

le corps d'une femme, détruisent les proportions de sa belle architecture. Les Grecs, meilleurs juges que nous, auroient regardé nos femmes à la mode comme de jolis monstres : quand l'homme de goût veut étudier ces formes heureuses que la nature semble avoir façonnées de ses mains, il ne va pas les chercher dans les boudoirs de nos Européennes; mais dans les dessins de la Pallas Albani, de la Vénus de Médicis & de la Niobé de Praxitele.



CHAPITRE

CHAPITRE VIII.

SUITE DE L'EXAMEN DE LA DÉGRADATION HUMAINE, OU DES INSULTES FAITES A LA NATURE DANS LES ORGANES GÉNÉRATEURS.

L'HOMME SEUL.

SI jamais l'homme a attenté contre lui-même, c'est lorsqu'il a dit à la nature, je m'oppose à ton pouvoir générateur; tes ouvrages sont à moi, puisque je les mutile, & j'ai acquis un droit terrible sur ma race, puisque je puis l'anéantir.

Ce n'est cependant que par degrés que l'homme s'est fait le tyran des générations à naître; son cœur l'a fait bon, l'intérêt l'a rendu foible, & l'habitude des foiblesses l'a conduit au dernier des crimes.



ARTICLE PREMIER.

De la Circoncision.

PARTIE II.

Une des premieres insultes faites à la nature, dans le plus précieux de nos organes, c'est la circoncision.

Cette coutume bizarre de couper une membrane de l'organe générateur, naquit entre l'équateur & le trentieme degré de latitude septentrionale; la mode, un préjugé de propreté, & l'épée de Mahomet l'ont ensuite étendue dans d'autres parties du globe, & aujourd'hui il y a encore plus d'un dixieme des habitans de la terre circoncis (*).

L'appareil de la circoncison, telle qu'on la

(*) Les conquérans du Nouveau-Monde y ont trouvé la circoncision établie; les insulaires de Cosumel, vers la pointe de la Floride, se coupoient le prépuce avec une pierre tranchante: il en étoit de même des Guancos, des Othomacos, des peuples de Cuiloto, d'Uru & des Salivas de l'Orénoque. --- Voyez Pierre d'Angleria, *De insulis ruper repertis*, & l'*Histoire de l'Orénoque* du moine Gumilla, tome I, page 183.

pratique aujourd'hui dans les ſynagogues ſur des enfans nouveaux-nés, fait frémir l'homme ſenſible & honnête : le rabbin chargé de l'opération étend ſur l'autel la victime, il arrache avec ſes ongles la membrane profane & ſuce la bleſſure : enſuite il recommence à mutiler ſon néophyte, arrête le ſang avec des poudres aſtringentes, & jette le lambeau de chair dans un vaſe plein de ſable; les inſulaires de Madagaſcar ajoutent à ces horribles cérémonies, celle d'avaler le prépuce qu'ils arrachent : ainſi le fanatiſme les rend réellement antropophages.

L'HOMME SEUL.

Lorſqu'on circoncit des perſonnes âgées,

Pour les Mexicains, ils ſe contentoient de faire une légere inciſion à l'organe générateur de l'enfant & à ſes oreilles; & pourvu qu'il en ſortît une goutte de ſang, ils croyoient le néophyte digne de vivre en ſociété avec les hommes. --- *Hiſtoire de la conquête du Mexique par Cortès*, tome I.

Cet uſage des Indiens du Mexique a fait faire une ſinguliere bévue au docteur Mallet; il s'eſt imaginé qu'à Mexico on coupoit à tous les enfans mâles le prépuce & les oreilles. --- Voyez l'*Encyclopédie*, art. *Circonciſion*, & la réfutation de ce menſonge hiſtorique. *Recherches philoſoph. ſur les Américains*, tome II, page 136.

elles ſont malades plus d'un mois ; d'ordinaire il y en a une ſur vingt qui en meurt (*). Et quand depuis Mahomet il n'y auroit eu qu'une ſeule victime de cette opération, ſa mort ſanglante dépoſeroit à jamais contre le fanatiſme des juifs & des propagateurs du Coran.

Des docteurs, accoutumés à ſe jouer de la raiſon, l'ont fait ſervir quelquefois à juſtifier la circonciſion ; le bénédictin dom Calmet, qui croyoit aux Vampires, croyoit auſſi l'opération hebraïque néceſſaire aux peuples de l'Orient : il affirme, ſur l'autorité de quelques écrivains (qui n'en ont point) qu'elle ſeule exempte d'une ſorte de charbon qui naît ſur l'organe générateur de tous les incirconcis ; &

(*) *Les Salivas circonciſent leurs enfans le huitieme jour ſans en excepter les filles, & cela d'une maniere ſi cruelle qu'il en meurt pluſieurs de l'un & de l'autre ſexe. ... Je trouvai, en 1[illegible]21, dans les bois un enfant moribond dont les plaies s'étoient envenimées & dont tout le corps étoit ouvert d'une maniere dégoûtante. Pour que ces enfans ne ſent[illegible]nt pas l'inſtrument avec lequel on leur déchire le prépuce, on a ſoin de les enivrer. Perſonne n'eſt exempt de cette [illegible]te cérémonie.* --- Voyez *Hiſtoire de l'Orénoque*, de Gumilla, tome I, page 183.

L'HOMME SEUL.

il en conclud que l'amputation du prépuce eſt le chef-d'œuvre de la politique, de la chirurgie & de la raiſon (*).

Malheureuſement pour le diſſertateur, Abulfeda, Albufarage, ni même le médecin Avicenne n'ont parlé de ce charbon endémique : Tournefort, Pockoke & les voyageurs les plus exacts qui ont parcouru l'Orient, gardent le même ſilence; & ſans le témoignage du crédule Philon, il ſeroit probable que dom Calmet auroit créé le charbon des incirconcis, pour avoir le plaiſir de leur donner ſon remede de la circonciſion.

Notre Buffon, dont l'autorité eſt un peu ſupérieure à celle des Philon & des dom Calmet, a cru auſſi que la circonciſion pouvoit être fondée ſur la néceſſité; & ſa raiſon eſt que la membrane coupée s'oppoſeroit par ſon

(*) Voyez dans ſa *Diſſertation ſur la circonciſion*, le parti qu'il tire du ſilence des peuples de l'Aſie, chez qui il n'a point voyagé, & de l'autorité des auteurs qu'il n'a peut-être jamais lus.

accroissement à la génération (*). Il en est probablement de cette excroissance comme du charbon de dom Calmet : le philosophe cite l'anatomie de Dionis, & les voyages de La Boulaye ; mais Dionis ne parle dans son livre que d'une maladie particuliere qui n'est pas plus rare en Europe qu'en Orient (**) : pour La Boulaye, qui sûrement n'avoit pas visité le prépuce des Turcs, des Asiatiques & des Mexicains, il ne donne que ses conjectures ; & assurément les conjectures d'un La Boulaye ne valent pas le scepticisme raisonné des philosophes.

L'auteur ingénieux des *Recherches philosophiques sur les Américains*, a eu aussi un systême particulier sur la nécessité de la cir-

(*) *Hist. natur.* petite édition complette, tome IV, page 225.

(**) *Anatomie de Dionis*, Dém. 4. --- J'ai eu occasion d'interroger des Turcs & un Arabe, soit sur l'excroissance du prépuce, soit sur le charbon endémique dont nous les gratifions ; & ils m'ont répondu avec leur politesse ordinaire, que *c'étoit une fable de ces chiens de Chrétiens.*

concision : il fait dériver cette opération du besoin qu'ont les incirconcis de détruire les vers qui s'engendrent dans les replis du prépuce (*); mais l'art d'Hypocrate & de Sydenham nous apprend que la génération de pareils animaux n'est pas due à la nature, mais à la mal-propreté ou à la débauche : le petit nombre d'individus que cette vermine tourmente, l'empêche de se propager, dans le premier cas, par des bains d'eau froide, & dans le second par le napolitanum; & puisqu'on peut guérir un malade par un bain ou par une friction, il me semble fort inutile de le circoncire.

De plus, quand même l'humidité malfaisante du sol Américain pourroit vicier l'organe générateur des Indiens du Panama & du lac Ontario, s'ensuivroit-il qu'il faudroit circoncire les Persans & les Grecs qui habitent le plus beau climat de la terre? Que fait la vermine d'un Huron au prépuce des descendans de Darius & de Miltiade?

(*) *Recherch. philos. sur les Améric.* tome II, p. 120.

Les Hébreux chez qui la circoncision date de plus loin, n'ont été ſujets ni à une excroiſſance héréditaire au prépuce, ni à un charbon endémique, ni à des vers; ſi les maladies qu'on leur attribue euſſent été des ſingularités de leur organiſation, perſonne ne s'aviſeroit de douter de leur exiſtence; on ne les nieroit pas plus que le tablier des Africaines du cap de Bonne-Eſpérance.

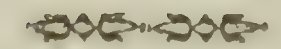
Il y a des individus, ſans doute, viciés dans leur organe générateur; mais autant qu'il eſt poſſible il faut les guérir & non les mutiler.

La circonciſion eſt ſi peu une loi de climat, que dans les contrées où elle eſt aujourd'hui le plus univerſellement reçue, autrefois on ne circonciſoit perſonne. Foë ne fit point de reglement ſur le prépuce des peuples de l'Indoſtan, ni Zoroaſtre ſur celui des Perſes, ni Solon ſur celui des ſénateurs de l'Aréopage; c'eſt le féroce Mahomet qui, après Moyſe, a donné cette loi de ſang aux nations qu'il avoit intérêt de rendre barbares: & ſurement

le climat d'Athenes, des bords de l'Indus & de Schiras n'a pas changé, le jour que des ſoldats y prêcherent le Coran.

L'HOMME SEUL.

Les juifs modernes inſultent donc à la nature, en augmentant dans leurs ſynagogues le nombre des circoncis; cependant il ne faut pas les brûler, comme les monſtres de la Propagande l'ont fait ſi long-tems à Goa & à Lisbonne.



ARTICLE II.

De l'Excision.

PARTIE II.

En Ethyopie, dans quelques contrées de l'Inde & sur-tout en Egypte (*), on fait aux femmes vers l'âge de trente ans une opération qui a quelque rapport avec la circoncision des hommes : il s'agit du retranchement des nymphes ; le fanatisme n'y a point de part, ce sont des matrones qui opérent, & graces à la jalousie des maris, ce privilege ne leur a point été enlevé par les prêtres.

L'excision des femmes est au reste aussi cruelle que la circoncision des hommes ; on applique le fer rouge sur la membrane pour l'empêcher de renaître, & plus d'une Indienne a péri sous le couteau ardent qui devoit la préparer à la fécondité.

Le philosophe de la nature ne peut pas plus

(*) Voyez Strabon, liv. XVII, & Paul Eginete, lib. VI, cap. 70.

approuver le retranchement des nymphes que celui du prépuce.

D'abord cette excroiſſance eſt une imperfection particuliere, & non un vice national; & il ne faut pas traiter une ville entiere, parce qu'il y a des malades dans un hôpital.

Il ne faut point, ſur-tout, permettre à la mode de s'emparer d'une pratique cruelle, car la mode comme la religion a ſon fanatiſme.

Les partiſans de l'exciſion aſſurent qu'elle détruit une difformité monſtrueuſe : mais quels ſont les garans de cette prétendue difformité? Faut-il en croire ſur ce ſujet des maris blaſés ou des voyageurs qui n'ont rien vu?

Belon, Chardin & tous les hiſtoriens de l'exciſion s'accordent à dire qu'elle ne ſe fait qu'à l'âge de trente ans; cet aveu ſuffit pour en conſtater l'abſurdité : car ſi cette opération étoit inutile dans le tems que les femmes étoient jolies & fécondes, pourquoi la faire quand elles deviennent vieilles & ſtériles (*)?

(*) Mahomet épouſa Cadisha à cinq ans & la rendit

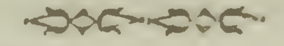
PARTIE II.

Enfin, en ſuppoſant que la délicateſſe d'un mari & la coquetterie d'une femme exigent le retranchement des nymphes, la chymie n'offre-t-elle pas la reſſource lente, mais sûre, des fluides aſtringents, ſans recourir au fer rouge qui doit détruire la ſenſibilité dans l'organe qui en paroît le ſiege ? faut-il pour acquérir une beauté de préjugé expoſer une femme à perdre, ſinon la fécondité, du moins l'inſtinct ſacré qui l'entraîne à l'amour ?

---

mere. Voyez Prideaux, *Vie de ce légiſlateur*. --- A Alger il y a un grand nombre de femmes qui accouchent à neuf ans. Voyez Laugier de Taſſy, *Hiſtoire du royaume d'Alger*, page 61.

Au reſte, dans les climats chauds les femmes qui ſont nubiles dès l'âge de dix ans, ceſſent de concevoir à trente ; à ce période elles acquierent ſur leur teint flétri les mêmes rides dont l'uſage du rouge ſillonne vers quarante ans les beautés de nos capitales, & que la nature n'amene que vers ſoixante ſur le viſage des femmes de la campagne.



ARTICLE III.

De l'Infibulation des Femmes.

L'Homme seul.

Dès que l'homme a commencé à se défier de lui-même, il s'est défié aussi de la vertu des femmes; alors il a imaginé des moyens de captiver par la violence un sexe dont il avoit aliéné le cœur; & plus il s'est rendu coupable envers lui, plus il a été son tyran.

Comme c'est dans les climats chauds que l'imagination plus ardente donne la plus grande activité aux transports de l'amour jaloux, c'est en Asie qu'on a d'abord soumis la pudeur des femmes aux entraves absurdes de l'infibulation.

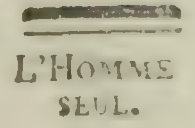
L'Ethyopien, qui est assez malheureux pour ne connoître que le physique de la virginité, infibule sa fille à sa naissance en réunissant, soit avec un cordon de soie, soit avec du fil d'amiante, des membranes que la nature a séparées: les chairs adhérent peu à peu, &

quand le jour du mariage eſt arrivé, ce n'eſt qu'avec le ſecours du biſtouri que la vierge infibulée peut devenir mere (*).

Au Pégu & dans quelques autres contrées de l'Aſie, on s'aſſure de la vertu du ſexe par le moyen d'un anneau : celui des filles ne peut s'ôter que par une opération cruelle; pour celui des femmes, il a une ſorte de ſerrure dont le mari a la clef; ces anneaux tiennent lieu au peuple de tout l'appareil d'un ſerrail.

Les Italiens modernes infibulent d'une façon moins barbare, quoiqu'auſſi deshonorante : ils mettent aux femmes une ceinture treſſée de fils d'airain, & arrêtée par une ſerrure compoſée de cercles mobiles où l'artiſte a gravé un certain nombre de chiffres entre leſquels il n'y a qu'une ſeule combinaiſon poſſible pour

(*) Cette ſorte d'infibulation a été auſſi long-tems en uſage chez quelques peuples qui habitent ſur les côtes de la mer Rouge. Voyez Pierre Bembo, *Hiſt. Venet. lib. VI.*



comprimer le ressort (*) : cette combinaison est le secret du mari.

Si l'homme jaloux & barbare pouvoit entendre la voix de la raison, voici ce que je dirois au malheureux qui ne peut enchaîner la vertu des femmes qu'en les infibulant.

Féroce Ethyopien, quel crime a fait ta fille pour la tourmenter, l'instant qu'elle quitte le sein de sa mere, & celui où elle voudra goûter les premiers plaisirs de l'amour ? Pourquoi marquer par l'empreinte de la douleur les deux époques de sa vie qui sont marquées par les plus grands bienfaits de la nature ?

Le mari qui infibule sa femme est à-la-fois absurde & cruel; mais je ne sais quel nom donner au pere qui infibule sa fille : c'est bien assez d'insulter à la nature, pour me procurer un plaisir de préjugé, sans faire soupçonner encore à l'étranger qui cherche mon alliance, que ma fille ne doit sa vertu

(*) *Recherch. philos. sur les Américains*, tome II, page 142.

qu'à des fils d'amiante & à des anneaux.

L'opération éthyopienne qui infibule une fille & qui la défibule, peut lui couter la vie; ainsi le législateur qui l'ordonne n'a écrit, comme Dracon, ses loix qu'avec du sang; il est l'assassin des hommes qu'il devoit protéger.

Et toi, despote petit & foible, qui ne fondes la fidélité des femmes que sur des instrumens qui les déshonorent, que tu es bien puni de ton machiavélisme, par l'usage même que tu en fais!

Malheureux, crois-tu que la pudeur s'enchaîne comme les mains de tes esclaves? elle est libre comme l'air que tu respires; elle habite le cœur de la femme que tu outrages, & se rit du vain appareil de tes anneaux.

Ne vois-tu pas que tes précautions mêmes amenent le péril que tu crains? tes serrures & tes anneaux ne servent qu'à apprendre à ta victime qu'elle peut enfreindre la foi conjugale; & tu sais que quand il s'agit de l'honneur, dès qu'une femme examine, elle est infidelle.

L'HOMME SEUL.

En amour les tyrans ne sont pas plus ingénieux que les esclaves : si tu as épuisé ton imagination à tourmenter ta femme, la sienne s'épuisera à réaliser les fantômes de terreur que tu t'es formés ; à force de recherches, elle combinera tous tes chiffres ; elle ouvrira tous tes cadenats, & sa trahison sera d'autant plus sûre, que par ta tyrannie tu t'es ôté jusqu'au droit de la soupçonner.

Qui sait même si à force de blesser la sensibilité d'un cœur honnête, tu ne le forceras pas à devenir déshonnête ? combien de femmes nées vertueuses, que l'amour de la vengeance a rendues perverses ! telle Italienne qui, libre, eût été Lucrece, graces à l'infibulation a effacé Cléopâtre & Messaline.

Malheureux, laisse-là tes anneaux, tes chiffres & tes serrures ; respecte ta femme, fais-t'en estimer, & songe qu'on ne doit pas se flatter d'être heureux par l'amour, quand on n'exerce son esprit qu'à outrager la nature.

ARTICLE IV.

DE L'INFIBULATION DES HOMMES.

PARTIE II.

S'IL étoit néceſſaire d'infibuler l'un des deux ſexes, ce devroit être, non le plus foible, mais le plus entreprenant; car il n'y a que l'audace qui mérite d'être enchaînée.

On infibuloit en effet à Rome les garçons (*); mais non pour mettre les femmes à l'abri de leurs attentats, c'étoit uniquement pour conſerver leur voix: les directeurs des ſpectacles s'aſſuroient avec un anneau de la continence de leurs muſiciens, comme aujourd'hui on s'en aſſure en les rendant eunuques.

Quelques Indiens du Nouveau-Monde s'infibuloient auſſi avec un ruban d'écorce (**);

(*) Voyez Juvenal, dans ſa *Satyre contre les femmes*, & Martial, liv. IX, *epigr.* 28, & liv. VII, *épigr.* 82.

(**) Voyez Marcgrave, *Hiſtoire natur. Braſiliæ*, page 14. --- Le chevalier Pretty a auſſi trouvé l'infibulation des garçons en uſage chez quelques inſulaires de la mer du Sud. --- Voyez *Hiſtoire des navigateurs aux Terres Auſtrales*, par le préſident de Broſſes, t. I, p. 227.

L'HOMME SEUL.

& il eſt aſſez probable qu'originairement on ne ſongea par cet uſage bizarre, qu'à empêcher la jeuneſſe de s'énerver dans l'âge des deſirs, qui d'ordinaire dévance l'âge de la vigueur.

Le fanatique qui outre toujours la morale, parce qu'il ne connoît pas la vertu, s'infibule encore dans quelques contrées de l'Aſie pour étaler, au peuple qui le révere, ſa faſtueuſe continence; on voit des ſantons, des faquirs & des bonzes charger l'organe générateur d'un cercle de fer large & peſant, & s'ôter phyſiquement la faculté d'être pere (*), pour acquérir le droit d'être tyrans de la multitude, perſécuteurs & frippons.

Toutes ces infibulations ſont contraires à la morale éternelle de la nature.

(*) Locke qui a tant douté ne doutoit pas que les moines de l'Aſie n'en impoſaſſent ſur l'article de la continence : il cite le voyageur Baumgarten, qui vit en Egypte un dévot infibulé commettre le crime abominable de Paſiphaë. --- Voyez *Peregr. Baumgart. lib. II*, *Cap. I*, & *Eſſai philoſ. ſur l'entendement humain*, liv. I.

Jamais il ne fut permis au muficien de l'ancienne Rome d'anéantir fa race, pour proftituer fa voix efféminée fur le théatre de Marcellus.

Le fauvage du Nouveau-Monde & le bonze du Japon font également des raifonneurs abfurdes, s'ils fuppofent que la chafteté confifte, non à avoir le cœur pur, mais à charger d'entraves l'organe générateur; un philofophe qui converferoit un moment avec le fauvage, viendroit peut-être à bout de l'éclairer; pour le célibataire hypocrite du Japon, on ne l'éclaire pas, mais on l'enchaîne.



ARTICLE V.

D'UNE MUTILATION DES HOTTENTOTS.

L'HOMME SEUL.

LES poëtes qui font les feuls hiftoriens des Amazones, ont dit que ces héroïnes du Thermodon fe coupoient le fein pour être plus légeres à la courfe ; c'eft le même motif qui a engagé réellement les Hottentots à fe priver d'un des réfervoirs de l'organe générateur (*); & cette infulte faite à la nature étoit encore le crime de leurs prêtres.

(*) Kolbe a été témoin oculaire d'une de ces opérations fanatiques : on frotte, dit-il la jeune victime de la graiffe des entrailles d'une brebis qu'on vient de tuer ; enfuite on lui lie les pieds & les mains : alors le prêtre, armé d'un couteau tranchant, fait une incifion, enleve un des réfervoirs générateurs, & remet à la place une boule préparée avec des herbes médicinales ; il coud enfuite la plaie avec l'os d'un petit poiffon qui lui fert d'aiguille, & un filet de nerf du mouton : quand l'opération eft finie tout le monde fe retire, & l'Hottentot à demi-mort eft obligé de fe traîner comme il peut dans une hutte qu'on lui a bâtie : là, abandonné de tout le monde, il périt ou recouvre la fanté, ce qui eft affez indifférent, foit au gouvernement, foit aux prêtres. Voyez Kolbe, *Defcript. du cap de Bonne-Efpérance*, t. I, p. 73.

PARTIE II.

Des philoſophes ont appris à ce peuple que l'homme parfait n'étoit pas le coureur ; ils lui ont prouvé qu'on n'étoit pas plus léger parce qu'on ſe rendoit à demi-eunuque ; ils lui ont fait ſoupçonner que c'etoit pour le gouverner que ſes prêtres le mutiloient, & aujourd'hui les Hottentots ceſſent d'outrager la nature, & ne tirent plus vanité d'êtres des hommes imparfaits.



ARTICLE VI.

DE L'AVORTEMENT DES INSULAIRES DE FORMOSE.

L'HOMME SEUL.

IL n'y a point de philosophe, sans doute, qui ait pénétré dans l'isle Formose ; car on y tolere encore la plus abominable coutume que le fanatisme ait imaginé pour anéantir la race des hommes : les femmes s'y marient dès qu'elles sont nubiles ; mais il leur est défendu d'accoucher avant trente-cinq ans : lorsque la nature, plus forte que la loi, les a rendue grosses, une prêtresse les conduit au temple (du Dieu du mal sans doute), leur foule le ventre & les fait avorter. On en a vu perdre ainsi jusqu'à seize fois leur fruit ; & ce n'étoit qu'après ces seize assassinats qu'il leur étoit permis d'être meres (*).

(*) *Voyez Description de l'isle de Formose*, dressée sur les mémoires de George Plasmanasar : voyages de Kæmpfer au Japon, & *sur-tout* Recueil des voyages de la Compagnie Hollandoise, tome I, page 96.

PARTIE II. Je voudrois bien ſavoir quel eſt à Formoſe l'ordre de la ſociété qui trouve quelqu'intérêt à ces avortemens.

Le ſouverain qui permet qu'on étouffe dans ſes états la population dans ſon germe, y perd des ſoldats pour ſes armées, des filles pour ſon ſerrail, & une partie de ſon tréſor.

Un citoyen à qui la loi permet d'être époux & défend d'être pere, s'accoutume à ne voir dans le mariage que les vils rapports que fait naître le beſoin de jouir ; il n'aime plus par ſon ame, mais par ſes ſens.

Quelle activité peut avoir l'amour maternel dans une femme qui jouit pour détruire, qui conçoit pour avorter, & qui aime mieux outrager la nature que tromper une prêtreſſe ?

Quelle ſorte de reconnoiſſance lie un fils aux auteurs de ſa vie, ce fils qui né un jour plus tôt auroit été étouffé par ceux qui l'ont fait naître ?

Je ne parle point ici du danger que court une mere de perdre la vie dans ces avorte-

mens, ni de la ſtérilité qu'ils doivent procurer à la plupart des femmes qui échappent des mains de la prêtreſſe ; je me contente de faire voir que l'uſage barbare, contre lequel je réclame, conduit à l'infraction de toutes les loix ſociales, & je laiſſe à décider aux phyſiciens dans quelle claſſe des êtres intelligens il faut mettre les habitans de Formoſe.

L'HOMME SEUL.



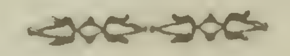
CHAPITRE IX.

SUITE DE L'EXAMEN DE LA DÉGRADATION HUMAINE, OU DES EUNUQUES.

PARTIE II.

LE dernier terme de la dégradation humaine eſt celui où l'homme anéantit en lui l'organe générateur, où il réunit ſans intervalle le terme de la jeuneſſe à celui de la décrépitude, & où iſolé au milieu de la ſociété, il ne voit le ſexe que pour le maudire, & la nature que pour la blaſphémer.

Arrêtons-nous quelques momens ſur cette partie de notre hiſtoire; c'eſt celle de l'homme en délire; elle fournit un fonds inépuiſable pour nos bibliotheques : pour l'hiſtoire de l'homme ſage, le philoſophe l'écriroit en trois pages.



ARTICLE PREMIER.

Des Eunuques faits par les loix.

L'Homme seul.

Il est probable que ce fut la loi qui fit les premiers eunuques : la castration, dans l'ancienne Egypte, étoit le châtiment de l'adultere (*) ; ce peuple qu'Hermès n'avoit pas encore civilisé, trouvoit dans ce supplice une sorte de rapport entre le délit & la peine, & il croyoit que ce rapport lui donnoit le droit d'être barbare.

Rome expirante, qui ne valoit pas mieux que l'Egypte dans son berceau, condamna aussi à la mutilation les hommes coupables du crime de Pasiphaë (**) : l'an 529, un empereur Grec rendit eunuque par la main du bourreau deux évêques, convaincus de s'être prostitués à des quadrupedes (†) : moins heureux

(*) *Diodor. Sicil. lib. I.*

(**) *Voyez* le Code de Justinien, *lib. III*, *tit.* 53. *lib. IX*, *tit.* 9, &c.

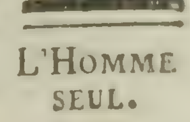
(†) Voyez Procop. *Anecd. cap. XI --- XVII*, & Zonar, page 64.

qu'Abailard & Combabus, ils expirerent dans ce ſupplice.

Juſtinien, qui n'avoit ni aſſez de génie ni aſſez de ſenſibilité pour être légiſlateur, défendit de faire des eunuques dans tout l'empire Romain; mais par une bizarrerie digne de ſon caractere, il condamna à l'être celui qui en feroit, auſſi bien que le maître de l'opérateur & ſes complices (*). -- Des hommes, eunuques d'intelligence, ont beaucoup admiré cette loi de Juſtinien.

Tout le monde ſait que le parlement de Paris punit les ſcélérats qui avoient ôté à Abailard ſon ſexe, en les privant du leur par la main du bourreau; on les condamna en vertu du Talion, & aucun des juges ne s'aviſa auparavant d'examiner ſi le Talion étoit une loi de la nature.

(*) *Procop de Bello Goth. lib. IV.* Code Juſtin. *lib. IV*, *tit.* 42, &c --- Lorſque ces victimes malheureuſes ne perdoient pas la vie dans ce ſupplice déshonorant, on les dépouilloit de leurs biens & on les réléguoit en Ethyopie.



La loi ſalique condamne à la caſtration les eſclaves ſurpris en adultere : la loi des Wiſigoths ordonne qu'on faſſe ſubir la même peine aux hommes qui ſe proſtituent aux animaux : les loix de Guillaume le Conquérant y condamnent ceux qui ont violé une femme : une loi de Philippe le Bel fit mutiler & écorcher tout vifs les amans de trois princeſſes de ſa maiſon. Les loix. . . . Je m'arrête, on prendroit cette défenſe de l'humanité pour une ſatyre contre les légiſlateurs.



ARTICLE II.

DES EUNUQUES FAITS PAR LE FANATISME.

PARTIE II. COMBABUS étoit un ſeigneur de la cour de Syrie, que les femmes ne pouvoient voir ſans aimer; ſon ſouverain perſuadé, ſans doute, qu'il y avoit un intervalle immenſe entre les charmes d'une reine & le cœur d'un de ſes ſujets, eut la foibleſſe de choiſir ſon jeune favori pour accompagner Stratonice, ſon épouſe, dans un long voyage : Combabus qui prévit les ſuites de cette imprudence, ſacrifia ſon ſexe pour ſauver ſa vie, & remit au roi en partant une boîte myſtérieuſe, qu'il ne devoit ouvrir qu'à ſon retour. Le Syrien, comme il s'étoit attendu, plut à la princeſſe, & eut le courage barbare de la deſabuſer : Stratonice éclairée ne ſe tua pas; mais toujours ſenſible, elle vit ſans ménagement ce Combabus qui s'étoit mis en état de la voir

ſans péril : le roi ſoupçonna bientôt qu'il avoit un rival : un courtiſan, qui vouloit ſupplanter Combabus, dépoſa l'avoir vu dans les bras de Stratonice, & le jeune Syrien fut condamné à mort. Prêt d'être conduit au ſupplice, l'accuſé demanda au roi le dépôt qu'il lui avoit confié : la boîte s'ouvrit, & toute la cour fut convaincue que Combabus étoit eunuque, lorſqu'il entreprit ce voyage avec Stratonice (*).

L'hiſtoire rapporte que les amis de Combabus le voyant, depuis cette aventure, plus puiſſant que jamais à la cour de Syrie, ſe mutilerent pour lui faire la cour. Si le fait eſt vrai, c'eſt l'héroïſme de l'adulation & de la ſtupidité (**).

Dans la ſuite, on fit l'apothéoſe de Combabus, & les prêtres de ce Dieu qui n'étoit pas même un homme, ſe mutilerent en cérémonie pour lui reſſembler.

(*) Le fond de cette hiſtoire eſt tiré de l'ouvrage de Lucien, intitulé, *De Deâ Siriâ.*

(**) *Lucian. loc. cit.*

PARTIE II.

Plusieurs siecles après, l'empereur Adrien fit un Dieu de l'eunuque Antinoüs (*); mais nous ne voyons pas que ses ministres aient imité ceux de Combabus : le libertinage avoit introduit une foule d'eunuques sur les théatres de Rome & dans ses serrails; mais la religion n'y étoit pas assez cruelle pour en faire parmi ses prêtres.

Le fanatisme est un tronc immense qui a mille ramifications; & il ne faut point mettre nos Abéliens & nos Valésiens dans la classe des prêtres de Combabus.

Sous le regne de l'empereur Arcade, l'Afrique vit naître une sorte de sectaires qui ordonnoient le mariage, mais défendoient la jouissance (**); ces eunuques volontaires étoient

(*) Son culte continua long-tems après la mort d'Adrien, quoique Rome n'eut plus d'intérêt à flatter ; il importoit en effet assez peu aux prêtres d'Antinoüs d'appartenir à Jupiter ou à un eunuque, pourvu qu'ils menassent le peuple & qu'ils se fissent payer par les Césars.

(**) Ils tiroient leur nom d'Abel, qu'ils supposoient avoir été marié, mais n'avoir jamais tenté de devenir pere. --- Voyez Div. August. *de civit. Dei.*

à-la-fois

à-la-fois impies & contradictoires : la secte n'étoit déjà plus, quand la loi voulut la réprimer.

L'HOMME SEUL.

Les Valésiens, nés dans les déserts brûlans de l'Asie & ayant l'imagination aussi ardente que leur sang, allerent encore plus loin que les prétendus disciples d'Abel; ils firent un acte de religion de se mutiler, & de mutiler de gré ou de force tous les jeunes gens sur lesquels ils avoient quelque pouvoir (*) : les sectaires de tous les cultes se réunirent contre ces ennemis du genre humain; & après la mort de l'enthousiaste qui les avoit fait naître, quand leur imagination vint à se refroidir, la voix sacrée de l'amour les ramena à la nature.

D'un autre côté, des hommes foibles & timides, dans des sanctuaires consacrés à la continence, ont voulu dompter physiquement l'amour; ils se sont servis de narcotiques, qui en les rendant froids les ont conduits à la stupidité : ils ont fait avec leur *agnus castus* &

(*) Voyez Epiph. *Hæres. cap. LVIII.*

leur nénuphar (*), ce que fit Origene avec son couteau; & devenus eunuques par piété, ils sont morts avant le tems, punis de la nature par la douleur, & des hommes par l'opprobre.

(*) Il y a autant de danger à employer les remedes qui détruisent l'amour que ceux qui l'excitent.

Les somniferes n'affoiblissent les accès du tempérament qu'en altérant la circulation des fluides, en diminuant la sensibilité & en privant de la mémoire.

L'*agnus castus*, pris en émulsion avec l'eau de nénuphar, n'anéantit le desir qu'en dégradant l'organe qui le fait naître. Pline croyoit que le nénuphar pris en décoction, seulement pendant douze jours, rendoit l'homme incapable de se propager. --- Voyez *Hist. nat, lib. XXV, cap. VII.*



ARTICLE III.

DES EUNUQUES FAITS PAR LE DÉSESPOIR.

L'HOMME SEUL.

IL y a des pays où l'homme malheureux & pauvre mutile ſes enfans pour éteindre ſa poſtérité (*) ; c'eſt le dernier degré du déſeſpoir réfléchi : quand on voit le ciel & les hommes conjurés pour tourmenter la terre qu'on habite, il ſemble tout ſimple qu'on cherche à diminuer le nombre de leurs victimes.

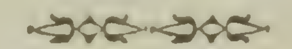
Cependant ce raiſonnement apprécié n'eſt qu'un ſophiſme : le mal moral dépend de nous, le mal phyſique n'eſt preſque rien, quand on eſt philoſophe ; eſt-on mécontent du climat qu'on habite ? la terre entiere eſt ouverte à l'homme libre : eſt-on environné de tyrans ? qu'on change de patrie ; les remords vengent tôt ou tard l'homme de bien qui a ſouffert ;

(*) *Hiſt. natur.* de Buffon, petite édition complette, tome IV, page 228.

& l'oppreſſeur eſt toujours plus malheureux que l'innocent qu'il opprime.

Un pere qui mutile ſon fils n'eſt qu'un ſtupide en delire ; il ne voit pas que par ſon opération barbare, il prive un être malheureux de l'unique reſſource peut-être que lui ait donné la nature pour l'empêcher de la maudire.

Américains, dont les Nunnès & les Pizarre ſe ſont joués de l'exiſtence ; eſclaves de l'Aſie, qui ne reſpirez que par le caprice d'un deſpote ; negres traités en bêtes de ſomme par des bêtes féroces, par quelle abſurde logique trompez-vous l'eſpoir de vos ennemis en ceſſant d'être hommes ? Puiſqu'on vous laiſſe le couteau d'Origene, armez-vous-en comme Brutus, & le genre humain eſt vengé.



ARTICLE IV.

Des Eunuques faits par le luxe.

L'Homme seul.

Ces despotes stupides & barbares, ces bœufs-tigres de l'espece humaine, donnerent au milieu du sixieme siecle un exemple terrible de l'abus du pouvoir quand il est joint à la dépravation : les rois des *Abasges* (*) voyant le prix que le luxe de Constantinople mettoit aux eunuques, enlevoient à main armée à leurs sujets leurs enfans, les mutiloient & les faisoient vendre aux seigneurs de la cour de Justinien (**) : les *Abasges* murmurerent, & les despotes firent périr les peres pour se dérober à leur ressentiment (†). Le foible Justinien, au lieu de venger l'espece humaine, se contenta d'envoyer un eunuque à ces tyrans

(*) Ce peuple habitoit la côte septentrionale du Pont-Euxin ; il conserve encore aujourd'hui le nom qu'il portoit du tems de Justinien.

(**) Procop. *de Bell. Goth. lib. II, cap. III.*

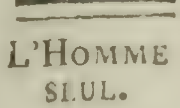
(†) Evagr. lib. IV, cap. XXI.

pour leur défendre de faire des eunuques. En général, c'eſt le luxe qui fait le plus grand nombre d'eunuques ; c'eſt lui qui ſubſtitue aux voluptés douces & pures de la nature les viles jouiſſances du libertinage ; c'eſt lui qui empoiſonne dans l'homme oiſif l'imagination & les ſources de la vie : c'eſt lui qui dégrade les générations exiſtantes, & qui tue les générations à naître.

Un des plus grands crimes du luxe eſt d'avoir mutilé des muſiciens pour leur faire acquérir une voix contre nature.

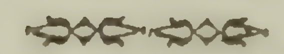
On a vu dans l'Italie moderne des monſtres, qui ſe donnoient le nom de peres, rendre leurs enfans eunuques, pour leur faire chanter dans un opéra des rôles de femmes. — Quelquefois après l'opération la voix ſe dégrade, alors le muſicien en eſt pour ſon opprobre, & l'opérateur pour ſon homicide.

C'eſt une des plus étrangeres contradictions de l'eſpece humaine, qu'on ait cru dans Rome moderne que la décence défendoit aux femmes



L'HOMME SEUL.

de chanter des Oratorio, & que cette même décence permettoit de leur ſubſtituer des eunuques. -- Béni ſoit à jamais le pape Ganganelli qui a proſcrit ſolemnellement cette mode féroce, ne voulant point que les peuples qu'il gouvernoit fuſſent à-la-fois barbares & ridicules! La poſtérité mettra ſa bulle à côté de l'ordonnance de Gelon, qui défendoit à Carthage d'immoler des enfans à Saturne; & à cauſe de ce pontife, ami des hommes, l'Italie oubliera qu'elle a été gouvernée par le fanatique Hildebrand & par l'inceſtueux pere de Borgia.



ARTICLE V.

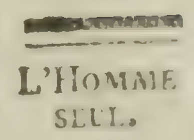
DES EUNUQUES FAITS PAR LE LIBERTINAGE.

PARTIE II. LES femmes, autres despotes moins barbares que ceux des Abasges, mais quelquefois plus dangereux, se sont servis en différentes contrées d'insectes venimeux, de philtres & d'aphrodisiaques pour augmenter dans leurs maris l'extase de la jouissance ; mais ces violences faites à la nature ne pouvoient se perpétuer, parce que d'ordinaire ceux qui se soumettoient à ces épreuves terribles restoient impuissans (*). Les femmes éclairées par la

(*) Vespuce, témoin oculaire, en parle dans ses mémoires sur l'Amérique : *Mulieres eorum faciunt intumescere maritorum.... In tantam crassitudinem, ut deformia videantur ; & hac mordicatione animalium venenosorum, & hujus rei causâ multi restant eunuchi.* --- Voyez *Relation d'Americ Vespuce*, édit. de Strasbourg de Mathieu Hupfuff.

Quant aux aphrodisiaques si vantés par Pétrone, ou ils n'operent aucun effet, ou ils n'excitent à l'ouvrage

physique & par la raison, ont mieux aimé avoir des maris foibles que des maris eunuques.



---

de la génération qu'aux dépens de l'organe générateur.

Le satyrium de Théophraste est plus efficace pour rendre malade qu'amoureux. Thémison rapporte que plusieurs personnes moururent en Crete pour en avoir fait usage.

L'insecte de la cantharide renferme un poison corrosif, & son usage intérieur est banni des plus sages pharmacopées.

Le safran, quand il est pris au delà d'un scrupule, devient, comme narcotique, un poison violent, contre lequel la médecine a cherché des antidotes.

Les Orientaux quand ils font un trop grand usage de l'opium, meurent à trente ans & avec tous les symptômes de la décrépitude.

Quant à l'or potable dont on fait le plus puissant des aphrodisiaques, jusqu'à ce qu'on ait trouvé un dissolvant capable de décomposer ce métal, il faut le mettre au rang des chimeres dont les charlatans de l'alchymie repaissent tous les jours notre curiosité.

Mettons un frein à notre imagination ardente, vivons en Spartiates, aimons comme les hommes de l'âge d'or, & nous n'aurons jamais besoin d'aphrodisiaques.



ARTICLE VI.

DES EUNUQUES FAITS PAR LA JALOUSIE.

PARTIE II.

J'ARRIVE à la branche du luxe la plus féconde en eunuques ; il s'agit de cette jalousie inquiete des Orientaux qui ne leur permet pas d'abandonner leurs femmes à leur vertu, & qui les environne de surveillans hideux & mutilés, faits pour tourmenter la beauté, & pour mettre à couvert non l'honneur d'un maître, mais son impuissance.

Il paroît que les Médes furent les premiers qui donnerent à leurs épouses un cortege d'eunuques (*) ; les Perses suivirent leur exemple, & aujourd'hui dans quelques contrées de l'Asie, il y a autant d'eunuques que de femmes.

On peut juger de ce nombre effrayant de monstres faits par la main des hommes, par une anecdote des voyages de Tavernier, que

(*) *Athénée, lib. XII.*

personne n'a encore contestée. Il dit qu'en 1657, étant au royaume de Golconde, on y fit vingt-deux mille eunuques; & ce royaume de Golconde n'est qu'une province de l'empire des Mogols.

Comment l'Orient ne seroit-il pas peuplé d'eunuques, puisque les souverains semblent s'y être accordés à les honorer & à les enrichir? Les eunuques ont de tout tems été en Turquie le canal des graces; dans les états du Mogol & du Sophi, on en fait des nababs & des gouverneurs de province; à la cour Tonquinoise du Chova tous les offices civils & militaires leur sont donnés; & Dampier observe à ce sujet que les grands seigneurs pour faire leur cour au souverain se font mutiler (*).

En général, le prix des eunuques de l'Asie augmente par leur difformité: l'eunuque par excellence est celui qui est nain, sourd, muet,

(*) Dampier, tome III, part. 1, chap. IV.

PARTIE II.

& né avec un visage de cercopitheque (*). Il semble que dans ces serrails destinés à la propagation de l'espece humaine, on ne travaille à rassembler autour des meres que des objets propres à les faire avorter.

Ajoutons à ces vices de la nature les vices moraux que doit entraîner la mutilation : l'anatomie qui a porté tant de lumiere sur l'histoire de l'homme, a prouvé par la correspondance intime qui regne entre l'organe générateur & l'appareil fibrillaire du cerveau, qu'on ne peut dégrader les réservoirs séminaux, sans porter atteinte à l'intelligence : un eunuque doit avoir tous les vices des ames foibles (**) ; il doit être dans la fortune le plus impérieux des despotes, & dans l'humiliation le plus vil des esclaves.

(*) *Voyage du Levant* de Tournefort, tome II, liv. XIII.

(**) La médecine démontre, par exemple, qu'un eunuque doit être dissimulé & insociable. --- *Voyez Cours d'opérations de chirurgie*, par Dionis, augmenté par la Faye, page 363.

Il doit ne voir qu'avec horreur le maître qu'il sert, & le sexe à qui il commande; & ce n'est que par cette haine impuissante qu'il punit les hommes de leur supériorité, & les femmes de leur mépris.

Au reste, ce sont les défauts mêmes de ces monstres de l'espece humaine qui les rendent chers aux souverains de l'Asie : foibles comme ils sont par leur nature, & n'ayant point de famille qui leur serve d'appui, ils sont contraints d'identifier leurs intérêts avec ceux d'un maître, de flatter ses caprices & de servir ses fureurs. Quand de tels favoris ont lassé la patience des peuples & que le trône s'ébranle, il suffit de les envoyer au supplice ; alors la sédition s'appaise & la couronne se raffermit sur la tête de la statue.

Les Orientaux ajoutent quelquefois au crime de faire des eunuques, celui de leur permettre de se marier (*); c'est le dernier degré de la

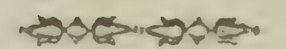
(*) Dampier, tome III, page 94. --- « C'est alors, » dit le célebre Montesquieu, que les sens qui restent

Partie II.

dépravation humaine : une telle loi ne peut être fondée que sur un mépris inné pour les femmes, & sur un plan réfléchi d'outrager la nature.

Vous tous qui peuplez la terre d'hommes mutilés, fanatiques atrabilaires, sombres législateurs de l'Asie, despotes stupides & barbares, connoissez-vous l'histoire de l'eunuque Narsès ? lisez & tremblez.

» veulent obstinément suppléer à ceux que l'on a » perdus, & que les entreprises du désespoir sont une » espece de jouissance. Ainsi, dans Milton, cet esprit » à qui il ne reste que des desirs, pénétré de sa dégra- » dation, veut faire usage contre Dieu, même de son » impuissance. » --- *Esprit des loix*, liv. XV, ch. VII.



ARTICLE VII.

HISTOIRE DE NARSÈS.

ROME étoit en paix, graces à la sage politique de Narsès : cet eunuque, le seul peut-être des grands hommes qui n'ait pas été homme, gouvernoit l'Italie depuis treize ans avec le despotisme de Marc-Aurele, & presqu'avec son génie ; il l'avoit conquise sur Totila, & Justinien avoit récompensé le libérateur des Romains, en le faisant régner sur sa conquête. Lié par l'habitude plus que par l'amitié avec le pape Jean III, il eut un jour cet entretien avec lui dans le capitole.

L'HOMME SEUL.

NARSÈS.

Je n'entre jamais dans cette citadelle sans une sorte de terreur religieuse ; ce lieu est le théatre des grands spectacles & des grands revers : qui auroit dit, il y a quelques siecles, aux prêtres de Jupiter qu'ils seroient remplacés par un pape ? Auroit-on imaginé sous Auguste

PARTIE II. qu'un homme tel que Narsès donneroit ici des loix, & un eunuque de Perse, acheté comme esclave par les Grecs, devoit-il s'attendre à être le successeur des Romulus & des Trajan?

LE PAPE.

Un homme de génie doit s'attendre à tout, quand son siecle n'en a point : où en serions-nous, grand Dieu, si les talens ne réparoient pas quelquefois les bizarreries de la fortune? Narsès, qu'importe à Rome où vous régnez, que les hommes vous aient fait eunuque & esclave? La nature n'a-t-elle pas tout fait pour vous, en vous donnant le génie du vainqueur de Totila & du rival de Bélisaire?

NARSÈS.

Que parlez-vous de la nature? Je l'ai connue deux jours pour la bénir; mais depuis soixante ans, les hommes ne me prononcent son nom que pour me le faire blasphémer. -- Ecoutez, pontife, nous sommes seuls, la tombe va s'ouvrir devant moi, je n'ai plus d'intérêt à feindre, & puisque le drame éclatant que j'ai

joué

joué ſur la ſcene de l'Europe touche à ſon dénouement, je veux dévoiler à vos yeux Narsès tout entier : vous m'en eſtimerez moins ſans doute, mais vous me jugerez mieux. L'HOMME SEUL.

LE PAPE.

Je vous aimerai toujours, Narsès ; & c'eſt vous dire aſſez que je ne puis ceſſer de vous eſtimer : l'amitié qui nous lie depuis treize ans. . . .

NARSÈS.

L'amitié, pontife ! Eh ! croyez-vous que ce ſentiment ſublime puiſſe jamais entrer dans l'ame d'un eunuque ? C'eſt le beſoin, c'eſt l'intérêt, c'eſt l'habitude, qui depuis treize ans m'enchaînent à vous : votre état même a pu reſſerrer des nœuds que la politique avoit tiſſus : en entrant dans le ſacerdoce, vous vous êtes mutilé ; & ſi je ſuis eunuque par la ſcélérateſſe d'un pere, vous l'êtes par la religion ; il ne vous manque plus que de déteſter les hommes pour me reſſembler tout-à-fait.

PARTIE II.

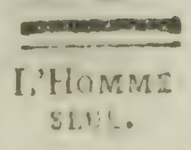
LE PAPE.

Vous détestez la terre qui est à vos pieds ! Ah ! Narsès.

NARSÈS.

Pontife, écoutez-moi, & apprenez à être juste. — J'ai vu le jour parmi les ennemis-nés du nom Romain : le Persan qui s'est dit mon pere, pour plaire à une marâtre, me fit eunuque, & me vendit au roi pour entrer dans son serrail ; j'avois alors quatorze ans : j'aimois & j'étois aimé : la nuit même où je devois être heureux, d'abominables satellites de mon tyran vinrent m'arracher du lit nuptial & me mutilerent ; je ne sais comment je ne péris pas dans les accès de ma rage : quoi qu'il en soit, je survécus & à l'opération & à mon désespoir.

Dès que dans le silence des passions, je pus réfléchir sur ce que j'étois & sur ce que j'avois été, un nouvel horizon se développa devant moi : libre envers ma patrie, qui ne peut faire de contrat avec des esclaves ; ne



voyant dans les chefs de ma famille que de vils aſſaſſins ; ſéparé enfin de la ſociété par un abyme immenſe, je conçus une haine réfléchie pour la race humaine, & je réſolus de vivre pour moi.

La nature m'avoit donné quelque génie ; quoique l'opération que j'avois ſubi l'eût dégradé, je fis ſervir ce qui m'en reſtoit au ſuccès de mes artifices : perſuadé que le vulgaire des hommes n'eſt qu'un aſſemblage d'automates qui attendent pour agir une impulſion étrangere, j'étudiai les fils qui pouvoient les faire mouvoir ; les femmes, ſur-tout, occuperent mes premieres penſées ; je portai dans les replis de leur caractere la lanterne de Diogene, & mes recherches réuſſirent, parce que je mis à obſerver le ſexe tout le tems que les hommes perdent à l'aimer.

Depuis qu'on eut mis une barriere éternelle entre mon ame & mes ſens, mon imagination devenue libre ſe replia toute entiere du côté de l'ambition : mon orgueil ſe trouva

flatté de commander à des êtres que je ne valois pas; je ſus intéreſſer à mon avancement des femmes qui méritoient ma haine; je me rendis néceſſaire à un empereur que je mépriſois; & enfin devenu miniſtre de Juſtinien, j'acquis le droit d'opprimer les hommes, & ce qui étoit encore plus ignominieux pour eux, celui de les protéger.

LE PAPE.

Quoi, Narsès, le caractere factice que vous vous êtes donné ſe ſeroit ſoutenu cinquante ans ſans ſe démentir? Vous auriez joué Rome, dont vous vous êtes fait le libérateur? Et moi, qui vous ai reſpecté toute ma vie comme un héros, près de ma tombe, je ſerois contraint de vous confondre avec le vulgaire des ambitieux que la fortune a rendus célebres!

NARSÈS.

L'amour & l'ambition ſont les deux pivots ſur leſquels roule le monde: Céſar ſe partagea entr'eux & ne fit pas tout ce qu'il auroit pu faire; pour moi, qu'on a condamné à ne

jamais aimer, l'abſence de la paſſion qui me manque a contribué à fortifier celle qui me reſte ; heureuſement pour Rome que le fer qui m'a privé de l'organe générateur, a mutilé auſſi mon intelligence ; car ſi Narsès eunuque eſt devenu miniſtre de Juſtinien, avec une ambition auſſi active, Narsès vraiment homme l'auroit détrôné.

Avec cette clef tous les problêmes de ma vie politique s'expliquent. Je n'ai jamais aimé les hommes ; auſſi je les ai adulés pour avoir de la puiſſance, & devenu puiſſant je les ai opprimés : la nature m'avoit fait lâche & puſillanime, j'ai voulu être un grand capitaine & je l'ai été ; on eut l'imprudence à la cour de me ſubordonner d'abord à Béliſaire, & mes manœuvres le firent battre : depuis on me nomma général en chef, & je fis vaincre les Romains à Caſilin, au Véſuve & à Lentagio : peu m'importoit que je combattiſſe les ennemis de l'empire ou ſes ſoldats, pourvu que je maîtriſaſſe les événemens ; je voulois décider la victoire, & il m'étoit égal

qu'elle fût due à mon génie ou à mes crimes.

LE PAPE.

Il eſt heureux, Narsès, que les hommes extraordinaires tels que vous, paroiſſent rarement ſur la ſcene du monde : leur génie eſt un poids qui l'écraſe, & la race humaine n'eſt point faite pour être gouvernée par des talens qui la font gémir.

Malheur aux monſtres qui, en vous mutilant, vous ont fait naître l'idée de punir la terre entiere du crime d'un pere !

Mais vous, à qui la nature a donné une ame grande, comment ne lui avez-vous pas permis d'être généreuſe ? Quoi ! le plaiſir d'être bienfaiteur de vos aſſaſſins, ne vous a pas paru digne de la hauteur de votre caractere ? Votre ſenſibilité s'eſt-elle anéantie avec l'organe qui vous fait aimer ?

Craignez que votre politique barbare un jour ne ſe dévoile ! ennemi-né des hommes craignez d'avoir pour ennemis tous ceux qui partagent ce titre avec vous !

L'HOMME SEUL.

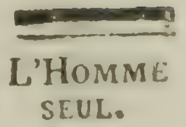
NARSÈS.

Pontife, dans le monde entier je ne crains qu'une femme, c'eſt Sophie; conſommée dans le manege des cours, elle me combat avec mes propres armes ; elle gouverne à ſon gré l'imbécille ſucceſſeur de Juſtinien, & cachée derriere cet automate couronné, elle dirige ſans péril les traits qu'on me lance. Que me ſerviroit d'avoir vaincu Totila, d'avoir conquis Rome & de gouverner l'Italie depuis treize ans, ſi elle vouloit me faire rentrer dans le néant d'où mon génie m'a tiré ? Oui, cette chûte me fait frémir, & après l'opprobre dont on m'a couvert en me faiſant eunuque, je n'en connois point de plus grand que celui d'être vaincu en politique par une femme.

LE PAPE.

Narsès, vous nous avez trompés cinquante ans, & les lumieres odieuſes que vous me donnez me réduiſent, ſi Rome vous punit, à ne la trouver que juſte.

Narsès, en descendant du Capitole, rencontra un envoyé de Constantinople, qui venoit annoncer au viceroi son rappel & sa disgrace, & lui présenter de la part de Sophie une quenouille & un fuseau : cette princesse lui mandoit en même tems « qu'elle lui destinoit un emploi » dans le serrail ; que la politique d'un eunuque » n'étoit bonne qu'à maintenir un sexe timide » dans l'obéissance, & qu'il falloit être homme » pour commander à des hommes ». Narsès lança sur l'envoyé des regards étincellans, & se saisissant de la quenouille : *Vas*, répond-il, *dire à ta maîtresse que je lui ourdis une trame qu'elle ne débrouillera jamais.* Ensuite le fiel dans le cœur, il rentre dans son palais & écrit à Alboïn, qui depuis long-tems menaçoit l'Italie de lui faire subir le joug des Lombards : « Rome n'a plus de défenseur ; » venez délivrer la postérité des Caton & des » Emiles du despotisme d'un nouveau Claude » & des fureurs d'une nouvelle Messaline ; sur- » tout ne craignez rien du vainqueur de Totila,



L'HOMME SEUL.

» ſon épée eſt dans le fourreau & n'en ſortira » que pour renverſer le trône des Céſars ; vous » reconnoîtrez aiſément à ſon ſceau, & encore » plus à ſa vengeance, NARSÈS. » Pendan que l'eunuque écrivoit ce billet, on introduiſit dans ſon appartement un vieillard qui demandoit une audience ſecrette ; mais Narsès, dont toutes les facultés de l'ame étoient occupées par le reſſentiment, ne voyoit que la quenouille de Sophie ; l'inconnu prenant la parole, tira enfin Narsès de la rêverie profonde où il étoit abſorbé.

LE VIEILLARD.

Voilà donc maître de l'Italie ce Narsès que j'ai vu eſclave dans un ſerrail de Perſe ! je n'ai ſouhaité prolonger ma carriere au-delà des limites ordinaires de la nature, que pour être témoin de ce prodige ; enfin, je vois le génie à ſa place, & il ne me reſte plus qu'à mourir.

NARSÈS.

Qui es-tu, témoin indiſcret de mon opprobre & de mes fureurs ?

PARTIE II.

LE VIEILLARD.

Je ſuis un homme ſenſible à ta gloire & à tes douleurs. . . .

NARSÈS.

Tu es un homme .... ils me ſont tous odieux; on avoit mis une barriere éternelle entre moi & cette race abominable; pourquoi ai-je eu l'audace de la franchir? . . . quel dieu barbare m'a rapproché des êtres qui te reſſemblent? qui m'a inſpiré de proſtituer mon génie à les gouverner?

LE VIEILLARD.

Narsès, vous me faites frémir; vous méditez des projets de vengeance qui vont vous perdre; mais je vous dois des conſeils. . . .

NARSÈS.

Toi, des conſeils ! d'où te vient le droit de conſeiller le vainqueur de Totila & le miniſtre de Juſtinien ?

LE VIEILLARD.

De la nature.

NARSÈS.

La nature. . . . le contrat qui m'a lié quel-

ques instans avec elle est anéanti, & je ne la regarde plus que comme la Perse, qui m'a vu naître, regarde Arimane; elle est pour moi le génie du mal & le dieu de la destruction.

LE VIEILLARD.

Narsès. . . tournez vos regards sur ce vieillard infortuné qui vient de la Perse pour vous voir, vous embrasser & mourir : quoi ! mes traits ne vous sont pas connus? votre cœur n'est point averti par un secret pressentiment des noeuds sacrés qui nous enchaînent?

NARSÈS.

C'est trop abuser de ma bonté : homme insolent & téméraire, hâte-toi d'éclaircir mes doutes : serois-tu envoyé par l'altiere Sophie pour me conseiller ma perte? serois-tu l'espion du stupide empereur dont elle gouverne les caprices? -- Il est difficile que tu ne prononces à Narsès un nom qui ne lui soit pas odieux : parle, qui es-tu? désigne-moi le monstre que ma main doit punir?

LE VIEILLARD.

Je ſuis ton pere.

NARSÈS.

Ma fureur preſſentoit ta réponſe ; & graces au ciel, je ne me ſuis trompé ni ſur le monſtre ni ſur la victime.

Quoi ! c'eſt toi dont l'ame abominable trama le projet de m'ôter, ſans me faire mourir, du nombre des hommes !

C'eſt toi qui me fis arracher des bras d'une amante, pour me rendre le vil miniſtre d'un ſerrail ; comme ſi tu euſſes attendu pour me ſéparer à jamais de la nature, le premier inſtant où elle parloit à mon cœur & à mes ſens !

Tyran d'autant plus affreux qu'en éteignant en moi l'effet des paſſions, tu en laiſſas ſubſiſter la cauſe, que tu me condamnas à un genre d'eſclavage fait pour irriter de vains deſirs, & que je fus forcé à voir ſans ceſſe des hommes heureux, ſans pouvoir l'être à mon tour !

C'eſt toi qui en me mutilant, as circonſcrit

long-tems mon ame dans un cercle d'idées pusillanimes; moi à qui la nature avoit donné peut-être assez de génie pour éclairer le monde ou pour le gouverner.

L'HOMME SEUL.

Toi seul as causé tous les tourmens de ma vie; je te dois le mépris de tous les hommes & la haine de toutes les femmes.

Sans toi, l'audacieuse Sophie ne m'auroit point envoyé ce présent odieux qui va embraser l'Italie & peut-être renverser le trône des Césars.

Le fer que tu mis, il y a un demi-siecle, entre les mains des satellites de tes fureurs cause aujourd'hui ma mort, & le désastre de vingt peuples que je vais armer pour venger mon opprobre.

Et tu crois que le vain nom de pere désarmera mon bras prêt à te punir!

Que m'importe que tu m'aies donné le jour? me connoissois-tu quand le délire de tes sens t'entraîna dans les bras de ma mere? suivois-tu alors d'autre guide que l'instinct aveugle du plaisir!

PARTIE II.

Tu as protégé mon enfance ; mais que m'importe que tu aies été mon pere tout le tems où les yeux de mon intelligence sont restés fermés, si dès que l'âge les a ouverts, tu ne t'es présenté à moi que comme le plus abominable des tyrans ?

Malheureux, ce nom de pere dont tu te glorifies, ne peut que m'autoriser, tant que tu vivras, à persécuter ta personne, & après ta mort à flétrir ta mémoire.

Il ne tiendroit qu'à moi de te livrer au supplice que tu as mérité, & de donner, en te punissant, un grand exemple à la terre : mais tu es trop vil à mes yeux pour provoquer mon courroux sur ta tête : je puis me venger de Sophie, & du souverain de Constantinople, mais non du pere d'un eunuque. -- Sors à l'instant de ma présence ; & puisque tu échappes au glaive des bourreaux, va traîner les derniers jours de ta vieillesse scélérate dans le sein des remords.

L'HOMME SEUL.

Narsès, dont l'ame altiere avoit été irritée encore par cet entretien, mit ſon ſceau au billet qu'il avoit écrit au roi des Lombards, & appella un de ſes officiers pour le faire tenir à Alboïn : on lui annonça alors qu'on venoit d'arrêter un mendiant aveugle qui prétendoit connoître ce prince, & qui ſe faiſoit conduire dans ſa cour; Narsès voulut profiter d'une occaſion auſſi favorable, il fit venir le priſonnier dans ſon cabinet & eut avec lui cet entretien.

NARSÈS.

On dit que vous connoiſſez Alboïn?

L'AVEUGLE.

Il eſt vrai qu'il eſt mon ami.

NARSÈS.

Quoi ! vous, aveugle & mendiant, ami d'un roi?

L'AVEUGLE.

Vous croyez peut-être que les amis d'un roi ſont à ſa cour. -- Au reſte, je n'ai pas toujours été un objet de pitié pour les hommes:

j'ai vu de près la cour de Conftantinople, & j'y ai été plus d'une fois utile à Alboïn; je vais mettre l'amitié de ce prince à une grande épreuve : s'il rougit à ma vue, il eft jugé pour moi, & l'Europe a pour la gouverner un grand homme de moins.

NARSÈS.

Ainfi vous avez fubi de grands revers, & vous efpérez de les réparer.

L'AVEUGLE.

Je n'efpere rien : la vie n'eft plus pour moi qu'un édifice qui s'écroule; je ne m'amuferai point à réparer une hôtellerie où je n'ai plus qu'une nuit à paffer.

Les hommes m'ont fait beaucoup de mal; ils m'ont dépouillé de mes biens, ils m'ont rendu odieux à ma patrie, & ils m'ont privé de la lumiere; mais Dieu & mon innocence me reftent : mes perfecuteurs font plus malheureux que moi.

NARSÈS.

Il faut que l'infortune foit un puiffant reffort

pour

pour lier les êtres, puiſque moi, Narsès, je me ſens diſpoſé encore à aimer un homme. -- Ecoute, malheureux vieillard, tu crois avoir épuiſé la coupe amere de l'adverſité : que ne peux-tu voir cette quenouille que Sophie envoie au vainqueur de Totila ? Tu apprendrois qu'il y a, pour des êtres ſenſibles, des maux plus grands que l'indigence & l'aveuglement.

L'Homme seul.

Au reſte, nos cauſes ſont communes, & je me fie à toi, parce que tu n'as nul intérêt à me trahir : tu porteras cette lettre à Alboïn, il la lira, & nous ſerons vengés.

L'AVEUGLE.

Fort bien, le roi des Lombards déchirera l'Italie pour la querelle d'un aveugle & d'un eunuque !

NARSÈS.

Oui ; mon nom ſeul épouvantoit cet ennemi-né de l'empire; il entrera dans Rome, dont je lui ouvrirai moi-même les portes; & la ſecouſſe que cette révolution donnera à l'Italie, ſe fera ſentir juſqu'à Conſtantinople : Sophie

tremblera ſur ſon trône auſſi bien que l'automate couronné dont l'ambitieuſe a armé contre moi la ſtupidité ; & les ingrats ſe répentiront d'avoir fait de nous des traîtres.

L'AVEUGLE.

Ah ! croyez-moi, Narsès, ces ingrats ont réuſſi à nous rendre malheureux ; ils triompheroient bien plus s'ils nous rendoient rebelles. -- Voulez-vous vous venger d'un maniere digne de vous ? faites-leur naître, s'il eſt poſſible, des remords.

Vous comptez ſur l'appui d'Alboïn ; mais croyez-vous que ce prince entreprenne la conquête de l'Italie, pour vous en laiſſer la jouiſſance ; ou vous flattez-vous, quand il ſera maître de Rome, qu'il faſſe jamais ſon ami du perfide qui l'en a rendu roi ?

NARSÈS.

Que m'importe l'amitié des rois ? je veux les punir, & non les aimer.

L'AVEUGLE.

Eh bien ! je ſuppoſe que le ſucceſſeur de Juſ-

tinien ſoit detrôné par les Lombards, que Sophie ſacrifiée à votre reſſentiment périſſe quelques jours avant vous, & que nous gouvernions, vous l'Italie, & moi la cour de Conſtantinople. -- Dites-moi, en ſerai-je moins aveugle? & vous en ſerez-vous moins eunuque?

L'HOMME SEUL.

NARSÈS.

Vous me parlez le langage de la raiſon, comme ſi dans la rage qui m'obſede, j'étois à portée de l'entendre; il s'agit bien de philoſophie, quand une femme empoiſonne toute mon exiſtence, & flétrit en un jour cinquante ans de travaux & de gloire : laiſſons-là cette froide raiſon qui ne fit jamais de grandes choſes, & augmentez, s'il eſt poſſible, l'activité de la paſſion qui me tranſporte, de cette paſſion qui ſeule peut imprimer à ma tombe qui s'entr'ouvre quelque célébrité : ce n'eſt point l'ombre de Socrate qu'il faut évoquer dans cette affreuſe journée, c'eſt celle des Atrée, des Sylla & des Coriolan : que l'empire s'écroule, dût-il m'écraſer ſous ſes ruines!..

Je veux que la postérité des Romains qui vont s'égorger pour ma querelle, ne prononce mon nom qu'en tremblant, & maudisse à jamais la mémoire de mes persécuteurs.

L'AVEUGLE.

Narsès, je veux bien ne plus parler à votre entendement, mais à votre cœur : que vous a fait l'Italie pour déchirer son sein ? Quoi ! des villes entieres seront renversées de fond en comble, cent mille hommes périront sur un champ de bataille, & leurs veuves verseront des larmes de sang sur leurs cendres, parce qu'une femme de Constantinople a envoyé une quenouille à un eunuque ! & cet affreux tableau n'alarme pas votre sensibilité ? Et vos entrailles ne se déchirent pas au seul récit des désastres que va produire votre vengeance ?

NARSÈS.

J'ai tout le sang-froid des grandes fureurs; que Sophie soit punie, & malheur à mes contemporains ?

L'AVEUGLE.

Barbare, en naiſſant, n'avez-vous pas fait un contrat avec la patrie? Vous lui devez tout, puiſque vous vivez encore.

NARSÈS.

Je n'ai point de patrie.

L'AVEUGLE.

Vous êtes du moins de la grande famille des êtres intelligens : votre intérêt eſt eſſentiellement lié avec celui des habitans du globe où vous vivez; votre bonheur dépend du bonheur des hommes.

NARSÈS.

Ah! ſi je l'avois oublié, Sophie ne m'apprend que trop aujourd'hui que je ne ſuis point homme.

L'AVEUGLE.

Tu crois donc, eunuque impitoyable, trouver dans le ravage du monde cette paix de l'ame qui te fuit? Non, non, la paix n'eſt point faite pour les tyrans; ſi ce génie du mal que tu repréſentes ſur la terre pouvoit exiſter, il

ſeroit encore plus malheureux que les êtres qu'écraſeroit ſon pouvoir : va, la nature nous a fait bons, & il eſt de toute néceſſité que les grands crimes entraînent avec eux leur ſupplice.

Ton ſupplice.... déjà il commence : tes ſombres réflexions n'ont fait qu'aigrir le fiel qui te dévore, le trouble de tes ſens a paſſé dans ton entendement : ton ame avide de ſang, s'élance ſur une victime qui doit t'échapper, & ta haine contre Sophie n'entraînera que ta perte, & la conſommation de ton opprobre.

Ennemi-né du genre humain, tu mourras dans les accès du déſeſpoir ; & l'être le plus ſenſible ne ſera pas aſſez injuſte pour verſer quelques larmes au récit de tes malheurs : tu as anéanti la nature dans ton cœur, & tu l'anéantiras dans tous les hommes à qui parviendront ton nom & ta mémoire.

NARSÈS.

Eh ! qui es-tu, homme audacieux, pour maudire Narsès ?



Qui es-tu pour maudire Narsès ? —
Je suis Bélisaire

L'HOMME SEUL.

L'AVEUGLE.

Je suis Bélisaire.

Au nom d'un héros qui avoit tant fait pour ses souverains, & qui en avoit éprouvé tant d'ingratitude, Narsès resta confondu : il balança un moment entre le plaisir de punir Sophie & la gloire d'imiter Bélisaire ; mais la vue de la quenouille fatale rouvrant toutes les blessures de son cœur, au refus du respectable vieillard, il fit tenir par un esclave son billet à Alboïn. Le roi des Lombards le lit, s'arme & vient mettre le siege devant Rome : le peuple qui étoit bien loin de voir dans Narsès un second Catilina, se jette à ses pieds pour le conjurer d'écarter l'orage qui le menaçoit : l'eunuque, qui n'avoit pas encore tout-à-fait secoué le joug de la nature, vaincu un moment par la tendresse des Romains, pria Alboïn par une seconde lettre de porter loin de l'Italie ses armes victorieuses ; mais il n'étoit plus tems, & le conquérant répondit qu'il ne quitteroit les

PARTIE II.

murs de Rome, que quand il en ſeroit couronné roi : alors Narsès trop foible pour oſer ſeconder les Lombards, & trop irrité pour les combattre, tour-à-tour en proie à ſes accès de fureur & déchiré par les remords, ſuccomba à tant d'agitation ; une fievre ardente acheva d'uſer les reſſorts de ſa foible machine, & il mourut dans les accès du déſeſpoir, chargeant d'imprécations ſon pere, Sophie & Alboïn. Génie extraordiraire, né avec tous les talens des héros de l'ancienne Rome, qui pouvoit conſoler la terre qu'il fit gémir ; & qui ne rompit le contrat qui le lioit, ſoit avec la patrie qu'il s'étoit donné, ſoit avec le genre humain, que parce que le crime d'un pere l'avoit fait eunuque.



CHAPITRE X.

DES MOYENS D'EMPÊCHER LA MACHINE HUMAINE DE SE DÉGRADER.

L'HOMME SEUL.

L'OUVRAGE entier de la *Philoſophie de la nature* peut être conſidéré comme une ſuite de mémoires préſentés aux législateurs pour prévenir notre dégradation : je n'ai laiſſé échapper aucune occaſion de tonner contre les jouiſſances deſtructives ; j'ai aſſez fait entendre que le bonheur des hommes conſiſtoit à avoir un entendement ſain, & des organes vigoureux ; tous les projets que j'ai tracés tendent à tirer l'eſpece humaine de la fange, où des cultes ſanguinaires, des loix ſtupides & une éducation puſillanime la tiennent enſevelie ; & quand même ma plume s'égareroit quelquefois, il vaut mieux que ce ſoit en traçant une république avec Platon, qu'en reſſuſcitant des ſyſtêmes cyniques avec Hobbes & La Metrie.

Il me reſte donc très-peu de choſes neuves

à dire ſur le ſujet important qui m'occupe : la plupart des idées qu'il fait naître ſont déjà dans la *Philoſophie de la nature* : mais elles y ſont éparſes ; c'eſt un tableau où les objets ne ſont pas aſſez rapprochés, & auquel il manque un cadre.

Je vais tenter de réparer par ce chapitre le déſordre néceſſaire où l'abondance des matieres a entraîné ma plume ; il pourra être utile au vulgaire des lecteurs ; quant aux philoſophes qui dans un chapitre fait voient tous ceux qui reſtent à faire, le titre de celui-ci leur ſuffit, & ſans m'avoir lu ils peuvent l'écrire.

Je parlerai des moyens qu'indique la nature pour maintenir la ſanté dans ſa vigueur ou pour la rétablir, quand l'économie animale ſe reſſent du déſordre de nos paſſions.

Comme c'eſt principalement à la dépravation des mœurs qu'on doit la dégradation du méchaniſme humain, je jeterai quelques conjectures ſur les plaiſirs des ſens & je donnerai une baſe naturelle à l'art de jouir.

L'Homme seul.

J'établirai sur quelques faits l'idée que nous devons nous former de la vigueur que peuvent acquérir nos organes.

Enfin, j'examinerai s'il est au pouvoir du philosophe d'éloigner le dernier période de la vie, comme il est au pouvoir de tout homme imprudent ou coupable de l'avancer.

Ce sujet demanderoit plusieurs volumes : mais qu'on se rappelle qu'ils sont déjà faits.



ARTICLE PREMIER.

LA NATURE NE FAIT POINT D'ÊTRES MALADES.

PARTIE II. NOS capitales ſont pleines d'individus à peine ébauchés qui naiſſent cacochymes, vivent tourmentés par les maladies & par les remedes, & meurent avant le tems; perſuadés que la nature, plus aveugle que le Prométhée de la fable, s'eſt trompée en façonnant le moule où elle jette les hommes

Mais la nature ne fait que des êtres ſains : c'eſt le libertinage des peres, c'eſt la mauvaiſe éducation des enfans, c'eſt l'épidémie du luxe qui déprave la machine humaine; ſans nos préjugés, ſans nos erreurs & ſans nos crimes, nous n'aurions ni le fléau des maladies, ni le fléau des médecins.

Quand la nature organiſe les êtres, ſi elle n'eſt point contrariée par les hommes, elle leur donne une exiſtence heureuſe & le pou-

voir de la conſerver juſqu'au moment où altérés par le frottement inſenſible des corps hétérogenes, leurs organes ſe décompoſent.

L'HOMME SEUL.

Pour ſe convaincre de la vérité de ce principe il ſuffit de jeter un coup-d'œil ſur l'echelle des êtres ſenſibles. Tous ceux qui ſont hors de la portée de l'homme & loin de ſa tyrannie, parcourent chacun dans ſon eſpece la même carriere : ne tranſplantez point des chênes, & que leur ſeve libre circule ſans peine des racines à la tige ; s'ils s'abreuvent tous des ſucs du même ſol, ils auront tous la même hauteur & la même durée ; les animaux qui ne ſe ſont pas dégradés par les entraves de la domeſticité, atteignent chacun dans leur claſſe le même période de vie : l'homme ſeul a le triſte privilege d'ôter des anneaux à la chaîne de ſon exiſtence, & de ſubir mille fois les agonies de la mort, avant l'inſtant où la nature lui a preſcrit de mourir.

Mais, encore une fois, que l'être qui raiſonne ne s'en prenne qu'à lui-même s'il ſouffre &

s'il meurt avant le tems. Boerhaave compte dix-huit cents especes de maladies dont la race humaine est attaquée, & dans ce nombre il n'y en a pas une qu'on ne pût prévenir (*), avec un sang pur qu'on hériteroit de ses peres, l'équilibre des passions & le régime de Pythagore.

Il périt d'abord un grand nombre d'enfans dans le passage du sein de la mere à la lumiere : il est rare que ce ne soit pas la faute du chirurgien ou de la sage-femme: l'effort seul de la nature auroit prévenu tous ces homicides : on ne voit pas que les Chinoises, qui se délivrent elles-mêmes de leur fardeau, soient plus mal-adroites que nos accoucheuses : les Péruviennes, avant l'arrivée des Espagnols, n'avoient jamais entendu parler de sages-femmes, & les Yncas n'ont jamais eu à se plaindre des

(*) Ces dix-huit cents maladies avec leurs quatre cents variétés, sont désignées dans la *Nosologie* du docteur Sauvages. On peut, en parcourant cet ouvrage, se convaincre que quelqu'opposé que soit mon principe aux notions communes, il est vrai dans toute son étendue.

suites malheureuses de leur fécondité (*).

L'HOMME SEUL.

Le calcul de quelques philosophes prouve que la moitié des individus de l'espece humaine meurt avant l'âge de huit ans; je n'en suis pas surpris, & la destruction devroit être plus grande, graces à la tendresse aveugle des meres, à l'ignorance barbare des nourrices & à l'art funeste des médecins.

A peine l'enfant est-il né qu'on le purge pour le délivrer, dit-on, de la glaire qui séjourne dans son estomac & dans ses intestins: mais le seul remede qui convienne alors est le lait de la mere; il est singulier que le premier usage que nous fassions du plus nécessaire de nos sens, soit de l'empoisonner par un breuvage, & que notre premier pas dans le

(*) Il est vrai que lorsque la mere est d'une foiblesse extrême ou que l'accouchement se fait avant le terme, l'art doit venir au secours de la nature en travail: mais je demanderai toujours pourquoi une femme de nos capitales est plus foible que nos femmes de la campagne, & pourquoi on accouche avant le tems? --- Gens de l'art, soyez vrais: est-ce la faute des meres ou celle de la nature?

monde soit pour entrer dans une pharmacie.

L'enfant, environ deux heures après sa naissance, demande le sein de sa mere, & il y a des docteurs qui lui défendent de s'en approcher jusqu'au troisieme jour : par ce moyen le lait qui sejourne trop dans les glandes des mamelles s'altere & se décompose, & l'enfant prend le germe des maladies qui assiegent son berceau : c'étoit bien la peine d'appeller un médecin pour contrarier la nature (*)

Les maladies occasionnées par le refus du lait, sont pour le moins aussi dangereuses pour la mere que pour l'enfant ; ce fluide enflamme les glandes du sein, en obstrue les vaisseaux lympathiques, & souvent fait naître des

(*) Bénis soient les directeurs de l'hôpital de Londres, qui ont osé, depuis quelques années, s'écarter de la méthode des docteurs! ils font donner le sein de la mere à l'enfant aussi-tôt qu'il le demande : on ne présente point de médecin au nouveau-né ; la mere évite la fievre de lait, & tout le monde y gagne, excepté les apothicaires & les docteurs.

cancers : c'eſt ainſi qu'une femme ſe prépare des tourmens affreux & une mort prématurée, parce qu'elle n'a pas voulu dérober aux plaiſirs des inſtans dus à la tendreſſe maternelle ; parce qu'elle a craint de changer les proportions de ſa gorge ; parce qu'elle n'a pas oſé ſe mettre au-deſſus de quelques épigrammes.

Dans notre Europe où il y a tant de livres philoſophiques & ſi peu de philoſophes, malgré la réclamation de tous les ſages, on captive encore les enfans avec des langes & on comprime leurs membres délicats par des corps à baleine : voilà la ſource funeſte de cette foule de maladies qui les aſſiegent, juſqu'à ce qu'avec l'âge ils percent les enveloppes dont d'autres docteurs chargent leur raiſon : voilà pourquoi nos villes fourmillent d'hommes contrefaits & d'êtres penſans qui ne penſent que d'après les autres : les garçons ſe dérobent bientôt aux tourmens du maillot ; mais pour les filles leur eſclavage phyſique ne ſe termine guere qu'avec la vie.

Il eſt encore abſurde de tenir des enfans tranquilles auprès du feu ou dans des appartemens toujours échauffés au même degré du thermometre ; par ces précautions barbares on relâche toutes les fibres de leur machine & on les expoſe à avoir, malgré la nature, un tempérament valétudinaire & une ame puſillanime.

Puiſque toute ſubſtance animale eſt trop forte pour de tendres eſtomacs, on ne ſauroit trop aſtreindre un enfant au régime des frugivores.

Il ne ſauroit être vêtu trop à la légere, puiſque l'anatomie démontre qu'il a plus de chaleur vitale que les adultes ; enfin, on ne peut lui permettre trop d'exercice, puiſque la vie ſédentaire, en gênant la circulation des fluides, rend tous les jours plus rares ces belles formes que la nature ſemble avoir pétries de ſes mains, & dont il ne nous reſte plus de modeles que dans les ſerrails de l'Aſie, ou dans les anciennes ſtatues.

En parlant de ce qu'on devroit faire, j'ai dit en d'autres termes ce qu'on ne faisoit pas : si donc il y a tant d'adultes malades & tant d'enfans assassinés, c'est la faute des hommes & non celle de la nature.

Je ne suivrai point l'histoire de nos maladies depuis le berceau jusqu'à l'ouverture de la tombe, parce que ce livre n'est point un commentaire d'Hippocrate. Je me contenterai d'établir un petit nombre de principes, qui détourneront l'homme droit de blasphémer la nature.

Je définis la santé, le résultat de l'équilibre entre les alimens & les travaux : or, l'homme de la campagne se nourrit mal & travaille trop, & l'habitant des villes se nourrit trop & ne travaille pas.

C'est encore de l'équilibre entre les forces physiques & les forces morales que dépend la vigueur du tempérament : dès que les passions exercent sur l'ame leur despotisme, le suc nerveux qui est la quintessence de tous nos

fluides n'eſt plus filtré également par le cerveau ; ce principe de nos ſenſations ſe déprave, le ſang s'appauvrit, les organes ſe dégradent, & on appelle la mort à cinquante ans pour n'avoir pas été philoſophe à trente.

En général, c'eſt en étendant le cercle de ſes beſoins qu'on ſe prépare le germe des maladies : combien n'en voit-on pas éclorre, de l'inertie où le luxe entretient le corps & l'ame ; de l'habitude de ne reſpirer que l'air étouffé des appartemens & des voitures ; de l'uſage de la ſociété, de veiller la nuit & de dormir le jour ; & de cette foule de plaiſirs factices que l'homme blaſé ſubſtitue aux jouiſſances de la nature !

L'ennui ſeul rend l'exiſtence d'abord inſipide & enſuite douloureuſe : les deux ſexes dans les capitales paſſent leur vie à l'éviter & à en ſentir le fardeau ; heureuſement ce fléau n'atteint point l'homme du peuple ; ce qui le conſole quand il eſt éclairé, & l'empêche de porter envie à l'homme foible & triſte, con-

damné par sa naissance au malheur d'être riche.

L'HOMME SEUL.

En un mot, loin que les maux qui nous assiegent dépendent essentiellement de notre organisation, on peut établir, sans crainte de se tromper, que l'homme n'est malade que lorsqu'il s'écarte de la nature.



ARTICLE II.

DE LA MÉDECINE DE LA NATURE ET DE CELLE DES MÉDECINS.

PARTIE II.

JE demande pardon à toutes les facultés de médecine de l'Europe, si je suis vrai dans une discussion où elles desireroient que je ne fusse que prudent : il m'en coûte sans doute de renverser des autels ; mais c'est parce que ma plume est pacifique qu'elle s'éleve contre des cultes sanguinaires, & je ne détruis que pour prévenir les plus grandes destructions.

Je définis la médecine des docteurs, l'art de conjecturer ; ainsi dans l'échelle des connoissances humaines, il faut ranger cet art avec celui de déchiffrer des hiéroglyphes & de composer des almanachs.

D'abord la médecine est futile en elle-même ; car quand le malade guérit, il doit tout à la nature & rien aux docteurs.

Ensuite, & c'est ce qui déchire mon ame

L'HOMME SEUL.

ſenſible, la médecine eſt la plus dangereuſe de nos connoiſſances; car on ne peut l'acquérir qu'en faiſant une foule d'expériences : ainſi c'eſt en aſſaſſinant les peres, qu'un docteur apprend à guérir leur poſtérité.

Les hommes ſans principes qui croiroient la machine animale dégradée, ſi la main d'un docteur n'en remontoit à chaque inſtant les reſſorts, ne ſavent pas que la médecine fut ignorée des Grecs pendant cinq cents ans (*), qu'elle ne fut connue des Romains pendant ſix ſiecles que par l'opprobre qu'ils répandirent ſur les hommes qui l'exercerent (**), & qu'en-

(*) C'eſt-à-dire, durant l'intervalle qui s'écoula entre la guerre de Troye & celle du Péloponeſe. Plin. *Hiſt. natur.* lib. XXIX, in prœmio.

(**) Voyez Pline, *Hiſt. natur.* lib. XXIX, cap. I. Cornel. Agrippa *De vanitate ſcient.* cap. LXXXIII, la *Penelope* de la Mettrie & tous les ouvrages où il a été permis au philoſophe de dire la vérité ſur les médecins.

Il eſt hors de doute que Rome fut ſix cents ans ſans ſouffrir de médecins en titre; que quand il lui en vint des pays qu'elle avoit conquis, elle eut le courage de les bannir hors de l'Italie; que dans la ſuite, quand le luxe lui en demanda la tolérance, elle ne l'accorda qu'en faiſant exercer l'art par de vils eſclaves; & que

core aujourd'hui dans cette moitié de l'Asie où l'on conserve le régime de Pythagore, on n'y voit tant de centenaires que parce qu'on n'y voit point de médecins.

Je voudrois bien savoir sur quoi est fondée la hardiesse des décisions de nos modernes médecins : les trois hommes de génie dont ils s'honorent, Hippocrate, Sidenham & Boerhaave, se renferment sans cesse dans les bornes du plus étroit scepticisme ; ils font entendre à chaque page, que les exceptions sont toujours en plus grand nombre que les regles ; & qu'à peine par un demi-siecle de travaux, on achete le droit d'établir quelques conjectures.

Les docteurs qui ont tant fait de livres absurdes pour éclairer les hommes, & tant d'homicides pour les guérir, connoissent-ils assez à fond le méchanisme du corps humain,

quand Auguste, qui pouvoit tout ce qu'il vouloit, desira, à la priere d'Antonius Musa, de relever la médecine, il fut obligé de donner un décret pour affranchir à perpétuité les médecins. *Dyonis. Halicarn.* R. J. 53, sub fine.

pour en changer à leur gré les reſſorts & les rouages ?

Ont-ils quelques lumieres ſur le feu principe qui vivifie les êtres, qui les produit & qui les décompoſe ?

Il eſt probable que la plupart de nos maladies dérivent de l'altération du ſuc nerveux, & on ne peut établir que de frivoles conjectures ſur la nature de ce fluide qui paroît l'extrait de tous les autres, ſur le méchaniſme qu'emploie le cerveau pour le filtrer, & ſur la rapidité avec laquelle il eſt tranſmis par les nerfs, dans toutes les parties du corps, pour opérer nos ſenſations ; la nature nous montre les effets, mais nous laiſſe ignorer les cauſes : elle travaille derriere le théatre, à cacher ſes reſſorts & ſes contrepoids, & nos docteurs ſont tranquillement au parterre débitant leurs paradoxes, leurs poiſons & leurs ordonnances.

Comment le médecin appliqueroit-il à propos ce qu'il appelle ſes remedes, puiſqu'il ignore preſque toujours le ſiege des maladies ?

quel eſt, par exemple, le ſiege de la fievre, la plus ordinaire de celles qui attaquent les hommes policés dans les deux mondes? Galien le place dans le cœur, Morton dans le cerveau, Sylvius dans le pancréas & Baglivi dans le méſentere; il eſt probable que tous les quatre ont tort, mais tous les quatre ont des partiſans; & avant que tout le monde ſoit d'accord, chacun tue ſes malades pour la gloire du maître & l'avancement de ſa doctrine.

Les médecins avouent qu'il y a des maladies incurables, telles que la goutte & l'humeur corroſive du cancer : mais le principe morbifique qui altere dans ces deux circonſtances la machine humaine, n'a-t-il jamais d'autre développement? Il y a entre les maladies phyſiques la même affiliation, que la morale découvre entre les maladies de l'ame : la même cauſe qui donne la goutte à mon pere me donne peut-être la fievre & a donné l'épilepſie à Mahomet : par quelle témérité croit-on donc m'avoir guéri, quand on n'oſe entreprendre

mon pere, & que tout l'art des Hippocrates de l'Arabie n'a jamais pu réuſſir à pallier le mal honteux de ſon prophete.

La vérité eſt qu'il n'y a aucune maladie incurable pour la nature, & que toutes le ſont pour les médecins.

Cependant avec tant de raiſons d'être modeſtes, voyez l'intrépidité avec laquelle les docteurs ſe jouent de la vie & de la mort des citoyens ; au premier coup-d'œil ils jugent une maladie, dont le germe a quelquefois attendu vingt ans à ſe dévolopper : deſpotes juſques dans les termes de leur art, ils donnent à leurs frivoles recettes le nom faſtueux d'*ordonnances* ; & quand ils ne voient plus dans leur orgueilleuſe ignorance de reſſource contre le mal qui empire, du haut de leur tribunal ces inquiſiteurs terribles condamnent leur victime à mourir. -- Il eſt vrai que de tems en tems le malade en appelle à la nature, qui le guérit tout-à-la-fois de ſon mal & de ſon idolâtrie pour les docteurs.

C'eſt par une ſuite de ce deſpotiſme que la médecine mille fois moins utile aux hommes que la chirurgie, ne ceſſe cependant de la perſécuter : c'eſt auſſi par la même raiſon que les docteurs s'élevent contre tous les remedes qu'ils n'ont pas inventés : ils ont proſcrit l'ypecacuanha, l'antimoine & l'inoculation ; & toutes les fois qu'un étranger ſimplifiera l'art de guérir, ils employeront l'autorité pour le charger d'entraves ; comme ſi les anathêmes d'une faculté empêchoient des végétaux ſalutaires d'aider à la nature ! comme ſi la propagande en enchaînant Galilée avoit empêché la terre de tourner autour du ſoleil !

Quant à la plupart des remedes qu'on trouve dans toutes les ordonnances des docteurs, ou ils ne ſervent de rien, & c'eſt ce qui peut arriver de plus heureux au malade, ou ils agiſſent avec violence ; & alors après avoir traité la maladie, il faut traiter les effets funeſtes du remede.

Un médecin philoſophe, pénétré de la

L'HOMME SEUL.

futilité de ſon art, s'en eſt expliqué de nos jours avec franchiſe, dans un apologue : « La » nature, dit-il, eſt aux priſes avec la ma- » ladie ; un aveugle (c'eſt le médecin) arrive » armé d'un bâton pour les mettre d'accord ; » il leve ſon arme ſans ſavoir où il frappe ; » s'il attrape la maladie, il la détruit ; s'il » tombe ſur la nature, il la tue (*). » Et ce

(*) Cet apologue eſt rapporté dans le cinquieme volume des *Mélanges* de M. d'Alembert, page 67. --- Il faut voir dans l'ouvrage même avec quelle ſupériorité ce philoſophe célebre emploie les armes de la raiſon contre ces mêmes médecins que Moliere avoit déjà foudroyés avec celles de la plaiſanterie.

On doit ajouter à ces deux ſuffrages celui de l'homme le plus éloquent de ce ſiecle. « L'art de la médecine, » dit-il, eſt plus pernicieux aux hommes que tous les » maux qu'il prétend guérir.... Elle eſt à la mode parmi » nous : elle doit l'être, c'eſt l'amuſement des gens » oiſifs & déſœuvrés, qui ne ſachant que faire de leur » tems le paſſent à ſe conſerver.... Il faut à ces gens-là » des médecins qui les menacent pour les flatter, & » qui leur donnent chaque jour le ſeul plaiſir dont ils » ſoient ſuſceptibles, celui de n'être pas morts.... En » général, la médecine peut être utile à quelques » hommes ; mais je ſoutiens qu'elle eſt funeſte au » genre humain.... On me dira, comme on fait ſans » ceſſe, que les fautes ſont du médecin ; mais que la

PARTIE II.

sont cependant ces aveugles qui gouvernent l'Europe avec leurs ordonnances, comme les anciennes Sybilles la gouvernoient avec leurs oracles !

La médecine ne guérit point l'homme du mal physique, & augmente en lui le mal moral; elle lui donne à la longue une ame pusillanime, le dérobe à ses devoirs pour prévenir des maux d'opinion; & l'isolant au milieu de la société, elle borne son existence au seul instinct qui le porte à se conserver.

Je ne me flatte point d'anéantir la mode, qui s'est introduite depuis long-tems dans nos capitales, d'avoir un médecin attaché à sa maison, comme on a un maître-d'hôtel & un perroquet. Moliere lui-même, le fléau des docteurs, en avoit un; il est vrai que quand

---

» médecine en elle-même est infaillible. A la bonne » heure, qu'elle vienne donc sans médecin; car, tant » qu'ils viendront ensemble, il y aura cent fois plus » à craindre des erreurs de l'artiste qu'à espérer du » secours de l'art. » --- *Emile*, tome I, édit. in-12, page 62.

Louis XIV lui demanda le motif de cette contradiction, l'homme de génie répondit avec naïveté : *Cet homme est mon ami ; quand je suis malade, il me donne des conseils ; je ne les suis pas & je guéris.*

Malgré l'épigramme de Moliere, il faut être juste : les conseils d'un homme qui a étudié l'anatomie & l'histoire naturelle, sont bons à suivre quelquefois ; mais il faut avoir le courage de juger ses juges, & ne s'abandonner à eux qu'à la derniere extrêmité : car alors il est égal de payer le tribut à la nature, ou d'être tué par les médecins.

La médecine des docteurs n'est donc, en général, que l'art de flatter l'homme malade : voyons si la médecine de la nature feroit l'art de le guérir.

La nature, comme je crois l'avoir prouvé, ne fait point d'êtres malades : ainsi la maladie est un état contre nature.

Lorsque notre intempérance ou le désordre de nos passions ont altéré l'économie animale,

PARTIE II.

il faut qu'une crise salutaire la rétablisse ou que la machine se décompose.

Ainsi la nature n'a besoin que de son énergie pour combattre le mal qui lui est étranger (*), & pourvu que les organes ne soient point affoiblis par l'âge ou par l'abus des plaisirs, elle le combat toujours avec succès, excepté peut-être dans le cas de la contagion (**).

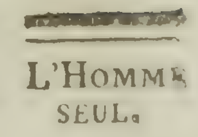
(*) L'immortel Sydenham n'étoit pas éloigné de mes principes : il définit la maladie *l'effort de la nature qui tente de détruire le germe morbifique pour opérer la guérison du malade.* Voici ses termes : *Morbus est conamen naturæ quâ materiæ morbificæ exterminationem, in ægri salutem molitur.* --- Mais les docteurs, loin de seconder cet *effort*, obligent la nature à combattre à-la-fois le mal & leurs remedes.

(**) Puisque la nature seule échoue presque toujours contre la contagion, pourquoi les docteurs ne s'exercent-ils pas sur un sujet qui paroît de leur compétence ? & si par eux-mêmes ils ne sont pas assez forts pour traiter cette matiere, que n'appellent-ils à leurs secours les philosophes ?

Il est certain qu'il nous manque une histoire philosophique de la contagion.

On y examineroit pourquoi un venin acquis a plus d'intensité qu'un venin naturel.

Le



Le combat entre le mal & la nature s'annonce d'ordinaire par la fievre ; le mouvement s'accélere alors dans le ſang & dans les humeurs, les arteres multiplient leurs battemens, tout fait effort contre la matiere hétérogene : enfin, la criſe ſurvient, la nature l'emporte & le malade eſt guéri.

Quant aux remedes qui peuvent accélérer la ſortie de l'humeur morbifique, c'eſt la nature qui les indique & non les ordonnances capricieuſes des docteurs ; j'ai remarqué que dans

---

On expliqueroit, ſi cela eſt poſſible, comment un ſerpent vit avec le poiſon qu'il renferme, & comment il périt s'il l'introduit dans ſes veines par la morſure.

On conſtateroit l'obſervation de quelques phyſiciens, qui ont prétendu que ſur-tout dans une ſaiſon humide le vent du Sud donnoit à l'air un caractere putride qui conduiſoit à l'épidémie.

On examineroit pourquoi les miaſmes épidémiques ſe tranſmettent d'ordinaire par la bouche, par les narines ou par les organes générateurs.

Enfin, on prouveroit qu'il doit y avoir ſur ce globe autant d'antidotes que de poiſons.

Et ſi les docteurs s'occupoient à la recherche de ces antidotes, ils réconcilieroient leur art avec l'humanité & la raiſon.

les fievres putrides, les malades ne goûtoient que les oranges & les boiſſons acides; l'Italien piqué de la tarantule, ſoupire après la muſique qui doit le guérir.

C'eſt ſur-tout dans les animaux, qui ſont plus à portée que nous d'entendre la voix de la nature, que ſon inſtinct triomphe : qu'un coq renfermé ait beſoin d'un abſorbant qui corrige l'accidité de ſes humeurs, il avalera la chaux des murailles ; un chien malade va chercher dans un jardin la plante qui doit le purger : on prétend que le cheval marin ſurchargé de ſang, ſe frotte contre des roſeaux qui le déchirent, & guérit par le moyen de cette hémorrhagie.

Et qu'on ne diſe pas que l'homme malade ne ſauroit ſe procurer qu'à grands frais les ſimples qui peuvent accélérer la criſe de la nature ; le ſapin ſi commun dans le Nord, détruit par l'efficacité de ſes bourgeons l'acrimonie du ſang que contractent les peuples ichtyophages : le creſſon, le lapathum, le

cochléaria & tous les anti-scorbutiques abondent dans les pays marécageux; c'est sur-tout au Nouveau-Monde où les maladies vénériennes sont endémiques, qu'on trouve le gayac, la salsepareille, le lobelia & toutes les plantes sudorifiques, auxquelles nous sommes contraints de substituer le remede terrible du mercure (*).

L'Homme sauvage.

Il faut sur-tout, quand l'instinct ou l'expérience des sages nous a fait connoître quelque spécifique contre les maladies qui dérivent de notre incontinence, ne jamais les associer avec d'autres remedes : c'est de l'unité de l'hypécacuana ou du quinquina que dépend leur succès dans la dyssenterie ou dans les fievres intermittentes : au reste, c'est en s'éloignant de cette simplicité primitive, que les docteurs

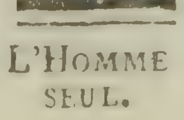
(*) La plus redoutable de toutes les maladies, l'éléphantiasque, dont le germe semble depuis long-tems fixé au climat brûlant de l'Egypte, ne peut se guérir que par des bouillons d'une espece de vipere qui se trouve abondamment sur les bords du Nil. --- *Voyez* Galien, *de simpl. facult. cap. I, lib. XI*, & Paul d'Egine, *lib. IV*.

réussissent souvent à rendre dangereux les remedes de la nature; ils font du corps de l'homme un laboratoire d'alchymie, où la mort sort du creuset au lieu du grand-œuvre.

Homme sage, homme intempérant, voulez-vous guérir ? Simplifiez vos remedes : songez que pendant six cents ans les Romains n'eurent d'autre pharmacie que quelques plantes indigenes : croyez-vous qu'ils eussent faits de si grandes choses, s'ils eussent passé leur vie à craindre la mort ? Croyez-vous qu'ils eussent conquis le monde, s'ils avoient subi la tyrannie des médecins ?

Un des moyens les plus sûrs pour accélérer la crise salutaire qui doit purger nos fluides de toute matiere hétérogene, c'est la transpiration ; & l'art la facilite par les frictions, par les sudorifiques, & sur-tout par l'usage des bains.

Les anciens Romains prévenoient ou guérissoient presque toutes leurs maladies en se baignant dans l'eau froide ; encore aujour-



L'HOMME SEUL.

d'hui les Turcs & les Ruſſes (*) executent en ce genre des prodiges : & ce n'eſt pas à nous à les contredire, parce que nous n'avons pas le courage de les imiter.

Les bains d'air feroient encore plus utiles que les bains d'eau, ſi on ſavoit les prendre : la plupart des maladies des capitales ſe gagnent à reſpirer l'air empoiſonné des lits, des voitures & des ſalles de ſpectacle : on s'en garantiroit peut-être, ſi de tems en tems on ſe rendoit ſur le ſommet de quelque montagne, & que là, dépouillé de ſes habits, on jouît en liberté de l'air & de la nature ; mais pour rendre ce

(*) Je parle ici des fameux bains de vapeurs pris par les gens du peuple, dont ils augmentent encore l'efficacité en mangeant de la neige & par de violentes frictions : au ſortir de l'étuve, le Ruſſe va ſe jeter dans la riviere ; & ſi les glaces de l'hiver s'y oppoſent, il prend une eſpece de douche avec de l'eau ſur le point de ſe glacer ; un verre d'eau-de-vie termine le bain & le remede. --- Voyez *Obſervations ſur l'uſage des bains Ruſſes*, par M. Clerc, dans la bonne *Hiſtoire naturelle de l'homme malade*, tome II, page 54. --- Ouvrage ſans charlatanerie, & où l'on apprend à étudier la nature & à ſe paſſer de médecins.

bain plus efficace, il faudroit partir à pied & arriver au point du jour; or nos gens oisifs n'ont point l'usage de leurs pieds, & nos jolies femmes seroient bien fâchées de connoître d'autre aurore que celle d'Ovide ou du théatre de l'opéra.

L'exercice, la frugalité & la tempérance dans les passions, voilà pour l'homme sage le moyen d'être toujours sain; de l'eau, de l'air ou quelques simples, voilà quand quelques excès l'ont rendu malade le moyen de se guérir.

Si on n'a pas la force de persévérer dans la philosophie pratique, il faut du moins étudier son tempérament, pour se dérober dans le besoin à la tyrannie des médecins.

Il ne faut à l'homme sanguin que des mets doux & privés d'assaisonnemens; quand il est malade, il n'a besoin que de remedes propres à rafraîchir le sang, & à en calmer l'effervescence.

Les tempéramens pituiteux demandent les

amers, les cordiaux, les boiſſons aſtringentes & tout ce qui peut fortifier le tiſſu fibriliaire & multiplier ſes oſcillations.

L'Homme seul.

La nature indique à l'homme bilieux les narcotiques, les boiſſons légérement acides, quelques eaux minérales, & tout ce qui peut diviſer les humeurs & tempérer leur acrimonie.

Le tempérament mélancolique eſt peut-être le tempérament bilieux porté à l'extrême; les maladies qu'il fait naître ſe guériſſent par le même régime : on ne peut trop recommander à l'homme mélancolique l'eau pour boiſſon, la gymnaſtique, l'équitation, & un mélange heureux de travail & de plaiſirs.

Je ne prétends point, en rappellant ſans ceſſe l'homme à la nature, le flatter, comme Paracelſe, d'une vaine immortalité : il faut bien que nos reſſorts s'alterent en raiſon de leur tenſion, que le feu principe qui nous a organiſé nous conſume, & que tous les fluides, qui en circulant dans nos vaiſſeaux entretien-

nent notre exiſtence, volatiliſent par le frottement; mais je voudrois que l'être qui penſe, eût, comme celui qui végete, le privilege d'achever la carriere que lui a tracée la nature, & qu'il ne pérît pas avant le tems, par ſa faute ou par l'orgueilleuſe ignorance des médecins.



ARTICLE III.

DE LA NOURRITURE DE L'HOMME.

L'HOMME SEUL.

CE n'eſt point une hyperbole de dire que des dix-huit cents maladies qui affligent l'eſpece humaine, il y en a quinze cents qui viennent de la nature des alimens dont il ſe nourrit, ou de ſon intempérance.

Cependant l'homme n'a pas plus de beſoins naturels que les animaux ; le principe de ſa dégradation vient moins de ſes ſens que de ſon imagination qui en pervertit l'uſage : on ne meurt preſque jamais phyſiquement de faim, tandis que l'homme blaſé qui fait contribuer les deux mondes à ſa table, ne peut faire de grands repas, ſans s'expoſer à mourir avant l'âge.

Epicure, que des hommes plus libertins que voluptueux prennent pour maître, avoit une autre théorie ; il circonſcrivoit le cercle de ſes jouiſſances pour jouir plus long-tems ; il n'ima-

ginoit pas des plaisirs factices pour se dégoûter des plaisirs de la nature, il ne rassembloit pas dans un instant de sa vie dix années d'existence.

La maniere de voir est bien différente de celle de nos Apicius. Je voudrois pouvoir borner à un fruit & à un verre d'eau ma subsistance journaliere ; alors tout ce que je retrancherois à mes besoins, seroit ajouté à mes plaisirs : je trouverois dans quelques légumes & dans le moins précieux des vins, des jouissances, que le palais usé des grands cherche en vain dans leurs Macédoines & dans leurs crêmes des Barbades.

Si quelques peuples pouvoient approcher de ce régime, qui fait l'objet des vains desirs du philosophe, ce seroient les Orientaux à qui la loi de Mahomet prescrit les jeûnes les plus rigoureux : celui du Ramadan en particulier est une espece de défi fait à la nature humaine : & ceux des Musulmans qui gémissent le plus sous les entraves de la superstition, y ajou-

tent encore par leur manie de s'abſtenir de parfums, de ne point avaler leur ſalive de deſſein prémédité, & de garder un ſilence rigoureux, pour ne point reſpirer l'air qui pourroit leur tenir lieu d'aliment (*). Il eſt vrai que ces ſectaires diminuent leurs beſoins par fanatiſme & non par philoſophie, & le fruit de ces expériences eſt perdu pour l'eleve de la nature.

Un Hollandois du ſiecle dernier qui ſe diſoit le Meſſie, & qui fit ſon cours de miracles aux petites-maiſons, oſa encore plus que le plus zélé des Dervis; il paſſa quarante jours & quarante nuits ſans manger; & il faut bien croire à ce prodige, puiſque Bayle, qui a tant douté, l'a cru & l'a annoncé à toute l'Europe (**).

Le fait le plus extraordinaire de ce genre eſt celui qui eſt rapporté dans les tranſactions philoſophiques; un homme vécut dix-huit ans

(*) Voyez Reland *de relig. Mohammed*, page 109, &c. --- Smith *de moribus & inſtitut. Turcar.* page 42.

(**) *Nouvelles de la républ. des lettres*, ann. 1685.

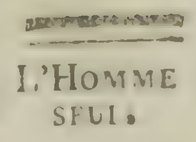
avec de l'eau (*). Il est probable que son sang étoit extrêmement froid, & que cet état de torpeur rendoit plus lente en lui la circulation des fluides, diminuoit ses sécrétions & l'empêchoit de s'affoiblir en transpirant ; mais alors un tel individu appartient plus par son organisation physique à la classe des Loirs qu'à celle des hommes.

Laissons-là les prodiges, & établissons sur quelques faits le régime qui convient à l'homme pour l'empêcher de se dégrader.

D'abord, quoi qu'en disent les traiteurs, les bouchers & les médecins sur une mode cruelle qu'ils protégent, parce qu'elle les fait vivre, la nature n'a point prescrit à l'homme d'égorger les animaux pour s'en nourrir, & si elle leur eût donné cette loi de sang, il faudroit la regarder comme le mauvais principe, qui n'a produit les êtres que pour se jouer de leur existence.

Les physiciens ont observé que l'usage de la

(*) *Transf. philos.* de la Société royale de Londres, année 1742, traduction françoise, page 251.



viande rendoit les animaux plus féroces; l'analogie nous conduit à penſer que les mêmes alimens font naître dans l'homme la même férocité (*).

Notre organiſation ſeule dépoſe contre le préjugé univerſel des Européens; ſi nous naiſſons carnivores comme les tigres & les jaguars, nous aurions leurs griffes pour ſaiſir notre proie, & leurs dents pour la dévorer.

Au reſte, l'homme eſt aſſez puni de ſon blaſphême contre la nature, par les maladies que produit le genre d'alimens auquel il ſe condamne : il eſt prouvé que la viande eſt en général une nourriture trop forte pour notre eſtomac : les ſucs dont elle abonde corrodent peu à peu le velouté de ce viſcere, minent tous les réſervoirs où ils ſéjournent, par leur acrimonie, & préparent l'épaiſſiſſement des fluides, l'inertie des organes & l'apoplexie.

(*) Cela ne viendroit-il pas de ce que la chair eſt un aliment préparé, & déjà aſſimilé à la nature de l'animal carnaſſier qui la dévore ?

PARTIE II.

Le danger eſt bien plus grand encore, quand on s'habitue au mêlange des viandes, & à toutes les recherches de leur aſſaiſonnement; l'eſtomac alors devient un volcan où les alimens fermentent, & tôt ou tard l'exploſion ſe fait en donnant la mort.

Orphée eſt un des ſages qui a le plus mérité du genre humain; né chez des ſauvages, qui paſſoient leur vie à chaſſer les bêtes féroces & à les imiter, il les civiliſa, il leur donna des mœurs pacifiques, & leur ordonna ſous peine de la douleur & des remords, d'être frugivores (*).

Pythagore, qui avoit étudié les livres d'Orphée & celui de la nature, porta le même régime en Orient; & la longue vie de ſes diſciples en atteſte l'excellence.

Ce légiſlateur, il eſt vrai, eut tort de défendre la feve (**) & la mauve, comme proté-

(*) C'eſt Platon qui nous a appris qu'une des premieres loix du code d'Orphée étoit l'abſtinence de la chair des animaux. --- Voyez Platon, *de Leg.* 6, *lib. VI.*

(**) C'eſt une mauvaiſe raiſon que de dire avec quel-

gées des dieux; parce que des légumes ne sont pas plus sacrés que des arbres; parce que des mœurs pacifiques sont un assez beau présent fait à la terre, sans y mêler les erreurs du peuple & les préjugés des prêtres.

L'abstinence Pythagoricienne est encore en usage dans presque toute l'Asie : dans notre Europe quelques sages qui ont eu le courage de vivre pour eux, l'ont adoptée; le grand Newton est de ce nombre; il est vrai qu'il y joignoit l'usage du poisson : mais c'étoit moins par goût que par condescendance pour la société au sein de laquelle il vivoit, & dont il se croyoit obligé de respecter les foiblesses.

Les physiciens ont remarqué que la nourriture des poissons épaississoit le sang, diminuoit la transpiration, & engendroit les mala-

ques enthousiastes de Pythagore, que la feve ne fut défendue qu'à cause de l'odeur forte qu'elle exhale dans sa floraison : odeur qui dans les pays chauds produit une espece d'ivresse. --- Maillet, *descript. de l'Egypte*, édit. in-4°, part. II, page 13. --- Comme si la feve étoit formée lorsque la plante est en fleurs ! Ne justifions pas l'erreur d'un grand homme en lui ôtant la raison.

dies de la peau : la plupart des peuples ichtyophages ſont ſujets à une eſpece de lepre; & l'hiſtoire rapporte que ceux des Grecs qui ne voulurent pas adopter en Egypte le régime diététique d'Orphée, y furent atteints de l'abominable maladie de l'éléphantiaſe (*).

Les Kamſchadales qui ſe nourriſſent de poiſſons putréfiés, vivent rarement au-delà de

(*) Elle s'annonce par une dépilation totale & par des exoſtoſes, le corps ſe trouve rongé par des ulceres affreux & par un cancer univerſel qui pénetre juſqu'à la charpente des os : on connoît les cauſes & les effets de cette maladie, & juſqu'ici aucun médecin n'a pu la guérir.

Il eſt ſi vrai que l'uſage du poiſſon, joint aux brouillards infects qu'exhalent les eaux, ſoit de la mer, ſoit des étangs, eſt le principe de cet horrible fléau, que la côte maritime de l'Aſie & la baſſe Egypte ont toujours été regardées comme ſon ſol natal : on n'en voit même aujourd'hui des traces en Europe que dans quelques pays maritimes, tels que l'Islande, le Groënland & la Norwege.

L'auteur de l'hiſtoire de l'Eléphantiaſe prétend que le feu Saint-Antoine, le mal Perſique, la plique Polonoiſe, le ſcorbut & les maladies vénériennes ne ſont que des ruiſſeaux de cette ſource empoiſonnée, & cette conjecture vaut bien celles d'Aſtruc, de M. Paw & de l'auteur de la Cacomonade.

cinquante

cinquante ans; si même ils parviennent à cet âge, malgré les germes vénéneux qu'ils transmettent sans cesse dans leur sang, c'est que la vie active qu'ils menent empêche ces germes d'y séjourner : ils s'empoisonnent; mais ils transpirent, & voilà leur antidote.

Quant à la longue carriere de ceux de nos cénobites qui ne vivent que de poissons, il ne faut pas l'attribuer au genre d'alimens auquel ils se sont consacrés, mais à la vie simple & uniforme qu'ils menent; si avec leur frugalité & leur apathie, ils étoient frugivores, ils s'étonneroient moins du nombre de leurs centenaires.

Je remarque que les Romains ne furent jamais plus vigoureux de corps & d'entendement, que lorsque leurs Fabricius & leurs Cincinnatus vivoient des légumes qu'eux-mêmes avoient semés : le luxe vint dans la suite énerver leurs organes & leur ame; alors Lucullus fit servir la dépouille d'un peuple aux frais d'un repas; Crassus parut en public portant le deuil d'un poisson, & Rome eut des maîtres.

PARTIE II.

Une terre ſtérile, un ciel qui favoriſe l'inertie du caractere, quelquefois même le déſeſpoir, ont engagé des peuples ſauvages à ſe nourrir d'animaux, dont les peuples policés ont horreur : il y a en Ethyopie des tribus entieres qui ne vivent que de ſauterelles; auſſi vers l'âge de quarante ans des inſectes ailés s'engendrent dans le ſang de ces acridophages (*); & les animaux qu'ils ont dévorés, les dévorent à leur tour.

Ce n'eſt point dans la claſſe de ces Ethyopiens qu'il faut mettre les Ophiophages : Shaw aſſure qu'aux environs du Grand-Caire, il y a près de quarante mille perſonnes qui mangent des ſerpens (**) : mais il ajoute que c'eſt pour n'avoir rien à craindre de la piquure des reptiles venimeux, qui ſe propagent dans le climat brûlant de l'Egypte : il eſt certain que la maſſe de leur ſang eſt atténuée par cet aliment

(*) *Hiſt. natur.* de Buffon, édit. complette in-12, tome VI, page 216.

(**) *Voyages en Barbarie*, page 355.

L'HOMME SEUL.

rempli de ſel alkalin, & il pourroit ſe faire que les anciens Pſylles qui faiſoient métier de guérir les bleſſures empoiſonnées en les ſuçant, fuſſent Ophiophages.

Enfin, (car il n'y a aucune ſorte de délire dont l'eſprit humain ne ſoit capable) il y a eu des antropophages; & les hiſtoriens avoient déjà conſtaté ce fait déshonorant pour l'eſpece humaine, avant qu'Homere eût peint ſon Polyphême.

Mais des voyageurs qui ont mal vu ou des barbares qui ont eu intérêt de mal voir, ont prodigieuſement exagéré le nombre des antropophages; & en vérité, l'être qui ſe dit le roi de la nature, s'eſt déjà aſſez rendu odieux par ſes crimes, ſans flétrir encore ſa mémoire par des calomnies.

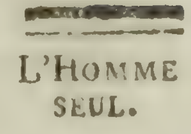
Il eſt probable que de tout tems le délire de la vengeance a pu engager, après une guerre longue & ſanglante, des ſauvages vainqueurs à manger leurs priſonniers; mais un accès de frénéſie de la part de quelques individus, ne

prouve rien contre le caractere dominant d'une nation ; les Tentirites n'ont point été accusés du crime des Cannibales, parce qu'un de leurs fanatiques en mangea un autre ; il seroit injuste, parce qu'on a dévoré à Amsterdam le cœur du fameux de Witt, & à Paris celui du maréchal d'Ancre, de mettre les Hollandois & les François au rang des antropophages.

Quelque respect que j'aie pour Tite-Live, je ne saurois croire sur son témoignage qu'Annibal fit distribuer à ses soldats de la chair humaine pour les rendre plus redoutables aux Romains : l'historien du siecle d'Auguste, en calomniant le héros de l'Afrique, cherchoit sans doute à laver ses concitoyens de l'opprobre que répandoit sur eux la ruine de Carthage.

C'est aussi le même motif qui a engagé les historiens Espagnols à faire des antropophages, des Américains que leurs ancêtres avoient égorgés (*) ; & sans la réclamation de quel-

(*) Ecoutons un de ces calomniateurs du Nouveau-Monde : « Quand les Espagnols, dit Cieca, entrerent



L'HOMME SEUL.

ques philoſophes contre les conquérans de la Caſtille & leurs panégyriſtes, peut-être regarderions-nous comme un acte d'équité le déſaſtre du Nouveau-Monde.

Cependant je ne veux point répandre les ténebres du Pyrrhoniſme ſur l'hiſtoire des peuples barbares ; je ſais que les adorateurs de Teutatès & d'Irminſul, ont quelquefois mangé des hommes : je ne nie point qu'on n'ait obſervé cet uſage atroce chez quelques Caraïbes, dans des hordes de Cannibales & parmi ces Jaggas ſi célebres par les contes de Cavazzi & de l'Encyclopédie : j'accorderai même, ſi l'on

» pour la premiere fois dans la vallée de Nore, un » Cacique nommé Nabunocho leur offrit l'hoſpitalité : » quand la nuit fut venue, deux de ſes femmes s'étendirent tout de leur long ſur un tapis, & le Cacique » ſe coucha ſur ces Indiennes qui lui ſervoient de matelas ; une autre ſe mit en travers au haut du tapis » pour lui ſervir d'oreiller ; il prit enſuite par la main » une quatrieme, qui étoit très-belle ; & comme on lui » demanda ce qu'il en prétendoit faire, il répondit avec » franchiſe que ſon projet étoit de la manger. » Voyez Pedro Cieca, *Hiſt. del Peru*, *cap. XII*. --- On ſe doute bien que ce conte, digne des Mille & une nuits, eſt un prétexte pour juſtifier l'aſſaſſinat de Nabunocho.

veut, contre toute vraiſemblance, qu'au palais du negre-roi de Macoco, on tue journellement deux cents hommes, tant criminels qu'eſclaves de tribut, pour la bouche du ſouverain & de ſa maiſon (*) : malgre cela, il n'eſt point à craindre que ces horreurs dégoûtantes deviennent jamais à la mode chez des peuples qui ont des mœurs & des loix; & l'inſtinct ſeul ſert à l'homme de préſervatif contre de pareils attentats, ſans qu'il ſoit beſoin de conſulter le philoſophe de la nature.

Il eſt même inutile de réclamer contre le dogme monſtrueux de Chryſippe, qui permettoit de ſe nourrir de cadavres (**). Quelle peut être l'autorité d'un homme qui fit ſept cents volumes, & qui ne travailloit qu'après avoir pris de l'ellébore (†)? Je n'ignore pas

---

(*) *Théatre critique de Feijoo.* Diſcours *ſur la voix du peuple.*

(**) Sextus Empiricus. *Pyrhon. Hypotyp. lib. III, cap. XXIV.*

(†) Diog. Laërt. *in vita Chryſippi*, n°. 179. *Valer. Max. lib. VIII, cap. VII.*

que le crime de manger un homme mort n'eſt rien, ſi on le compare au crime de l'aſſaſſiner; mais il eſt impoſſible que le dogme de Chryſippe ait des partiſans; la ſenſibilité dépoſe trop vivement contre ce paradoxe, & jamais il ne paſſera en uſage que les morts aient pour tombeau l'eſtomac de ceux qui leur ſurvivent.

L'HOMME SEUL.



ARTICLE IV.

DES PLAISIRS SOLITAIRES.

PARTIE II.

DANS les grandes villes où l'homme oisif, avec l'air dévorant du luxe, respire celui du libertinage, c'est particuliérement de l'abus des plaisirs des sens que dérive la dégradation de l'espece humaine. Mon objet n'est point en ce moment de traiter la grande question de l'essence du plaisir & des limites que la nature lui a imposées pour notre félicité ; cet examen trouvera sa place dans la suite de cet ouvrage, lorsque je parlerai des liens sacrés qui enchaînent l'épouse à l'époux. Maintenant je ne m'arrêterai que sur les suites affreuses qu'entraînent les plaisirs solitaires, & sur le supplice que la nature a placé à côté des jouissances qui l'outragent.

Les abus de l'éducation publique, l'ennui qu'entraîne l'oisiveté, la persévérance criminelle dans le célibat, sont les principales sour-

ces de cette corruption réfléchie qui consiste à chercher en nous seuls des plaisirs stériles, qu'accompagnent les remords; à substituer le délire de l'imagination à l'union respectable des sexes, & à nous suffire à nous-même dans nos jouissances, comme si nous étions des hermaphrodites.

Pour ne point alarmer la timide innocence, ma plume passera rapidement sur des tableaux qui la feroient rougir : & je ne désignerai ces plaisirs solitaires, contre lesquels réclame la nature, que sous le nom du crime de Diogene & de l'Onanisme des femmes.

Le Cynisme, à qui on doit l'érection du libertinage en systême, fondoit tous ses sophismes sur le principe absurde que la pudeur n'est point l'ouvrage de la nature; conséquemment à cette théorie abominable, Cratès osa jouir d'Hypparchia au milieu même du portique (*), & Diogene, plus infame encore

(*) Apuleius, *in Floridis*, *pag. m.* 350. --- Sextus Empiricus a prétendu que le crime de Cratès étoit en

se permit des plaisirs solitaires au milieu d'une rue d'Athenes (*). L'aréopage ne sévit point contre ces philosophes, parce qu'il les regarda comme des insensés qui ne pouvoient faire secte. Diogene, sur-tout, qui en se logeant dans un tonneau, se condamnoit lui-même aux petites-maisons.

En effet, l'instinct sacré de la pudeur plus fort que tous les sophismes des Cyniques, a toujours empêché les hommes d'imiter publiquement la licence effrénée de Diogene; mais les cœurs corrompus se dédommagent dans le sein des ténebres de l'impuissance où ils se trouvent de franchir avec éclat la barriere

usage chez quelques peuples de l'Inde: *Publicè cum uxore congredi quamvis apud nos turpe videatur, apud quosdam ex Indis non videtur esse turpe: congrediuntur enim indifferenter publicè.* --- Sext. Empir. *Pyrhon. Hypotyp. lib. III, cap. XXIV.* --- Mais quel est ce peuple qu'on ne nomme point? comment Sextus passe-t-il si légérement sur un fait qui contredit l'instinct de la nature? & quels fonds y a-t-il à faire sur l'assertion d'un philosophe qui apprend à douter de tout, même de son existence?

(*) Plutarch. *de Stoïcor. repugnantiis.*

des mœurs; & leurs déſordres inacceſſibles à la vigilance des loix, ne peuvent être éclairés que par le philoſophe de la nature.

L'HOMME SEUL.

Heureuſement, pour juſtifier la morale, la peine eſt ici à côté du crime : un ſavant de Lauſanne vient de mettre, ſous les yeux de la jeuneſſe, le tableau effrayant de toutes les maladies qui ſont la ſuite du crime de Diogene; & dans ce ſiecle de fer, ſon livre plein de faits, peut corriger plus de libertins que toute la philoſophie de Zénon & de Marc-Aurele.

Il eſt certain que l'uſage des plaiſirs ſolitaires émouſſe la vigueur des ſens, deſſeche les membranes du cerveau, & en corrompant le genre nerveux, détruit en nous l'organe du ſentiment : de-là l'affoibliſſement de la vue (*), la conſomption dorſale (**), les paroxiſmes de l'épilepſie (†), & une mort prématurée dans les accès du déſeſpoir.

(*) Hoffman, *Conſult. Cent.* 2 & 3. *Caſ.* 102 & 103.

(**) Boerhaave, *Inſtitut.* paragr. 776 de la traduction de la Mettrie.

(†) Klœkof, *de Morb. Anim. page* 37.

L'onanisme des femmes a des suites aussi funestes que le crime de Diogene : d'abord le coloris du visage se flétrit, cet embonpoint qui présage la santé se perd, l'épine en se courbant détruit les graces de la taille; ensuite les symptomes du mal augmentent, le sang contracte de l'acrimonie, la matrice s'ulcere & la fureur utérine se déclare : à ce période le mal est incurable ; & Messaline, tourmentée par ses desirs & par ses remords, cherche, en s'affoiblissant, le plaisir qui la fuit, jusqu'à ce qu'elle acheve de mourir.

Le philosophe ne sauroit trop tonner contre ces jouissances obscures, qui tendent à multiplier les outrages faits à la pudeur & les suicides.

La pudeur est un sentiment inné dans le cœur de tous les hommes; elle y est gravée en caracteres inaltérables, malgré la nudité absolue de quelques sauvages, le crime d'Onan & les sophismes de Diogene.

La Mettrie a mis l'homme au-dessous du

quadrupede, parce qu'il ſe cachoit pour ſe rendre heureux (*); ce ſophiſte ne voyoit pas que le fait même qu'il alléguoit étoit une preuve de notre ſupériorité : car il s'enſuit que les êtres qui nous ſont ſubordonnés ne ſavent que jouir, & que nous ſavons aimer.

L'HOMME SEUL.

Et toi, homme de génie que mon ame regrette, immortel Helvétius, comment as-tu oſé avancer que la pudeur étoit une invention de l'amour raffiné (**)? ce ſophiſme abſurde t'a échappé ſans doute; & en l'écrivant, ton cœur dépoſoit contre l'erreur de ta plume.

Comment peux-tu faire de la pudeur une invention? invente-t-on un ſentiment comme une mode ou une machine?

Cet amour raffiné que tu nous peins eſt un ſentiment factice, né dans les grandes villes & que le goût du plaiſir produit bien moins

(*) Voyez dans le recueil in-4° de ſes Œuvres philoſophiques, édit. de Londres, l'*Homme machine*, p. 40.

(**) De l'Eſprit, diſc. 2, édit. in-4°, page 159.

que le libertinage ; or l'homme blasé qui raffine sur l'amour, s'indigne de la pudeur, plutôt qu'il ne la fait naître.

La nature donne à l'homme la pudeur, pour l'empêcher de mettre l'amour au rang des vils besoins ; pour augmenter les desirs d'un sexe par la résistance de l'autre ; peut-être même pour conserver dans leur intégrité les organes générateurs.

Le plaisir que la pudeur indique en l'éloignant, est essentiellement attaché à la propagation de l'espece ; ainsi l'usage des jouissances solitaires n'est autre chose que l'habitude qu'on contracte de tromper la nature.

Le plaisir ne subsiste qu'avec le suffrage de la conscience : c'est une plante débile qui a besoin pour s'élever, de l'ombrage de la vertu.

Voilà pourquoi dans la débauche tout est douleur ; l'homme privé de ses sens, & à qui il ne reste plus qu'une imagination ardente, fatigue ses organes pour satisfaire des desirs qu'irrite son impuissance, & trouve les ger-

ſes de la mort dans des plaiſirs faits pour le multiplier.

L'HOMME SEUL.

Si les jouiſſances ſolitaires étoient autoriſées par la nature, nous n'aurions point de ſexe, & nous hériterions de nos peres l'hermaphrodiſme parfait de Tiréſias.

Malheureux, qui veut goûter dans un honteux célibat le plaiſir du mariage, ſais-tu que chacune de tes jouiſſances obſcures eſt marquée par un homicide ?

Sais-tu, que non-ſeulement tu anéantis ta poſtérité dans ſon germe ; mais que tu détruis en toi-même l'organe de la ſenſibilité, le principe de la vie & de l'intelligence ?

Vois, comme la nature te punit des outrages que tu lui fais : l'habitude coupable où t'entraîne ton libertinage, va d'abord t'iſoler au milieu de la ſociété, éteindre tes rapports avec tout ce qui t'environne, & faire diſparoître de ton ame cette tendre bienveillance, qui eſt le germe de toutes les vertus.

Ton indifférence pour l'amour t'en donnera

pour le ſexe qui le fait naître; & après avoir mépriſé les faveurs de la beauté, tu finiras par haïr la beauté même.

Enfin, ta carriere douloureuſe s'achevera, & quand le rideau étendu entre le tems & & l'éternité s'ouvrira devant toi, il ne te reſtera que l'affreux chagrin d'avoir commis des crimes inutiles: tes remords mal étouffés renaîtront pour redoubler ton ſupplice; & ſur le bord de ta tombe tu maudiras le ciel qui te punit, & les hommes qui ne peuvent te pardonner qu'en t'oubliant.



ARTICLE V.

Idée de la force que peuvent acquérir nos organes.

L'Homme seul.

Je crois avoir déchiré le voile qui cachoit à l'homme le principe de sa dégradation ; arrêtons-nous un moment sur le spectacle que peut offrir la vigueur d'un homme qui n'a reçu que l'éducation de la nature, dont les organes ont acquis tout leur développement, qui ne connoît que des alimens sains & des plaisirs légitimes ; & qui par son genre de vie se dérobe, soit aux atteintes de la maladie, soit au fléau des médecins.

On n'est point assez persuadé de l'énergie que peuvent acquérir les sens d'un philosophe pratique : tous les objets qui nous environnent déposent contre la théorie des sages, & nous sommes si accoutumés à voir des vieillards de trente ans, que nous mettons l'histoire des jeunes gens de soixante, avec les contes des

poëtes ſur les Centaures & les Hypogriffes.

Les Grecs, les Romains & les Caraïbes ont été phyſiquement plus vigoureux que tous les peuples modernes des deux continens ; j'attribue cette ſupériorité dans les compatriotes de Scipion & d'Ariſtote à leur gymnaſtique, & dans les indigenes du Nouveau-Monde à leur conſtance à ſuivre l'inſtinct de la nature.

Dans les anciennes républiques où on ne reſpiroit que la guerre, & où l'art terrible de l'artillerie ne pouvoit ſuppléer au défaut de la force & à l'abſence du courage, il falloit bien encourager tous ces exercices violens qui ajoutoient à la vigueur du corps ; il falloit bien qu'on comptât le nombre des héros par celui des athletes ; alors les gymnaſes étoient pour la jeuneſſe de Sparte & d'Athenes l'école de Platée & de Marathon ; & Rome apprenoit dans le champ de Mars à conquérir le monde.

De-là cette conſidération ſinguliere des anciens pour les athletes couronnés dans leurs jeux ; Polydamas qui ſeul & ſans armes tua

L'HOMME SEUL.

ſur le mont Olympe un lion furieux (*), traitoit d'égal à égal avec le roi de Perſe. Crotone faiſoit Milon général de ſes armées (**), & les douze travaux d'Hercule lui valurent ſon apothéoſe.

S'agit-il de prodiges dans l'exercice de la courſe ? liſez l'hiſtoire des peuples qui ont cultivé la gymnaſtique, ou qui ont été élevés par la nature : Philonide, le coureur d'Alexandre, faiſoit douze cents ſtades en neuf heures (†); des athletes, ſous les Céſars, parcouroient quelquefois dans le cirque en un jour l'eſpace de cent ſoixante mille pas (¶): d'un autre côté, nous ſavons que les Hottentots dévancent des lions à la courſe, & que des animaux tels que l'orignal, qui ont la légéreté de nos cerfs, ſont atteints à la chaſſe par des ſauvages du Nouveau-Monde.

Les Caraïbes, qu'au défaut de courage notre

(*) *Pauſanias Eliac. lib. II.*

(**) *Diod. Sic. lib. XII, page 77, édit. Rhodoman.*

(†) *Plin. Hiſt. Mund. lib. VII, Cap. XL.*

(¶) *Plin. lib. VII, ibid.*

artillerie a exterminés, joignoient à la force des Théfées & des Milon, une adreffe dont nos Saltimbanques ne fauroient approcher; ils tiroient avec leurs fleches les oifeaux au vol & les poiffons à la nage; & dans le fein des bois où notre tyrannie les avoit fait refluer, c'étoit leur adreffe feule qui pouvoit les empêcher de mourir de faim.

Je remarque que les bains froids entroient avec la gymnaftique dans l'éducation de tous les peuples qui ne vouloient point laiffer dégénérer la nature; ils favoient que l'eau froide pénétroit par l'extrêmité des veines abforbantes dans le grand torrent de la circulation, divifoit nos fluides, & en contractant les fibrilles nerveufes augmentoit la force & le reffort de nos organes; & ce que l'anatomie avoit appris en ce genre aux Grecs, l'inftinct l'apprenoit aux Caraïbes.

En général, les peuples qui habitent un climat froid s'énervent moins que ceux qui vivent dans un climat tempéré: les anciens

Scythes en hiver alloient à la chaſſe ſans habits, & quand un étranger s'en étonnoit, ils lui diſoient qu'ils étoient tout viſage (*).

L'HOMME SEUL.

Au reſte, il n'y a aucun de nos ſens dont l'induſtrie de l'homme & ſon courage ne puiſſent augmenter l'activité : les negres des Antilles ſuivent un blanc à la piſte comme un chien de chaſſe ſuit le gibier : j'ai connu un Créole qui comptoit les voiles d'un vaiſſeau à un éloignement où ſes amis ne diſtinguoient pas le vaiſſeau : le célebre aveugle Saunderſon avoit deux yeux d'une nouvelle eſpece que lui-même s'étoit donnés, le tact & l'intelligence.

Nous ſommes tentés de mettre au rang des contes poétiques les luttes célebres des héros de Virgile & d'Homere, qui ſe lançoient des quartiers de rocher; mais Madrid, le ſiecle dernier, a vu un nommé Sotillo lancer à douze pas une pierre peſant quatre quintaux (**).

(*) Voyez la réponſe que fit à ce ſujet un Scythe à un roi de Perſe. --- *Elian. Hiſt. diverſ.* lib. VII, cap. VI.

(**) *Théatre critique* de Feijoo. Diſcours *ſur la vieilleſſe du monde.*

Notre maréchal de Saxe a fait en ce genre des traits de force qui auroient étonné Achille & Turnus.

La mémoire, qui est un de nos sens internes, se perfectionne aussi aisément que les autres organes. Adrien lisoit une fois un livre pour l'apprendre par cœur (*). S. Augustin parle d'un de ses amis qui récitoit Virgile à rebours (**). Muret prononça à un insulaire de la Corse plus de trente mille mots en toutes sortes de langues & sans aucun rapport entr'eux ; & celui-ci les répeta à l'instant du dernier au premier, sans les transposer (†).

Ce que je dis de la mémoire & des sens peut s'appliquer jusqu'à un certain point aux organes générateurs : on a vu, par exemple, des femmes allaiter à soixante-huit ans (††) & devenir meres à soixante (¶) ; Laët assure

(*) Spartian. *in vita Adriani.*

(**) *De anima*, *lib. IV*, *Cap. VII.*

(†) Discours *de quorundam admirabili memoria.*

(††) *Transf. philos.* ann. 1739, traduct. franç. p. 142.

(¶) *Anecdotes de médec.* tome II, paragr. CLI.

L'HOMME SEUL.

avoir été témoin de la fécondité d'une Indienne qui avoit quatre-vingts ans (*).

Maſſiniſſa engendra Methynate à quatre-vingt-ſix ans; Uladiſlas, roi de Pologne, eut deux enfans à l'âge de quatre-vingt-dix, & l'aïeul de Platerus ne ceſſa d'être pere qu'à l'âge où mourut Fontenelle.

Quant à la vigueur de ces mêmes organes, je pourrois rapporter ſur ce ſujet des faits auſſi extraordinaires que ceux d'Hercule & de l'empereur Proculus (**); mais la *Philoſophie de la nature* n'eſt point le Satyricon de Pétrone; & plutôt que des hommes honnêtes m'accuſent de manquer à la décence, j'aime mieux que des Pyrrhoniens me ſoupçonnent de manquer à la vérité.

En un mot, ſoyons ſobres, modérons le feu de nos paſſions & rapprochons-nous de la

(*) Voyez *Diſſert. de dom Pernetti ſur l'Amérique*, page 76.

(**) Il écrivoit à Métien, *Centum ex Sarmatiâ virgines cepi; ex his unâ nocte decem inivi: omnes tamen, quod in me erat, mulieres intra dies quindecim reddidi.*

nature; c'eſt l'unique moyen de réaliſer, quand à la perfection de nos organes, la chimere de l'âge d'or.

Et qu'on ne diſe point que tous les faits que ma plume a raſſemblés ſont des prodiges; la nature, aux yeux du philoſophe, ne fait pas plus de prodiges que de monſtres: c'eſt la petiteſſe de nos vues & notre intempérance qui multiplient les phénomenes dans l'hiſtoire phyſique du genre humain.



ARTICLE VI.

Du terme de la vie humaine.

L'Homme seul.

QUELQUE parfaits que soient nos organes, il faut bien que le frottement insensible des corps hétérogenes les détruisent ; les alimens destinés à prolonger l'existence de la machine humaine amenent sa dissolution : la nature a mis un terme à la vie, & la philosophie n'est bonne qu'à ne pas l'avancer.

Cependant l'homme, malgré le double fléau du mal physique & du mal moral, voudroit ne jamais cesser d'être ; & de tout tems il a été la dupe des charlatans, qui lui ont promis l'immortalité.

Paracelse prétendit avoir trouvé un élixir qui faisoit vivre au moins mille ans ; & il mourut lui-même à quarante-huit, sans détromper les prosélytes qu'il avoit faits à l'Alchymie.

Vanhelmont, de son côté, imagina un

breuvage où il avoit fait diſſoudre du cedre du Liban ; & parce que de mauvais phyſiciens regardent cet arbre comme immortel, il crut que pris en aliment par l'homme, il lui procureroit l'immortalité.

Nous avons encore dans ce ſiecle philoſophique bien des perſonnes qui croient aux merveilles de l'or potable, de la panacée univerſelle & de toutes ces quinteſſences alchymiques, pour leſquelles l'homme crédule ſe ruine, afin de ne jamais mourir : je voudrois qu'on fût bien perſuadé qu'il n'eſt pas plus au pouvoir de l'alchymie que de la médecine de procurer l'immortalité.

Les adeptes peuvent décompoſer les êtres, mais n'organiſent rien ; jamais la philoſophie hermétique, avec ſes analyſes, ſes ſyſtêmes & ſes fourneaux, n'a pu réuſſir à vivifier un atome.

S'il étoit un moyen d'éloigner le période de la mort, il ſemble que ce ſeroit en prévenant l'alkaliſation volatile, à laquelle tendent tous

L'HOMME SEUL.

les corps; mais l'acide deſtiné à la combattre, étant naturellement mêlé avec des corps hétérogenes, a trop peu d'activité; quand l'art vient à bout de le ſéparer pour le concentrer, il en fait le plus corroſif des poiſons.

L'hiſtoire naturelle fait découvrir une ſorte de poſſibilité à étendre la carriere de l'exiſtence, en rallentiſſant la végétation des corps; c'eſt ainſi que des plantes renfermées dans des caves, vivent plus long-tems que lorſque la chaleur de la terre met leur ſeve en activité: c'eſt ainſi qu'on conſerve pluſieurs années des inſectes ſous les enveloppes de la chryſalide; mais ce ſecret tranſporté à l'eſpece humaine ſeroit peu capable de flatter notre vanité. Quel eſt l'homme qui voudroit vivre deux cents ans, à condition qu'il en paſſeroit la moitié dans le ſommeil léthargique des lérots & des chryſalides?

Le ſecret de la transfuſion du ſang, qui a amuſé pendant dix ans les Luciens de l'Europe ſavante, n'eſt encore qu'une chimere

agréable, qu'il faut mettre à côté du roman philoſophique de Micromégas : le ſang eſt le plus groſſier de nos fluides ; or pour monter à neuf la machine humaine, il faudroit changer auſſi les plus déliés ; par exemple, le fluide nerveux qui loin d'être acceſſible à nos inſtrumens, ne l'eſt pas même au microſcope.

S'il y avoit en ce genre quelque chimere ingénieuſe à réaliſer, ce ſeroit peut-être celle de la jeuneſſe éternelle du docteur Senac : cet académicien qui avoit étudié profondément la phyſiologie, ayant obſervé que la blancheur de la peau ne venoit que de ſa tenſion, & ce bel incarnat qui caractériſe l'adoleſcence, de la plénitude des vaiſſeaux ſanguins, propoſa, ſinon pour être toujours jeune, du moins pour le paroître, d'empêcher la tranſpiration du viſage par les huiles (*) ; ce ſecret cependant n'a pas fait fortune parmi les femmes, & le vernis que le docteur deſtinoit au viſage n'a été adopté que pour les boiſeries.

(*) *Hiſt. de l'Acad. des ſciences*, ann. 1725, page 15.

En général, la durée totale de la vie se mesure par celle de l'accroissement : l'homme qui est environ vingt-cinq ans à croître, doit en passer cinquante à vivre, & vingt-cinq à mourir.

L'HOMME SEUL.

Un siecle est donc à peu près la mesure de notre carriere, quand nous ne cherchons pas à contrarier la nature.

Telle est aussi la mesure de la vie de presque tous les philosophes pratiques qui n'ont point hérité de leurs peres un germe de dégradation : trois sages de la Grece, Solon, Thalès & Pittacus vécurent chacun cent ans : Zénon en vécut quatre-vingt-dix-huit, Démocrite cent quatre, Cornaro à Venise (*) & Fonte-

(*) Ce Cornaro est un des grands exemples de ce que peut la tempérance pour arrêter le progrès de notre dégradation : il vécut jusqu'à quarante ans au milieu des plaisirs & des infirmités que leur excès entraîne : à cet âge il devint un philosophe pratique ; parvenu par son régime à quatre-vingts ans, il fit un livre intitulé : *Le vrai moyen de vivre plus de cent ans dans une santé parfaite ;* & après avoir donné quatre éditions de son ouvrage, il mourut au bout d'un siecle, sans douleur & sans agonie ; ou plutôt, dit son historien, il s'endormit avec ses ancêtres.

nelle à Paris, ont augmenté le nombre des centenaires.

Quoiqu'un ſiecle ſemble le terme le plus reculé de la vie, il n'eſt pas cependant rare de voir des ſauvages, tels que les Caraïbes, vivre un ſiecle & demi ; les François, qui ſous les ordres de Laudonniere échapperent dans la Floride aux cruautés des Eſpagnols, furent accueillis par le Cacique Saturiova, âgé de cent cinquante ans, & qui comptoit dans ſa maiſon ſes petits-fils juſqu'à la ſixieme génération (*). Ce ſont ces ſauvages que l'auteur des *Recherches philoſophiques ſur les Américains* appelle les enfans de l'eſpece humaine.

Pour nous qui ne ſommes ni ſauvages ni enfans, il ne faut pas s'étonner ſi nous avons quelquefois pouſſé notre carriere au-delà même du Cacique Saturiova : le célebre Harvey diſſéqua le cadavre d'un laboureur Anglois mort

(*) Ce fait très-connu eſt cité dans l'*Hiſtoire naturelle des Antilles.*

à l'âge de 153 ans (*); les transactions philosophiques font mention de deux vieillards, dont l'un vécut cent quarante-quatre & l'autre cent soixante-cinq ans. Drackemberg, qu'on nommoit le vieillard du Nord, vient de mourir dans le Jutland, âgé de plus de cent cinquante ans. On voit à Bruxelles, dans la bibliotheque du prince Charles, les portraits & l'histoire de trois hommes, dont l'un vécut cent soixante-neuf ans, l'autre cent soixante & douze & le dernier cent quatre-vingt-cinq (**). Enfin, un Lorrain, s'il en faut croire son épitaphe, a vécu deux cents ans (†).

(*) *Anat. Thomæ Parri* ad fin. lib. I. Bett. *de ortu & nat. sang. abjunctum.*

(**) Le premier se nommoit Henry Jankins, & étoit Anglois; les deux autres, qu'on appelloit Jean Rovin & Pierre Zorten, étoient nés dans le Bannat de Temeswar; Rovin avoit une femme qui vécut cent soixante-quatre ans, & avec laquelle il resta marié environ un siecle & demi.

(†) Voici son épitaphe:

Cy gyst qui de chenu, & très-vieux édenté,
Renouvella ses dents, son poil & sa santé;

Mais je m'arrête ; je ne veux point, en rassemblant des faits extraordinaires, flatter la crédulité des hommes qui voudroient ne jamais mourir, pour ne jamais cesser d'être inutiles au monde : laissons dans leur fange l'adulateur & l'homme foible qui a besoin d'être adulé, & continuons de faire des prosélytes à la raison & à la nature.

Et puis ayant vécu deux siecles sans souci,
Rendit son ame à Dieu : son corps repose ici.

Traité histor. des plantes de la Lorraine, tome II, Dissertation sur l'*Ellébore noir*, page 79.



CHAPITRE

CHAPITRE XI.

Du Suicide (*).

L'HOMME après avoir fait subir à son corps toutes les especes de dégradations que son esprit pervers a pu imaginer, termine quelquefois sa carriere malheureuse par le suicide; c'est un enfant robuste qui change au gré de son caprice l'architecture de sa maison, & qui s'y voyant toujours mal logé finit par l'abattre.

L'HOMME SEUL.

La question que j'examine est une des clefs de la morale; Socrate du moins, étant dans les chaînes, la regardoit sous ce point de vue, & le jugement de Socrate, martyr de la vertu, vaut bien l'indifférence de l'Anglomane qui se juge, en se traitant comme un être inutile au monde.

(*) Ce chapitre n'est que l'extrait d'un plus grand ouvrage qu'il seroit utile de publier, puisque la contagion de l'Anglomanie commence à infecter mes concitoyens.

PARTIE II.

Une autre circonſtance ajoute encore à l'intérêt que peut faire naître cet examen : la gaieté de notre nation n'a pu la mettre à l'abri d'une contagion, amenée par les ſophiſmes de quelques beaux génies, & par l'exemple de quelques grands hommes : en 1769, dans la ville de Paris, cent quarante-ſept citoyens ſe ſont donné la mort : voyons dans le ſilence des préjugés, s'ils ſont des héros ou des inſenſés ; & ſi leurs veuves doivent pleurer ſur leurs cendres, ou imiter Lucrece, Eponine & les Indiennes du Malabar.



ARTICLE PREMIER.

Histoire des fameux Suicides.

L'HOMME SEUL.

Le premier ſuicide célebre que je rencontre dans l'hiſtoire eſt celui de Séſoſtris : ce conquérant, qui avoit voulu en ravageant la terre mériter ſon apothéoſe, devint aveugle ; & déſeſpéré, ſans doute, de ne pouvoir plus contempler à ſon gré les torrens de ſang humain, que ſa frénéſie pour la gloire lui avoit fait répandre, il ſe tua (*). -- Des hiſtoriens ont eu la baſſeſſe de louer également ſa vie & ſa mort : c'eſt inſulter d'un côté le genre humain & de l'autre la nature.

Dans des états ſoumis au pouvoir abſolu, le ſuicide eſt rare : les tyrans & les eſclaves ne ſe tuent guere ; il n'en eſt pas de même des républiques ; c'eſt-là que l'eſpérance d'être anéanti ou d'être mieux, engage un homme qui ſouffre à ſe décharger du fardeau de l'exiſ-

(*) *Diod. Sic. lib. I.*

tence ; c'eſt-là que le fanatiſme de la liberté porte un citoyen à ſe ſouſtraire à jamais au pouvoir des tyrans ; c'eſt-là qu'un regard de la patrie expirante, conſole le héros qui ſe dévoue pour elle, de la perte du plus grand bien qu'il ait reçu de la nature.

Tout le monde connoît ce que firent Codrus & Curtius pour le pays qui les vit naître ; & quelque peu fondé que fût leur dévouement, la cendre de ces fameux patriotes ſera toujours reſpectable au philoſophe même qui les déſavoue.

Ce fut rarement le patriotiſme qui anoblit le ſuicide ; il y avoit dans la Grece un fameux rocher de Leucade, d'où ſe précipitoient dans la mer ceux qui vouloient ſe guérir des fureurs de l'amour : il eſt vrai que pour modérer la chûte, ils s'attachoient des ailes d'oiſeaux, ou même des aigles vivantes ; mais ſi ces précautions ſauverent quelques hommes, toutes les femmes qui voulurent tenter cet étrange remede y périrent ; ces malheureuſes victimes

L'HOMME SEUL.

d'un préjugé de phyfique, avant de monter au rocher, juroient toujours fur l'autel d'Apollon de s'élancer avec courage dans le fein de la mer. Un Spartiate qui avoit la fureur du fuicide, monta un jour au promontoire de Leucade, & mefurant des yeux la profondeur de l'abyme, retourna fur fes pas : *J'ignorois*, dit-il, *que mon vœu auroit befoin d'un autre plus fort, pour m'engager à me précipiter.* — Tant l'inftinct de la nature, qui veille à la confervation des êtres, l'emporte fur l'afcendant d'une mode meurtriere, fur les oracles des Pythies & fur les fophifmes des prétendus philofophes !

Lucrece, à Rome, fe poignarda, non pour fe dérober à l'incontinence de Sextus, mais pour fe punir de l'avoir partagée. Lucrece n'eft point mon héroïne : d'abord un homme feul avec une femme ne la viole pas ; ainfi je me ferois défendue & n'aurois tué perfonne : la menace de tuer un efclave dans mon lit, ne m'auroit pas alarmée; tôt ou tard le cri de

la vérité se seroit fait entendre, & Rome auroit jugé entre la cendre d'une Romaine & la vie d'un fils de Tarquin : de plus, quand même l'adresse d'un scélérat auroit à jamais fasciné les yeux de mes concitoyens, n'avois-je pas pour barriere entre lui & moi, Dieu & l'immortalité ? Enfin, si la pudeur outragée avoit besoin de quelque victime, il falloit la chercher dans l'audace qui triomphe, & non dans la foiblesse qui a succombé ; il falloit poignarder Sextus, & non commettre un suicide.

Rendons justice aux Romains ; ils ne commencerent à se tuer que lorsque les Césars les firent esclaves : les vieux sénateurs qui resterent dans Rome quand Brennus vint assiéger le capitole, tendirent la gorge à l'épée des Gaulois, & ne se firent point ouvrir les veines : les généraux que vainquit Annibal recruterent leurs armées, & ne se poignarderent pas ; Régulus mit plus de grandeur d'ame à périr dans un tonneau hérissé de pointes de fer, qu'à se soustraire, en s'empoisonnant,

à la pitié cruelle de Rome & à la tyrannie de Carthage.

L'HOMME SEUL.

Mais quand la patrie ne fut plus qu'un vain mot confiné dans les écrits des philosophes, quand la loi fut réduite à se taire devant l'épée des Césars, les Romains nés pour la liberté, à l'approche de leurs tyrans se firent de la mort une barriere ; Brutus, Cassius, Caton se percerent de leur épée, & bientôt la terre abandonnée par ses héros, devint le patrimoine d'un despote.

Ce fanatisme de l'amour de la patrie se perpétua sous les empereurs : tous les citoyens qui ne vouloient point quitter la vie par l'ordre d'un maître, se faisoient ouvrir les veines : Cocceius Nerva, riche, accrédité à la cour, se tua par l'unique raison que la Rome des Césars n'étoit pas celle des Scipion & des Emile ; Aruntius en fit de même pour ne point voir des désastres qu'il ne pouvoit prévenir (*).

(*) Le texte de Tacite est bien plus énergique: *Ut fugeret simul acta & instantia.* Annal. lib. VI, cap. [illegible].

PARTIE II.

Granius & Statius, à qui Néron avoit fait grace de la vie, se poignarderent (*) pour sauver leur mémoire de l'opprobre d'avoir été pardonnés par l'assassin d'Agrippine & de Britannicus.

Les femmes même furent atteintes de cette généreuse épidémie : personne n'ignore le mot d'Arrie à Petus après s'être poignardée : *Tiens, mon ami, cela ne fait point de mal.* Mot le plus sublime qui ait encore été prononcé par un être hors de la nature.

Des hommes même efféminés aspirerent dans Rome dégradée à la gloire du suicide : Othon & le voluptueux Pétrone moururent avec le courage de Caton, sans avoir vécu comme lui.

Au reste, ce délire du patriotisme s'est rencontré chez d'autres nations que chez les Romains ; les Ambrons, peuples de la Gaule, ayant été défaits par Marius, leurs femmes éplorées, demanderent à ce général qu'on respectât leur honneur, qu'on leur assurât la liberté & qu'on les employât au service des

(*) Tacit. *Annal.* Lib. XV, *sub fine.*

L'HOMME SEUL.

vestales : sur le refus de Marius, elles se pendirent toutes à des arbres, après avoir massacré leurs enfans de leurs propres mains (*). -- Certainement ces Lucreces de la Gaule valoient bien celle de Rome, quoiqu'elles n'aient point eu ses historiens.

Il y a eu dans la Lycie une ville de Xanthe, célebre pour n'avoir jamais dégénéré de ses principes hardis sur le suicide; ses habitans dans l'espace de mille ans, se brûlerent trois fois avec leur ville, pour ne point subir le joug des conquérans; ils tromperent ainsi l'espoir ambitieux d'abord d'Harpage, lieutenant de Cyrus, ensuite d'Alexandre le Grand, & enfin de celui des Brutus qui assassina César. Le dernier, instruit du désespoir des assiégés, promit une récompense à tout soldat qui sauveroit un Xanthien; mais on ne sauva que cent cinquante femmes, qui manquoient d'époux pour les égorger (**).

(*) Plutarch. *in vitá Marii*, & Oros. lib. VI, cap. XVI.
(**) Appian. lib. IV.

Ces traits héroïques de férocité se retrouvent encore dans une ville Indienne assiégée par Alexandre (*), & dans Abyde conquise par le dernier Philippe de Macédoine (**) : le héros se conduisit comme Brutus ; pour Philippe, il se joua du désespoir de ses victimes, & voyant la précipitation avec laquelle les Abydéens cherchoient à se dérober à l'esclavage, il fit retirer son armée & accorda trois jours aux vaincus pour se tuer à leur aise : ce délai étoit trop long, car dès le lendemain il n'y avoit pas dans Abyde un seul habitant.

La contagion du suicide a fait le tour du globe : Pline rapporte d'une nation hyperboréenne, que ses vieillards n'ayant plus de jouissances à espérer, se précipitent du haut d'un roçher dans l'Océan, & terminent ainsi leur carriere (†).

La mort des vieux Ethyopiens a été pen-

(*) Diod. de Sicile, lib. XVII, cap. XVIII.

(**) Tite-Live, lib. XXXI, cap. XVII & XVIII.

(†) Plin. *Hist. natur.* lib. IV, cap. XII.

L'HOMME SEUL.

dant quelque tems encore plus douloureuse; car ils se faisoient attacher à la queue d'un taureau indompté (*) : ainsi c'étoit de gaieté de cœur qu'ils terminoient leur vie par l'affreux supplice d'Hypolite.

Ce n'étoit pas, sans doute, l'ennui de la vie qui engageoit d'un autre côté les veuves des Hérules (**) & des Indiens de la côte de Malabar (†), à se tuer sur le tombeau de leurs époux : c'étoit la tyrannie de la mode, le fanatisme que leur inspiroient leurs prêtres, & les conséquences absurdes qu'elles tiroient du dogme de la métempsicose.

Chez nous le féroce point d'honneur conduit au duel ; dans le Japon c'est au suicide : à cette extrêmité de l'Asie, un guerrier outragé par un autre, s'ouvre le ventre devant

---

(*) *Heliod. Æthyop.* lib. IX.

(**) Les femmes chez ces guerriers étoient obligées à ce suicide sous peine d'infamie. Procop. *de Bell. Gotic.* lib. II.

(†) *Voyez* Tavernier, *Voyages aux Indes*, t. II, liv. III. *Lettres de Bernier*, *Voyages de Chardin*, &c.

ſon ennemi, & lui dit : *Fais-en autant ſi tu as du cœur.* L'agreſſeur ſe tue alors à ſon tour, ou il eſt déshonoré.

Ce n'eſt qu'à notre rage pour les conquêtes qu'il faut attribuer celle des negres & des Américains pour le ſuicide : les premiers ſauvages que Colomb ramena en Eſpagne, tenterent tous pendant le trajet de s'ôter la vie ; & voyant qu'on les enchaînoit pour les conſerver, ils entrerent dans une frénéſie qui dura juſqu'à leur mort (*). Pour les negres, on ſait qu'encore aujourd'hui quand ils ne peuvent ni ſe noyer ni s'empoiſonner dans les vaiſſeaux deſtinés pour la traite, ils ont l'art de faire ſervir leur langue à les étouffer : ces malheureux, dans les enfers même dont on les menace, ſe flattent d'être encore mieux, que ſous un ciel où ils reſpirent avec leurs tyrans.

Il étoit tout ſimple peut-être que ces déprédateurs de l'Afrique & du Nouveau-Monde ſe fiſſent juſtice, & qu'ils vengeaſſent eux-mêmes

(*) Dapper, *Hiſt. van. Amer.* édit. in-fol. page 41.

leurs victimes : en effet, le ſuicide depuis deux ſiecles eſt devenu une de nos maladies épidémiques ; l'Angleterre ſur-tout en paroît le foyer, & c'eſt du ſein de cette isle que s'échappent des germes peſtilentiels qui vont empoiſonner l'Europe.

Nous avons en Europe des inſtitutions religieuſes qui tendent au ſuicide : telles ſont la plupart des regles des moines ; les hommes ſans génie & ſans vertu qui les ont fondées, leur ont dit que les paſſions n'étoient bonnes qu'à détruire, & par-là ils ont ouvert la porte à l'homicide volontaire : le jeune enthouſiaſte qui ſentoit ſes organes ſe révolter contre la tyrannie de ces illuminés, oppoſa alors à l'inſtinct ſacré de la nature les auſtérités effrayantes de la pénitence, & il abrégea ſa vie pour acheter le ſtérile honneur d'être inſcrit dans le martyrologe ; il eſt vrai que le cénobiſme ne frappe ſes victimes que lentement ; mais qu'importe au fond qu'on ſe tue en jeûnant ou en avalant du poiſon, dans un inſtant

de délire, ou par un ſyſtême de fanatiſme prolongé pluſieurs années, avec le poignard de Caton, ou le cilice des Pacômes & des Stylites ?

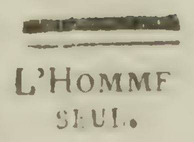
Il ne faut à l'Anglois pour ſe tuer que d'avoir le ſpléen, de s'enfoncer dans le chaos de la métaphyſique, ou d'entendre dire du mal de ſa patrie dans les gazettes.

L'ennui ſeul ſuffit un jour à un parent du fameux comte de Peterborough, pour ſe porter au ſuicide : cet homme, jeune, bien fait, d'un ſang illuſtre & adoré de ſes maîtreſſes, ſe tira un coup de piſtolet, parce que, diſoit-il, ſon ame étoit laſſe de ſon corps, & que quand on eſt mécontent de ſa maiſon, il faut l'abandonner (*).

C'eſt avec le même ſang-froid que de nos jours milord Scarborough s'eſt affranchi de la vie : obſédé par une maîtreſſe qu'il aimoit,

---

(*) C'eſt à Voltaire à qui nous devons cette anecdote & celle du lord Scarborough. --- Voyez *Queſtions ſur l'Encyclop.* tome III, art. *Caton*.



L'HOMME SEUL.

mais à qui il n'avoit rien promis, & par une femme qu'il n'aimoit pas, mais à qui il avoit juré de s'unir, il se tua pour sortir d'embarras.

Rien n'égale peut-être la froide démence de Creech, qui en commentant Lucrece écrivit sur son manuscrit : NB. *Il faudra bien que je me pende, quand j'aurai fini mon commentaire* ; & qui, pour ne pas faire une note inutile à son livre, se pendit en effet.

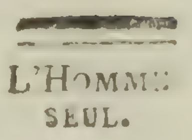
En 1734, un Suédois, nommé Robeck, fils du premier consul de Calmar, donna à l'Europe l'exemple du suicide le plus réfléchi que nous ait transmis l'histoire : il se donna la peine de composer en un volume in-4°, une apologie de la mort volontaire ; & quand son livre fut achevé il acheta une barque légere, y entra seul & la laissa flotter au gré des vents & des flots ; le lendemain on trouva son cadavre sur le rivage.

Ma plume craint de s'arrêter sur les scenes de ce genre, dont depuis un siecle la France a

été témoin : ainſi je ne parlerai point du ſuicide des deux derniers princes des maiſons de Courtenai & de Lorraine-Harcourt : je ne flétrirai point la mémoire de cette foule de citoyens de tout âge, de tout rang & de tout ſexe, qui depuis dix ans ont trompé l'eſpoir de leur patrie ; mais l'hiſtoire tragique des deux amans qui ſe ſont tués à Lyon, en 1770, mérite par ſa ſingularité de trouver place dans ces mémoires ſur les erreurs de l'eſprit humain.

Un Italien, nommé Faldoni, jeune homme d'une figure charmante, & connu par ſon eſprit & par ſa probité, étoit ſur le point d'épouſer ſa maîtreſſe, lorſqu'une bleſſure qu'il ſe fit à la grande artere, lui donna un anévriſme, jugé mortel par les médecins : le pere de Thérеſe, (c'eſt le nom de l'amante) inſtruit de cet accident, refuſa de marier ſa fille, pour ne point la rendre veuve le jour où elle deviendroit mere ; mais l'amour dans des ames neuves encore, s'indigne de toute barriere, & le couple perſécuté réſolut de s'unir. Il y avoit une

chapelle



chapelle dans la campagne où les deux amans s'étoient retirés ; elle fut parée avec goût, comme les beautés de la Grece auroient paré le ſanctuaire du temple de Gnide. Thérefe s'y rendit avec Faldoni, dans un déshabillé plein de fraîcheur & de graces; ils ſe mettent à genoux devant l'autel, ſe ſerrant d'une main, & de l'autre touchant les détentes de deux piſtolets, attachés à leurs habits avec des rubans couleur de roſe ; au ſignal donné les coups partent, les deux amans tombent en s'embraſſant, & leurs ames confondues vont dépoſer loin des limites de la vie, contre la tyrannie des hommes.



ARTICLE II.

CONSIDÉRATIONS SUR CES FAITS.

PARTIE II. SI la queſtion que j'examine eſt encore un problême aux yeux même des philoſophes, il faut l'attribuer à la ſtérilité de notre langue, qui nous oblige à confondre ſous le nom odieux de ſuicide toute action qui tend à abréger la carriere de notre exiſtence.

De-là les déciſions téméraires, ſoit des docteurs, ſoit des ſophiſtes; les hommes puſillanimes en ont conclu qu'un héros tel que Codrus devoit être traîné ſur la claye; & les enthouſiaſtes de notre liberté ont fait l'apologie de tous les attentats contre ſa vie.

Cependant il y a peut-être, quant à la moralité, autant de différence entre Caton qui ſe poignarde pour ne point ſurvivre à ſa patrie, & l'Anglois qui ſe pend, parce qu'il a le ſpléen, qu'entre le brigand qui poignarde les hommes pour les voler, & le bourreau qui les tue pour faire exécuter la loi.



L'HOMME SEUL.

Si abréger ſes jours étoit toujours un crime, il faudroit donc flétrir la mémoire de Léonidas & des trois cents Spartiates, qui pour ſauver la Grece allerent ſe faire tuer aux Thermopyles.

Et qu'on ne diſe pas que ces guerriers célebres, joignant l'idée de vaincre à celle de mourir, échappoient par cette eſpérance même à l'opprobre du ſuicide.

D'abord tous les monumens de l'antiquité atteſtent que les Spartiates en marchant aux Thermopyles ne ſongerent qu'à faire de leurs corps une barriere, pour empêcher le torrent des Perſes de ſe déborder ſur la Grece, avant qu'elle fût en état de ſe défendre.

De plus, quand nous donnerions aux compagnons de Léonidas nos ames puſillanimes, au fond ils n'en ſeroient pas moins convaincus du ſuicide; dans le calcul des probabilités, il y a cent mille à parier contre un que trois cents ſoldats n'en battront pas trois millions ; & à réduire la propoſition aux termes des certitudes morales, le danger eſt à l'eſpé-

rance dans le rapport de l'infini à zero (*).

Il y a cent mille manieres d'attenter contre soi-même; le citoyen qui reste volontairement dans une ville pestiférée, est à cet égard dans la classe des Caton & des Robeck : se tuer tout d'un coup, comme Sesostris, est aufond la même action que se tuer en détail, comme nos anciens anachoretes & quelques cénobites du Japon; & il y a des occasions où c'est également courir à la mort, d'affronter une batterie de canons, ou de se livrer entre les mains des médecins.

Mais c'est parce qu'il y a physiquement mille manieres d'abréger ses jours, qu'il y a de l'absurdité à ranger toutes les actions de ce genre dans la classe des crimes ou dans celle des vertus.

Établissons quelques principes qui nous servent de fil d'Ariane dans le labyrinthe des opinions humaines sur le suicide.

(*) Je suppose qu'une batterie de canons, sur cent mille soldats tous au même poste, en ait tué, l'un après l'autre, quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cents quatre-vingt-dix-neuf; je demande si en prenant la place du dernier mort je n'augmenterai pas le nombre des suicides: or, en me jugeant on juge Léonidas & ses Spartiates.

ARTICLE III.

PRINCIPES.

L'Homme seul.

IL est de toute nécessité qu'il y ait un but à la vie humaine ; & puisque la nature a fait des loix pour naître, elle en a fait aussi pour mourir.

Tous les êtres, par la raison qu'ils existent, ont une tendance naturelle à se conserver ; cette pente est une des plus fortes digues contre le torrent du mal physique qui est toujours prêt à inonder la terre.

Puisque l'homme est libre, il doit déterminer ses actions morales par les mêmes fins qui déterminent ses actions naturelles.

Si ces trois théorêmes sont à l'abri de l'atteinte du scepticisme, établissons que l'homme en ouvrant les yeux à la lumiere a fait un pacte tacite avec la nature ; il lui a dit : Tu vas employer ton énergie à conserver l'être que tu as organisé ; & moi, j'employerai la liberté que je tiens de toi, à ne jamais détruire ton ouvrage.

Mais, malgré l'énergie de la nature & le bon uſage de ſa liberté, un être intelligent qui vit avec d'autres êtres intelligens, peut les voir travailler à abréger ſa carriere; & de ce péril naît la néceſſité d'un autre pacte avec la ſociété.

L'homme dit donc en entrant dans la ſociété: puiſque chaque individu eſt trop foible contre tous, faiſons ſervir les forces de tous pour protéger chaque individu; les membres du corps qui m'adopte vont s'armer pour me conſerver, & je me conſerverai pour les défendre.

Il n'y a aucune occaſion où la vie ſoit un plus grand mal que la mort, & l'exiſtence a pour le moins autant de douceurs pour le ſage qui ſouffre, que pour le ſcélérat qui proſpere; c'eſt que le mal moral dépend de nous, & que le mal phyſique n'eſt preſque rien pour qui ſait l'apprécier.

L'homme ne ſeroit donc autoriſé au ſuicide, que, ſuppoſé que la nature & la ſociété concouruſſent à rompre les premiers le pacte fait avec

lui à sa naiſſance; mais d'abord il ſeroit abſurde de s'imaginer que la nature ſemblable au dieu du mal, ne fit des loix que pour les enfreindre.

L'HOMME SEUL.

Quant à la ſociété, il eſt impoſſible qu'elle travaille toute entiere à rendre l'homme malheureux; ſi cette petite partie de la grande confédération, que je nomme ma patrie, rompt le contrat particulier que j'ai fait avec elle, je fuirai une terre qui dévore ſes habitans, mais je ne me tuerai pas. N'y a-t-il qu'une ſeule contrée ſur ce globe propre à ſervir de patrie au philoſophe? & ſi mes concitoyens m'oppriment, ne dois-je pas mon exiſtence à d'autres hommes plus dignes de me protéger?

Un des grands principes qui doit armer la ſociété contre le ſuicide, c'eſt que dès que la vie n'eſt rien à un homme, il eſt le maître de celle des autres; ainſi il n'y a qu'un pas de l'envie de mourir au crime de tuer.

Sous quelque point de vue qu'on conſidere le ſuicide, on peut donc le définir: un larcin fait à la ſociété & un attentat contre la nature,

ARTICLE IV.

COROLLAIRES.

PARTIE II.

JE commence à voir clair dans cette nuit profonde qui environne la queſtion du ſuicide : il ne s'agit que d'appliquer mes principes aux faits que j'ai expoſés ; on verra tout d'un coup ſi telle mort volontaire doit être miſe dans la claſſe des maladies, dans celle des foibleſſes ou dans celle des crimes ; & on ceſſera de confondre Décius & Faldoni avec Robeck & un Anglomane.

C'eſt un des beaux problêmes de la morale que celui qui tend à examiner ſi parmi tous les ſacrifices que la ſociété exige des membres qui la compoſent, elle a droit de demander celui de la vie (*). Sans prononcer en ce moment

(*) Ce problême, quand j'en ſerai au Droit des gens, ſera l'objet d'un des chapitres les plus importans de la Philoſophie de la nature ; mais dans le projet que j'ai de ne dire jamais que la vérité, puis-je eſpérer de continuer cet ouvrage ſeulement juſqu'au Droit des gens ?

L'HOMME SEUL.

ſur le droit, il ſuffit d'obſerver que perſonne ne conteſte le fait; preſque tous les peuples ſe ſont accordés à vouloir que dans quelques circonſtances terribles un petit nombre de citoyens s'immolât pour le ſalut de tous; & c'eſt ſur la baſe de ce dévouement qu'eſt fondé le patriotiſme des républiques.

Sous ce point de vue, la Grece eut raiſon d'éterniſer dans ſes faſtes & dans ſes monumens la mort volontaire des héros des Thermopyles.

Si Horatius Coclès eût péri à la chûte du pont, qu'il défendoit lui ſeul contre une armée entiere, ſa mort me paroîtroit encore ſupérieure à celle de Léonidas; elle ſeroit à mon gré le plus ſublime des ſuicides.

Cependant le ſacrifice de la vie, pour être avoué des philoſophes, demande à être fondé ſur le péril certain de la patrie, & ſur une eſpérance légitime d'en être le libérateur.

Un oracle affirme, & des peuples imbécilles croient qu'un général qui ſe fait tuer aſſure à ſes ſoldats la victoire : de-là Codrus & trois

Décius se dévouent : de pareils suicides ont droit, sans doute, à la reconnoissance de Rome & d'Athenes ; mais il faudroit les justifier au tribunal de la nature.

Le suicide de Curtius me paroît encore plus absurde. La terre s'entr'ouvre dans une place de Rome : une Sybille déclare que ce gouffre ne se refermera que lorsque Rome y jettera ce qu'elle a de plus précieux, & Curtius s'y précipite ; mais qu'a de commun le péril d'une nation avec quelques toises de terrein qui s'entr'ouvrent ? comment un homme qui se jette dans un abyme peut-il le refermer ? & un héros se détermine-t-il sur l'oracle d'une Sybille ?

En général, c'est l'intérêt public qui doit conduire aux suicides, ou qui du moins les justifie. -- A Dieu ne plaise que je cherche à dégrader la cendre de ces citoyens magnanimes que les républiques ont mis à côté de leurs législateurs, & dont le nom ne se prononce encore par les hommes libres qu'avec celui

de la patrie dont ils ont balancé la chûte ! mais quel bien a fait Demosthene en s'empoisonnant ? Caton en se perçant de son épée, a-t-il prévenu le fléau des proscriptions ? pourquoi les derniers des Romains s'ouvroient-ils les veines dès qu'ils voyoient tomber sur eux les regards inquiets de la tyrannie ? Rome expirante demandoit à être défendue par le génie de ses héros, & non par les accès de leur vain désespoir.

Quant au patriotisme des Xanthiens & des veuves des Ambrons, qui consiste à se tuer par la crainte que l'ennemi ne nous tue, il est dans les principes des Cannibales plutôt que dans ceux des héros des Thermopyles. -- Je ne parle point ici des principes des philosophes.

Au reste, cette sorte de dévouement dérive d'un certain code de la guerre que j'examinerai dans la suite ; & où, pour être conséquent (je ne dis pas pour être juste), il faut faire à soi & à son ennemi le plus grand mal possible.

S'il n'y a que le ſalut de la ſociété qui puiſſe juſtifier le ſuicide, que penſer de l'Indienne qui ſe brûle ſur la cendre d'un époux que ſouvent elle n'aime pas, pour qu'on parle d'elle quand elle ne ſera plus?

Mais je ſuppoſe que la veuve de Malabar, aimée d'un époux qu'elle adore, le perde dans un inſtant où lui ſeul peut lui faire chérir l'exiſtence; ſi dans le délire de l'amour & de la douleur, elle rompt les nœuds qui l'enchaînoient à la nature & à la ſociété; ſi ne connoiſſant de biens réels que Dieu & le cœur qu'elle a perdu, elle tente de les aller rejoindre, loin d'un globe qui déſormais n'eſt plus pour elle qu'une vaſte ſolitude; ſi. . . Je ne juſtifie point un pareil ſuicide; mais mon cœur ſenſible s'indigne de mettre l'héroïne de l'amour à côté de Robeck & des Anglomanes.

Faldoni, tu n'as point, par ton ſuicide, outragé la nature qui venoit de te condamner à mourir, ni la ſociété, qui n'avoit plus de ſervice à attendre de toi. Je ne t'accuſe que de

t'être aſſez défié de ton courage, pour n'avoir pas voulu l'eſſayer contre les atteintes d'une mort lente & cruelle. -- Mais toi, généreuſe Thérèſe, dont la ſenſibilité a fait la faute & les malheurs, tu t'es rendue coupable ſans doute envers le ciel & la terre; & ma plume inconſéquente n'ira pas louer ta cendre, d'une action dont j'ai fait rougir celle des Caton & des Démoſthene : cependant combien ton erreur même te rend reſpectable aux yeux du philoſophe, toi qui as oſé te créer un caractere, lorſque tout le monde ſe dépouilloit du ſien; toi qui as connu une vraie paſſion, lorſque ton ſexe ne ſe livroit qu'à des caprices ! quelle eſt donc l'ame d'airain qui flétrira le nom d'une amante, dont les contemporains d'Arrie & d'Eponine auroient fait l'apothéoſe ! & quel eſt le légiſlateur qui auroit la foibleſſe de craindre, en lui pardonnant, la contagion de l'exemple ! Il n'y auroit que des héros ſans doute, dans une ville où on commettroit ſouvent de pareils ſuicides.

Ce qui eſt une erreur dans l'amante de Fal-

doni, eſt un attentat dans ces Lacédémoniennes qui ſe précipitoient du haut du promontoire de Leucade dans la mer, afin de ſe rendre inſenſible; l'amour n'eſt point un crime, pour s'y dérober ou pour s'en punir.

Malheur aux êtres froids qui n'ont jamais aimé ! pour les ames ardentes & honnêtes, elles ſavent aſſez qu'un inſtant de plaiſir vaut un ſiecle de tourmens; de telles femmes rendent un amant digne d'elles & ne ſe tuent point pour le punir d'avoir été ingrat.

Il y a eu des ſouverains, tels que Séſoſtris, qui ſe ſont tués de dépit de ne pouvoir plus faire de mal aux hommes : d'autres pour ſe dérober à une conſcience déchirée par les remords; tous ces ſcélérats ſe ſont jugés dignes de la mort : ils ont porté la ſentence & l'ont exécutée.

Il ne faut point confondre avec les brigands couronnés, tels que Séſoſtris, les vieillards des contrées hyperboréennes : ces derniers pouvoient être utiles à la ſociété, ſinon par

leurs bras, du moins par leur expérience : ils avoient aussi, quoi qu'en disent les sophistes, des jouissances encore à espérer ; par exemple, celle d'obliger leurs semblables ; jouissance sublime, la seule qui n'épuise point nos organes, la seule qui remplisse l'ame, lors même qu'elle n'habite plus que des ruines.

L'HOMME SEUL

Si le cœur de quelques hommes dut être fermé à toutes les jouissances, ce fut sans doute celui des negres captifs & des indigenes du Nouveau-Monde ; aussi arrachés à leur patrie, ou tourmentés sur ses ruines, poursuivis par les chiens de Nunnès, empoisonnés par l'air pestilentiel des mines, & condamnés à ne respirer que pour leurs bourreaux, ils rompirent le pacte fait avec la nature & avec la société : coupables sans doute aux yeux du philosophe ; mais qui oseroit leur reprocher leur suicide ? Seroit-ce la postérité de l'Européen qui a fait leur crime & leurs malheurs ?

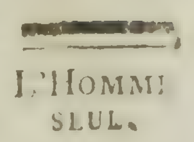
On a voulu justifier l'Anglois qui se tue quand il est attaqué de la consomption, sous

prétexte que le ſuicide eſt alors, non un acte moral, mais l'effet phyſique d'une maladie ; c'eſt un paradoxe des Lettres Perſannes ; mais quelle eſt en morale l'autorité des épigrammes ? Le fait eſt que la conſomption ne dérange en rien l'appareil fibrillaire du cerveau ; que l'Anglois raiſonne bien ou mal quand il projette de ſe pendre, & que tout homme eſt libre dès qu'il raiſonne.

Si l'on a ſuivi avec attention la chaîne de mes principes & de mes corollaires, l'Anglomane eſt déjà jugé ; on ſent aſſez que l'inſenſé qui renonce à ſon exiſtence auſſi aiſément qu'à un logement qui lui déplaît, eſt un infracteur de toutes les loix divines & humaines, & que puiſque le ſouverain n'a point de pouvoir ſur ſa perſonne, le philoſophe a droit de flétrir ſa mémoire.

Je n'adopte point le préjugé vulgaire que l'homme ne ſe tue que par foibleſſe ; je ſens qu'il y a une ſorte de courage à ſe roidir contre l'inſtinct le plus fort que nous ayons

reçu



reçu de la nature : en général, le suicide est un acte de frénésie & non un acte de lâcheté.

Mais qu'on me nomme parmi les Anglomanes une seule tête forte & vigoureuse : l'homme qui a de l'énergie dans les organes & dans l'entendement, ne s'avise point de rompre une chaîne dont le tems seul use les anneaux ; il voit toujours au-delà de ses jouissances d'autres jouissances ; il joue sans ennui sur la scene du monde, & n'abandonne pas son rôle avant que la nature ait baissé la toile.

Quels sont ces Anglomanes qui s'élancent ainsi sans remords au-delà des barrieres de la vie?

Ce sont pour la plupart des célibataires qui ne tiennent que par un fil à la société, & qui prennent la vie en haine, parce qu'ils se sont blasés sur toutes ses jouissances.

Ce sont des hommes chargés de dettes qui aiment mieux brûler une maison que de l'arranger.

Ce sont des parvenus qui ont mis le bonheur

suprême à être riches, & qui, ne connoissant qu'une jouissance, dès qu'ils viennent à la perdre, n'ont plus rien qui les attache à la vie.

Enfin, ce sont des sophistes qui, à force de tourmenter leur raison à chercher des preuves au dogme de l'anéantissement, ont mérité de perdre l'instinct de la nature, la sensibilité de l'ame & les remords.

Cependant tous les propagateurs du suicide n'ont pas été de vils sophistes ; jetons donc un coup-d'œil philosophique sur leurs apologies.



ARTICLE V.

DES APOLOGIES DU SUICIDE.

L'HOMME SEUL.

C'EST dans cette Grece où l'on fit l'apothéose d'Hercule qui se brûla sur le mont Œta, qu'il faut chercher les premieres apologies du suicide. Zénon, qui le croiroit ! Zénon, l'instituteur de la secte philosophique, qui a le plus mérité du genre humain par ses lumieres & par ses vertus, Zénon, dis-je, décida qu'il étoit indifferent au sage de se donner la mort ou de la recevoir ; & conséquemment à cette théorie audacieuse, s'étant brisé un doigt, pour éviter une opération douloureuse, il s'étrangla lui-même : il est vrai qu'il avoit alors quatre-vingt-dix-huit ans (*), & il n'est point à craindre que le suicide à cet âge devienne jamais une épidémie.

Cette idée dangereuse de Zénon dérivoit nécessairement d'une grande erreur du stoï-

(*) Diog. Laërt. lib. VII, *in vit. Zenon.*

PARTIE II.

cisme ; c'est que l'apathie est la perfection du sage. Le philosophe entraîné par l'esprit de système se crut obligé, malgré sa belle ame, de contredire l'instinct sacré de la nature ; il aima mieux faire soupçonner son cœur que le désordre de sa plume, & il perdit la morale pour conserver la logique.

Les disciples de Zenon (& on compte une foule de grands hommes parmi ses disciples) ne manquerent pas de sophismes pour justifier ce paradoxe du stoïcisme. Marcellinus, sous le regne de Néron, hésitoit à se donner la mort ; Seneque lui fait dire par un philosophe (*) : *Tu balances long-tems pour peu de chose : ta vie n'est rien ; ne la partages-tu pas avec les animaux & les esclaves ? il n'est pas nécessaire, pour savoir mourir, d'être fort brave & fort malheureux ; il suffit d'être ennuyé.*

Marcellinus pouvoit répondre à son Stoïcien : « Mon ami, n'outrons point la grandeur

(*) Senec. *Epistol.* 77.

» d'ame ; une preuve que la vie a pour moi » quelque importance, c'eſt que malgré l'af- » freuſe perſpective qu'elle préſente à ma vieil- » leſſe, je balance encore à m'en délivrer ; » cette vie eſt ſans doute peu de choſe pour » l'être qui m'a organiſé ; mais elle eſt tout » pour moi, & quelques ſophiſmes ne me » dédommageront pas de ſa perte.

» L'exiſtence que tu dédaignes parce qu'elle » t'eſt commune avec les animaux, m'eſt bien » précieuſe à moi, parce que je la partage avec » Hercule, Romulus & Jupiter.

» Quant à ces eſclaves que ton orgueil met » de niveau avec les quadrupedes, je te de- » mande, à mon tour, s'il y a eſſentielle- » ment quelque différence entre un Romain » conquérant & un Numide conquis ; ſi un » Teuton eſt une bête de ſomme, parce qu'il » porte ſon maître en litiere au capitole, & » pourquoi un philoſophe tel que toi a des » eſclaves ?

» Pour l'ennui il ne juſtifie pas plus l'homme

» qui ſe tue, que l'homme qui aſſaſſine : l'ennui eſt le ſupplice d'une imagination oiſive & raſſaſiée de jouiſſances : il vaut mieux ſe guérir de l'ennui, que faire ſervir l'ennui à juſtifier le ſuicide. »

Montagne qui cite quelquefois de mémoire, & qui ſe piquoit plus d'avoir du jugement que de la mémoire, Montagne dit que Pline donnoit à un Romain le droit de ſe tuer dans trois ſortes de maladies (*), qui ſont les migraines violentes, le dérangement d'eſtomac & la pierre : mais l'ami de Tacite avoit trop étudié la nature pour pervertir la morale : ce grand homme ſe contente de dire que de ſon tems on ſe tuoit d'ordinaire dans ces trois circonſtances (**) : il fait l'hiſtoire du ſuicide & non ſon apologie.

(*) *Eſſais* de Montagne, petite édition, tome III, page 306.

(**) *De hoc tamen judicavere avi experimento aſperrimos cruciatus eſſe calculorum à ſtillicidio veſicæ ; proximum ſtomachi : tertium eorum quæ in capite doleant, non ob alios fermè morte conſcità.* Hiſt. nat. Lib. XXV, cap. III.

Ce que Pline n'a pas dit se trouve dans l'introduction à la philosophie Stoïcienne de Juste Lipse : ce savant du seizieme siecle, qui a fait tant de livres & commis tant d'apostasies, prétendoit qu'il y avoit douze cas où le sage devoit se délivrer du fardeau de la vie : les objets de ces cas sont la patrie, l'amitié, les revers de fortune, des douleurs aiguës, la mutilation, une maladie incurable, l'extrême pauvreté, l'état de crainte continuelle, la décrépitude de l'âge, l'ignominie, l'impossibilité de vivre honnêtement & d'être utile à la société.

L'HOMME SEUL.

On voit d'abord par la confusion de ce dénombrement, que Juste Lipse décidoit sans principe une des plus grandes questions de la morale. Quel rapport, par exemple, y a-t-il entre le dévouement de Léonidas & le desespoir d'un malheureux qui se punit de ce qu'on l'a fait eunuque ?

Ne parlons point ici de la patrie & de l'amitié : Sparte a pu demander le sacrifice de leur vie aux héros des Thermopyles : l'enthousiasme

de l'amitié a pu ſubſtituer un moment la tête de Pylade à celle d'Oreſte, aux autels ſanglans de la Tauride; ce n'eſt point au ſang-froid de la réflexion, à juger ces elans d'une ame magnanime; & ſi de tels ſuicides ſont des crimes, j'avoue que de pareils crimes ſont au-deſſus de mes éloges.

La pauvreté n'eſt rien quand on a des bras pour en ſortir, ou une tête philoſophique pour l'apprécier.

La fortune n'a des revers que pour l'être vil, qui, ſans elle, ſe croiroit le dernier des hommes.

Il eſt abſurde de ſe tuer parce que l'on craint: car on doit encore craindre en ſe tuant, d'être puni d'avoir rompu avec Dieu & les hommes; il eſt bien plus ſimple de ſe délivrer de ſes terreurs que de l'exiſtence.

La décrépitude auſſi ne ſauroit juſtifier le ſuicide: ou le vieillard a raiſonné ſon attentat, & alors il pouvoit par ſa tête être utile à ſes concitoyens; ou l'acte par lequel il eſt ſorti de la vie, eſt l'effet du dérangement de ſes orga-

L'HOMME SEUL.

nes, & alors la philoſophie n'y trouve plus de moralité : dans le premier cas l'homme décrépit qui ſe tue eſt à-la-fois inconſéquent & coupable, dans l'autre il n'eſt que malade.

Je ne dirai point avec les Stoïciens, que la douleur la plus vive n'eſt point un mal : mais mon ame courageuſe luttera avec ce mal comme le ſage de Séneque avec l'adverſité ; & ſi je me tuois, c'eſt que dans la lutte le mal auroit triomphé.

La mutilation n'eſt point encore un motif pour attenter à ſa vie : l'homme n'a point été jeté ſur la ſcene du monde, uniquement pour s'y reproduire : juſqu'à l'âge de puberté il n'a point d'organes générateurs, & dans la vieilleſſe il en perd l'uſage : ainſi un eunuque n'eſt pas plus autoriſé à ſe tuer, qu'un vieillard ou un enfant : au reſte, l'inſtinct dans tous les eunuques célebres, a toujours été encore plus fort que le déſeſpoir né de l'impuiſſance : Combabus, ni Origene, ni Abailard, ni Narsès même ne ſe ſont tués; ils n'ont point ajouté

PARTIE II.

un crime inutile à leur ignominie; ils ne se sont pas avisé de rompre avec les hommes, parce qu'ils étoient moins hommes que nous.

Le suicide n'est peut-être pas un crime, quand il s'agit de terminer les douleurs toujours renaissantes d'une maladie incurable, mais c'est du moins une foiblesse : il y auroit bien de la vertu, quand dans les cinq actes de la vie humaine, on n'a plus qu'une scene à jouer, de l'attendre sans précipiter le denouement.

Il me reste à examiner le cas d'un homme dévoué à l'ignominie & mort civilement pour la société.

Si ce citoyen a mérité son opprobre, qu'il le subisse : il doit se feliciter encore, en courbant sa tête vers la fange, de ce que les loix qui le punissent veillent à sa sureté ; il doit réparer son crime aux yeux de la patrie, & non pas la forcer par son suicide à en punir deux.

Si le citoyen que la loi dégrade est innocent, je pense qu'il lui convient de vivre, afin de laisser à son innocence le tems de se dévoiler;

L'HOMME SEUL.

il doit son existence à sa postérité pour qu'elle n'ait pas un jour à rougir de sa mémoire; il la doit même à la patrie qui le condamne, pour ne point détruire en elle le germe des remords.

Il peut se faire cependant que par la nature de la calomnie, la vérité ne puisse jamais entr'ouvrir le nuage qui l'environne : alors quel est le barbare qui oseroit insulter à la memoire de l'homme foible, qui s'ôtant la vie n'a fait qu'empêcher la patrie de prolonger son crime & son ingratitude ?

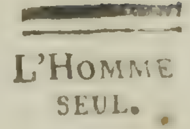
Mais, mon héros seroit le philosophe qui auroit le courage de vivre quoique flétri, parce que son honneur ne dépend pas du vain caprice des tyrans; qui feroit servir ses malheurs à étudier le cœur des hommes qui les ont causés, & qui tranquille avec sa vertu opposeroit Dieu & sa conscience aux clameurs de l'univers.

Les sophismes des Stoïciens ont depuis été répétés par une foule de modernes, mais sans en acquérir plus d'autorité.

Le docteur Donne, prédicateur de Londres sous le regne de Jacques I, fit un volume in-4°. sous le titre de *Biathanatos*, où il tenta de prouver que le suicide n'étoit contraire ni à la loi de la nature, ni à la raison, ni aux révélations : l'unique argument singulier qu'on y trouve est tiré d'une constitution apostolique, qui porte qu'un homme doit plutôt consentir à mourir de faim qu'à recevoir la nourriture de la main d'un excommunié (*) ; constitution digne, si elle a existé, de servir de base à la législation intolérante de la propagande, & qui n'a pu faire loi dans l'Europe, que dans les siecles barbares où dominoient le fanatique Hildebrand & le pere incestueux de Borgia.

Long-tems avant le *Biathanatos* du docteur Donne, avoit paru en France un livre de l'abbé de Saint-Cyran, connu sous le nom de *Question Royale*, où il étoit décidé que la raison autorise quelquefois le suicide, ainsi que

(*) Voyez *Biathanatos*, *lib. IV*, *cap. VII & IX.*



L'HOMME SEUL.

l'homicide : c'eſt Séneque & Montagne traduits en langue barbare par un théologien.

Je trouve dans le *Syſtême de la nature* un argument qui a échappé à tous les philoſophes de l'école de Zénon, & aux théologiens de Londres & de Port-Royal. Une preuve, dit-on, que la nature permet le ſuicide, c'eſt qu'elle travaille dans les entrailles de la terre le fer qui doit m'égorger (*). Mais ce fer peut me ſervir à aſſaſſiner mon pere auſſi bien qu'à détruire mon exiſtence : ainſi voilà le parricide autoriſé par la nature ; on peut juger du principe de la fatalité, par ſes conſéquences.

L'apologie la plus complette que nous ayons du ſuicide eſt celle de Robeck (**) ; ſon livre dépouillé d'une érudition faſtueuſe qui tombe

---

(*) *Syſt. de la nat.* tome I, chap. XIV.

(**) Son livre a pour titre : *Johannis Robeck, Calmaria Suedi, exercitatio philoſophica de morte voluntariâ philoſophorum & bonorum virorum, etiam Judæorum & Chriſtianorum.* C'eſt un volume in-4°, imprimé à Rintel en 1736.

presque toujours sur les mots & jamais sur les choses, peut se réduire à un petit nombre de sophismes : je vais mettre l'antidote à côté du poison.

Il n'existe point de loi qui défende de se priver de la vie.

Quoi ! l'instinct sacré qui dit à tous les êtres de se conserver, n'est pas une des premieres loix de la nature !

Un bienfait cesse de l'être quand il devient onéreux, & alors il est permis d'y renoncer.

Ce sont toujours nos crimes qui nous rendent l'existence onéreuse ; car le mal physique, comme je l'ai dit, n'est presque rien pour qui sait l'apprécier : l'Anglomane est donc un ingrat ; il feroit mieux de se guérir de ses vices que de la vie.

La mort volontaire est souvent le moyen d'éviter de plus grands crimes.

Cela peut être vrai pour la société qui jouit de la mort du scélérat, mais non pour le scélérat qui se tue : sans doute, il étoit utile à

la terre que Néron se perçât de son épée ; mais le suicide de Néron n'en est pas moins un attentat contre la nature, digne de couronner la vie de l'assassin d'Agrippine & de Britannicus.

Si l'ame est mortelle, le suicide ne sauroit lui nuire ; si elle est immortelle, il lui rend le plus grand des services.

Il me semble qu'il y a bien plus de justesse dans le dilemme retorqué : si l'ame est mortelle, le suicide la prive du plus grand bien dont elle puisse jouir du plaisir d'exister ; si elle survit à la dissolution de nos organes, le suicide l'expose à être punie pour avoir rompu le contrat qui la lie avec Dieu & les hommes. -- Quoi qu'il en soit, Robeck se tua pour donner du poids à son dilemme.

La derniere apologie du suicide qui ait joui de quelque célébrité, est le testament de mort des deux Dragons qui se sont tués d'un coup de pistolet à Saint-Denis, le jour de Noël 1773. Le voici, dégagé de toutes ses super-

fluités, avec les réflexions qu'il m'a fait naître :

« Un homme qui meurt avec connoiſſance » de cauſe ne doit rien laiſſer à deſirer à ceux » qui lui ſurvivent. . . .

» La mort eſt un paſſage. . . . Ce principe » joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le » piſtolet à la main : l'avenir ne nous offre » rien que de très-agréable; mais cet avenir » eſt court : HUMAIN, mon compagnon, » n'a que vingt-quatre ans ; pour moi, » BORDEAUX, je n'ai pas encore quatre » luſtres accomplis : aucune raiſon préſente » ne nous force d'interrompre notre carriere, » mais le chagrin d'exiſter un moment pour » ceſſer d'être une éternité, eſt le point de » réunion qui nous fait prévenir, de concert, » cet acte deſpotique du ſort : enfin, le dégoût » de la vie eſt le ſeul motif qui nous la faſſe » quitter.

» Si tous les malheureux oſoient être ſans » préjugé & regarder leur deſtruction en face, ils

» ils verroient qu'il eſt auſſi aiſé de renoncer
» à l'exiſtence, que de quitter un habit dont
» la couleur nous déplaît.

L'HOMME SEUL.

» Nous avons éprouvé toutes les jouiſ-
» ſances, même celle d'obliger nos ſemblables :
» nous pouvons nous les procurer encore :
» mais tous les plaiſirs ont leur terme, & ce
» terme en eſt le poiſon.

» Nous ſommes dégoûtés de la ſcene uni-
» verſelle ; la toile eſt baiſſée pour nous &
» nous laiſſons nos rôles à ceux qui ſont aſſez
» foibles, pour vouloir les jouer encore quel-
» ques heures.

» Quelques grains de poudre vont dans un
» inſtant briſer les reſſorts de cette maſſe de
» chair mouvante, que nos orgueilleux ſem-
» blables appellent le roi des êtres (*) ».

Il n'y a rien de neuf dans les ſophiſmes

(*) Ce teſtament étoit accompagné d'une lettre à M. de Cl.... lieutenant au régiment de Belſunce : il eſt important d'en connoître les principaux traits pour être en état d'apprécier ce ſuicide, auquel on a attaché ſans doute trop d'importance.

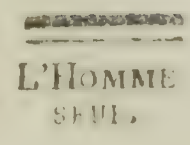
de ce teſtament : voyons cependant s'ils auront plus de force ſous la plume d'un Dragon que ſous celle de Zénon & de tous les ſages du Portique.

« MONSIEUR,

» Pendant mon ſéjour à Guiſe, vous avez paru m'honorer de votre amitié ; il eſt tems que je vous en remercie. Je crois vous avoir dit pluſieurs fois que mon état me déplaiſoit : cet aveu étoit ſincere, mais pas exact : je me ſuis examiné depuis plus ſérieuſement, & j'ai reconnu que ce dégoût ſe répandoit ſur tout, & que j'étois également raſſaſié de tous les états poſſibles, mécontent des hommes, de l'univers entier & de moi-même : de cette découverte il a fallu tirer une conſéquence : lorſqu'on eſt las de tout il faut renoncer à tout ; ce calcul n'eſt pas long, je l'établis ſans le ſecours de la géométrie : enfin, je ſuis ſur le point de me défaire de mon brevet d'exiſtence que je poſſede depuis près de vingt ans & qui m'a été à charge depuis quinze : je ne dois d'excuſe à perſonne ; je déſerte, c'eſt un crime ; je vais m'en punir, & la loi ſera ſatisfaite.

» J'avois demandé à mes ſupérieurs une prolongation de congé pour avoir l'agrément de mourir à tête repoſée : ils n'ont pas daigné me répondre, j'en ſerai quitte pour me tuer un peu plus vîte....

» Si l'on exiſte après cette vie & qu'il y ait du danger de la quitter ſans permiſſion, je tâcherai d'obtenir une minute pour vous l'apprendre : s'il n'y a point d'autre vie, je conſeille à tous les malheureux, c'eſt


L'HOMME SEUL.

La mort est un passage : ce principe joint à l'idée qu'on doit finir, nous met le pistolet à la main.

La mort est un passage, sans doute : mais si ce passage conduit à l'anéantissement, on a tort de s'y précipiter ; car, enfin, le néant ne vaut pas l'existence : d'un autre côté, si comme l'attestent la physique & la raison, rien ne s'anéantit dans la nature, ne craint-on pas de trouver Dieu & les remords à l'extrêmité du passage?

L'idée qu'on doit finir n'a jamais mis le pistolet à la main d'un homme qui a de la logique ; comme l'idée que des arbres ne sont pas immortels, ne portera jamais un homme sensé à changer une forêt en bruyeres.

L'avenir ne m'offre rien que de très-agréable ; mais cet avenir est court.

» presque dire à tous les hommes, de suivre mon » exemple. Je suis, &c.

» BORDEAUX, jadis éleve d'un pédant, puis » de Cujas, puis aide de chicane, puis » moine, puis dragon, puis rien. »

Il y auroit bien des notes à faire sur cette lettre, mais les principes sont posés, & c'est au lecteur à les faire.

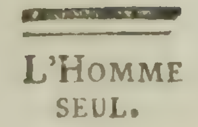
PARTIE I.

Vous en imposez, monsieur l'Anglomane; car dans l'instant où vous écriviez votre testament, vous mandiez à votre lieutenant que vous étiez *dégoûté de tout*, *rassasié de tous les états possibles*, *mécontent des hommes*, *de l'univers entier & de vous-même.* Quand on veut éclairer les hommes, il ne faut pas être contradictoire, il ne faut pas garder son visage quand on parle à ses contemporains, & prendre un masque, quand on parle à la postérité.

Aucune raison présente ne nous force d'interrompre notre carriere.

Vous en imposez encore; car on a découvert, quand vous n'étiez plus, que vous aviez des créanciers qu'il vous étoit impossible de satisfaire; & que le malheureux qui a partagé votre suicide, étoit dévoré du mal affreux que Colomb apporta du Nouveau-Monde avec son or & sa cochenille.

Le chagrin d'exister un moment pour cesser d'être une éternité, nous engage de concert à quitter la vie.



Puiſque ceſſer d'être eſt un mal, il eſt abſurde de hâter ſon anéantiſſement.

Au reſte, le ſophiſme de l'Anglomane conduiroit encore toutes les meres à ſe faire avorter: car ſi l'idée de ceſſer d'être empoiſonne néceſſairement l'exiſtence, pourquoi la commencer?

Si tous les malheureux oſoient être ſans préjugé & regarder leur deſtruction en face, ils verroient qu'il eſt auſſi aiſé de renoncer à l'exiſtence, que de quitter un habit dont la couleur nous déplaît.

Y auroit-il beaucoup de malheureux, ſi tous les hommes étoient ſans préjugé? ne ſont-ce pas, par exemple, les préjugés ſur l'honneur qui font les aſſaſſins? n'eſt-ce pas aux préjugés ſur la fortune qu'on doit la plupart des ſuicides?

Une preuve que la nature ne nous dit point de nous détruire, c'eſt que nul homme de ſang-froid ne ſauroit regarder en face ſa deſtruction.

L'exiſtence n'eſt point un habit, quoi qu'en diſent les Anglomanes; ſi mon velours gris me déplaît, je le fais teindre, & tout le monde eſt

PARTIE II.

content; mais si je renonce à l'existence, quel en sera le dedommagement?

Nous avons éprouvé toutes les jouissances.

Non, vous ne connoissez point celle qui consiste à être en paix avec soi-même; car pour connoître cette jouissance sublime, il faut avoir des organes vigoureux, un entendement sain, des principes & de la vertu.

Nous pouvons nous procurer encore le plaisir d'obliger nos semblables; mais toutes les jouissances ont leur terme, & ce terme en est le poison.

Quoi! vous pouvez encore être bienfaisant, & vous desirez de mourir! .... ce mot est votre arrêt: non, vous n'eûtes jamais d'amis; jamais vous ne partageâtes avec les ames sensibles & honnêtes la gloire de faire des ingrats.

Quoi! le plaisir d'obliger auroit un terme! la jouissance que me procure l'idée d'avoir fait un heureux disparoîtroit avec mes bienfaits! -- Mais cessons d'avilir l'amitié & la

vertu en les justifiant, & malheur aux blasphémateurs qui à cet égard m'obligeroient à les confondre !

L'HOMME SEUL.

Nous sommes dégoûtés de la scene universelle.... & nous laissons nos rôles à ceux qui sont assez foibles pour vouloir les jouer encore quelques heures.

Malheureux, vous êtes dégoûtés de la scene universelle; mais c'est parce que vous n'avez pas voulu conserver l'harmonie nécessaire avec les acteurs; parce que la petitesse de votre génie ne vous a jamais fait jouer que des rôles subalternes; parce que vous ne pouvez rendre le drame de votre vie célebre que par son dénouement.

C'est le vil intérêt qui a présidé à tous les événemens de votre vie : c'est la froide vanité qui a dicté votre testament; vous sentiez qu'en vous flattant d'imiter Démosthene & Caton, vous en imposiez aux hommes, & vous vous en êtes punis par votre suicide.

ARTICLE VI.

Réflexion que fait naitre le testament des deux Anglomanes.

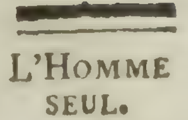
Partie II.

A peine le ſuicide des Dragons fut-il connu dans la capitale, que ces hommes qui ſont faits pour haïr le génie & la vertu, s'empreſſerent de publier que l'attentat des deux Anglomanes étoit le crime des philoſophes.

Ces hommes vils, à force de répéter ce blaſphême, le firent adopter par le peuple; & peu s'en eſt fallu que les gens de bien, cédant au torrent, ne calomniaſſent à leur tour les ſages, par amour pour la vertu.

On peut décider de la juſteſſe d'une telle imputation par ce chapitre ſur le ſuicide; c'eſt un monument qui dépoſera ſans ceſſe contre les ennemis-nés de la raiſon, c'eſt-à-dire, contre les fanatiques & les eſclaves.

Si ce foible ouvrage paſſe juſqu'à nos deſcendans, ils s'indigneront des complots qu'on



a fait en tout tems pour rendre la philosophie odieuse ; en attendant, le philosophe qu'on fait ennemi de la nature, de la morale & des loix, continuera à défendre les loix, à faire régner la morale, & à interpréter la nature : il ne laissera passer aucune occasion d'être utile à ses concitoyens ; il écrira pour faire siffler les serpens de l'envie, & pour lui pardonner.



ARTICLE VII.

De quelques institutions sur le suicide.

Partie II.

Les loix qui primitivement ne sont guere que la sanction donnée aux usages nationaux, ont quelquefois tonné contre le suicide, & l'ont quelquefois favorisé.

Il y a une loi romaine, donnée par Antonin, qui justifie les citoyens qui se sont tués pour se soustraire aux douleurs, par ennui de la vie, par démence ou par desespoir (*); & cette loi donnée dans un empire où le stoïcisme fit tant de bien & si peu de mal, n'a jamais été révoquée.

Dans le premier âge de la république de Marseille, on conservoit en dépôt au trésor public, de la ciguë, pour faciliter les suicides; mais il falloit qu'auparavant le citoyen qui vouloit se tuer eût fait approuver son entreprise

(*) Cod. *de bonis eorum qui sibi mortem*, &c. Leg. 3.

au sénat (*). Avec cette modification, un Anglomane n'a point de reproche à essuyer de sa patrie; il ne lui reste qu'à se justifier auprès de la nature.

D'un autre côté, les législateurs ont quelquefois puni singuliérement les suicides, qu'ils auroient peut-être dû se contenter de prevenir.

Il y a une loi d'Athenes qui veut que la main avec laquelle on a attenté à sa vie soit séparée du corps & brûlée à part (**); mais qu'importe à l'insensé qui s'ôte l'existence que la loi ôte une main à son cadavre?

On a beaucoup admiré une loi grecque, qui pour prévenir les suicides fréquens des Milesiennes, statua qu'on traîneroit toutes nues dans la ville celles qu'on trouveroit étranglées (†); mais ce n'est point par des attentats contre les mœurs qu'on prévient les attentats contre la nature.

(*) *Valer. Maxim. lib. II, cap. VI.*

(**) *Orat. Eschin. advers. Ctesiphont.*

(†) Plutarque, Œuvres morales, Trait. *des faits vertueux des femmes.*

PARTIE II.

Dans une partie de l'Europe moderne, on traverſe d'un pieu le cadavre des citoyens qui ſe ſont tués, & on les traîne publiquement ſur la claie : je me tais ſur cette inſtitution; mais voici un petit écrit qui mettra les hommes ſans prévention à portée de la juger.





[illegible] Enfant, [illegible] dit à [illegible] Mère mourez ;
[illegible] le signal
[illegible]

ARTICLE VIII.

Mémoire adressé aux Législateurs, par la veuve d'un Citoyen puni pour le crime de suicide.

L'Homme seul.

Dans l'état déplorable où me réduisent l'attentat d'un époux & mes malheurs, isolée au milieu d'une société dont j'ai toujours respecté les loix, devenue vile sans cesser d'être honnête, puis-je me flatter du moins que les hommes barbares qui me refusent leur estime, m'accorderont quelque pitié ?

Des revers m'ont ravi ma fortune ; un suicide m'a enlevé mon époux ; le supplice de cet époux me prive de la considération publique : mais Dieu & mon courage me restent, & je brave encore la haine de mes persécuteurs.

Ma patrie en me flétrissant injustement a rompu la premiere le contrat social ; ainsi devenue par les préjugés publics citoyenne du monde, je m'adresse à tous les législateurs ;

trop heureuse si ma foible voix pénetre jusqu'à ces hommes puissans qui ont en dépôt le bonheur de leurs semblables, & si mes malheurs sont les derniers que l'homme sensible ait à reprocher à la barbarie des loix !

Il fut un tems où je vécus heureuse, respectée d'un époux que j'adorois, entourée d'enfans qui multiplioient les plaisirs de mon existence, & chere à quelques amis qui me tenoient lieu de l'univers ; ce songe a duré dix ans, & je me réveille aujourd'hui au milieu de l'infortune & de l'opprobre, ayant à pleurer à-la-fois sur le crime d'un époux, sur la rigueur des loix & sur les désastres qui attendent ma postérité.

Cependant aucun crime n'a souillé ma vie ; je n'ai point mendié par d'indignes bassesses la fortune dont je jouissois ; je ne l'ai point prostituée au luxe ou au libertinage : & quand la misere de mes débiteurs a entraîné la mienne, j'ai mieux aimé rester pauvre & honnête que d'être vile & de relever ma fortune.

Mon époux moins courageux que moi, a cherché, en s'empoisonnant, à se dérober à un avenir qui l'épouvantoit : il n'a voulu ni s'enrichir en perdant sa propre estime, ni devoir à des protecteurs des secours qui auroient flétri son ame, & il a cessé d'être.

Je suis loin de justifier sa mémoire : je sais qu'il a enfreint par son suicide les institutions positives, & les loix éternelles de la nature : il a cru voir le néant au bout de sa carriere, & son ame étoit immortelle.

Mais quelle odieuse vengeance a-t-on tirée de son crime ? on a traversé son cadavre d'un pieu, on l'a traîné sur la claie dans les rues de la capitale, & on a refusé à ses lambeaux sanglans ces honneurs funebres, qu'on n'accorde aux morts, que pour soulager la douleur des amis qui leur survivent.

Quel a été l'effet de tant d'opprobres ? Le peuple en voyant passer dans les rues ce cadavre mutilé & sanglant, a dit : *C'est l'époux de cette femme dont on n'a jamais dit de*

mal; c'est le pere de ces enfans qui donnoient à la patrie tant d'espérance : les malheureux! il ne leur reste plus qu'à mourir.

Ce n'est donc pas le coupable, mais sa veuve & ses enfans que vous avez punis : le citoyen qui a bravé vos loix s'est dérobé à vos coups, & nous qui les avons toujours respectées, nous en sommes les victimes ; vous avez cru anéantir le suicide, & vous nous avez réduit à ce désespoir sombre & réflechi qui dans les hommes sans principes conduit au suicide.

Quel fut votre but en inventant ce genre de supplice ? Vouliez-vous vous venger d'un infracteur de vos ordonnances ? Mais pour cet effet, il auroit fallu aussi rendre sensible ce cadavre que vous outragez : ne voyez - vous pas que son principe de vie est affranchi de vos chaînes? Vous ressemblez à ces Athéniens qui se vengeoient de la fuite de leurs grands hommes en mutilant leurs statues.

Vous avez cru peut-être que l'homme qui

projette d'attenter à sa vie, seroit détourné de son crime par la crainte de l'opprobre dont on couvriroit sa mémoire ; mais comment vous êtes-vous imaginé que le citoyen audacieux qui ne respecte point son existence, respecteroit sa mémoire ? Ignorez-vous que c'est le systême de l'anéantissement qui conduit au suicide ? Le malheureux qui se tue ne voit d'ordinaire au-delà des barrieres de la vie, ni Dieu, ni sa postérité, ni vos loix, ni vos supplices.

Auriez-vous pensé que l'Anglomane, trop foible pour rompre tous les liens qui l'enchaînent à la société, se résoudroit à vivre, pour épargner de l'ignominie à sa veuve & à ses enfans ? Vous voyez par mon exemple l'effet de votre prudence barbare : mon époux étoit instruit de vos loix, il m'adoroit, & il n'est plus.

Si votre raisonnement étoit juste, le nombre des suicides diminueroit dans les pays que vous gouvernez ; mais non, vos vengeances absurdes les multiplient, & ils renaissent autour de la claye destinée à les punir.

La plus grande partie des Anglomanes est

athée; que leur importe donc le repos d'une épouſe & d'une poſtérité ? l'inſenſé qui n'a point de Dieu, peut-il avoir une famille ?

Pour le théiſte qui projette de ſe dérober aux tourmens de l'exiſtence, il ne change pas de deſſein, pour épargner de l'opprobre à tout ce qui peut lui être cher; mais il ſe tue pour ne point voir tout ce qui lui eſt cher, dévoué à jamais à l'infortune & à l'opprobre.

Savez-vous dans quel gouvernement vos inſtitutions féroces ne cauſeroient aucun déſordre ? ce ſeroit dans celui où les abominables préjugés de naiſſance ſeroient anéantis; dans un pays où le mérite perſonnel ſeroit tout, & où l'honnête homme rougiroit de n'être connu que par ſes peres : dans un état où Caton fils d'un ſcélérat ſeroit nommé conſul, le même jour où ſon pere ſeroit exécuté.

Je ne ſuis point la femme de Caton; mais auſſi mon époux ne fut point un ſcélérat; cependant ma philoſophie ne prolonge ma carriere que pour vous en voir empoiſonner tous les inſtans ! le couteau de l'opprobre eſt ſans ceſſe ſuſpendu

ſur ma tête : je ne puis reſter dans ma maiſon ſans y voir le breuvage qui empoiſonna mon époux ; je ne puis en ſortir ſans voir ſon cadavre en lambeaux, & la multitude qui ne le connoiſſoit pas, inſultant à ſa veuve, à ſes enfans & à ſa mémoire.

Mes enfans ! .... Quel nom viens-je de prononcer ! il ne ſort de mes entrailles qu'en les déchirant : quoi ! le ciel vous fit ſi bons ! je vous ai élevés pour éclairer votre patrie ou pour la défendre ; tout ce qui vous entoure ne prononçoit votre nom que pour le bénir ; & un inſtant de délire que vous n'avez pas partagé, va vous confondre à jamais avec les plus mépriſables des humains ! & les barbares qui ont puni votre pere vous envelopperont dans ſa proſcription ! & l'homme honnête, mais foible, qui croit toutes les loix juſtes, parce qu'elles le protegent, refuſera de vivre avec vous comme avec des peſtiférés ! ... O mes enfans ! votre héritage eſt donc l'indigence, la honte & la douleur ! votre ſort eſt affreux, ſans doute ; mais il y a ſur la terre un être plus malheureux encore que vous, c'eſt cette femme qui aime la mémoire de votre pere.

malgré son crime & son supplice; cette femme qui vous a portés neuf mois dans son sein, & qui vous portera toute sa vie dans son cœur; cette femme à qui tout dit : mourez ! & qui a le courage d'attendre le signal de la nature.

Et vous, législateurs, qui sous prétexte de me protéger, avez empoisonné mon existence, pardonnez à ma tendresse pour un époux & des enfans, des transports que j'aurois dû réprimer : je suis loin de rendre odieux des hommes que leur emploi met au-dessus des souverains : je ne prétends pas même à l'honneur de les éclairer; mais s'il étoit possible qu'il y eût toujours une sage proportion entre les délits & les peines ! si on mettoit la politique à prévenir les suicides, plutôt qu'à les punir ! si du moins les supplices infligés au crime ne retomboient jamais sur l'innocence! --- Dites un mot, & les peuples tomberont à vos genoux, & mes enfans vous pardonneront le supplice de leur pere, & sa veuve mourra satisfaite d'avoir subi la derniere le plus sensible & le plus injuste des opprobres.

Fin de la seconde Partie de la Philosophie de la nature.

TABLE DES CHAPITRES DU TOME V.

CHAPITRE V. De l'Hermaphrodiſme, *page* 1
ART. I. De l'exiſtence des Hermaphrodites, 3
ART. II. Des diverſes claſſes des Hermaphrodites, 11
ART. III. De l'intolérance des Légiſlateurs à l'égard des Hermaphrodites, 16
ART. IV. Cours de morale pour les Hermaphrodites, 23
ART. V. Hiſtoire de Tiréſias, 27
CHAP. VI. De l'eſpece de dégradation qui eſt l'ouvrage de la nature, 41
ART. I. Des Negres, 45
ART. II. Des Albinos, 66
ART. III. Des Géans, 78
ART. IV. Des Nains, 104
ART. V. D'un paradoxe ſur l'enfance des peuples du Nouveau Monde, 113
ART. VI. De l'Homme marin, 129
ART. VII. De l'Homme des bois, 139
ART. VIII. Si la Nature fait des Monſtres, 157
CHAP. VII. De la dégradation humaine qui eſt notre ouvrage, 186
ART. I. Des parures factices ſubſtituées à la beauté, 188
ART. II. Du Rouge, 195
ART. III. De la Mode, 211

ART. IV. Différentes manieres de dégrader la tête humaine, page 222
ART. V. Autres usages bisarres & cruels, 231
CHAP. VIII. Des insultes faites à la Nature dans les organes générateurs, 241
ART. I. De la Circoncision, 242
ART. II. De l'Excision, 250
ART. III. De l'infibulation des femmes, 253
ART. IV. De l'Infibulation des hommes, 258
ART. V. D'une Mutilation des Hottentots, 261
ART. VI. De l'Avortement des Insulaires de Formose, 263
CHAP. IX. Des Eunuques, 266
ART. I. Des Eunuques faits par les loix, 267
ART. II. Des Eunuques faits par le fanatisme, 270
ART. III. Des Eunuques faits par le desespoir, 275
ART. IV. Des Eunuques faits par le luxe, 277
ART. V. Des Eunuques faits par le libertinage, 280
ART. VI. Des Eunuques faits par la jalousie, 282
ART. VII. Histoire de Narsès, 287
CHAP. X. Des moyens d'empêcher la machine humaine de se dégrader, 313
ART. I. La Nature ne fait point d'êtres malades, 316
ART. II. De la Médecine de la Nature, & de celle des Médecins, 326
ART. III. De la Nourriture de l'Homme, 345
ART. IV. Des plaisirs solitaires, 360
ART. V. Idée de la force que peuvent acquérir nos organes, 369
ART. VI. Du terme de la vie humaine, 377
CHAP. XI. Du Suicide, 385
ART. I. Histoire des fameux Suicides, 387
ART. II. Considération sur ces faits, 402
ART. III. Principes, 405
ART. IV. Corollaires, 408

Art. V. Des Apologies du Suicide, 419
Art. VI. Réflexion sur le testament des deux Anglomanes, 440
Art. VII. De quelques institutions sur le suicide, 442
Art. VIII. Mémoire adressé aux Législateurs par la veuve d'un Citoyen puni pour le crime de suicide, 445

Fin de la Table.




GretagMacbeth™ ColorChecker Color Rendition Chart